

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Fragments

Leban, Damien

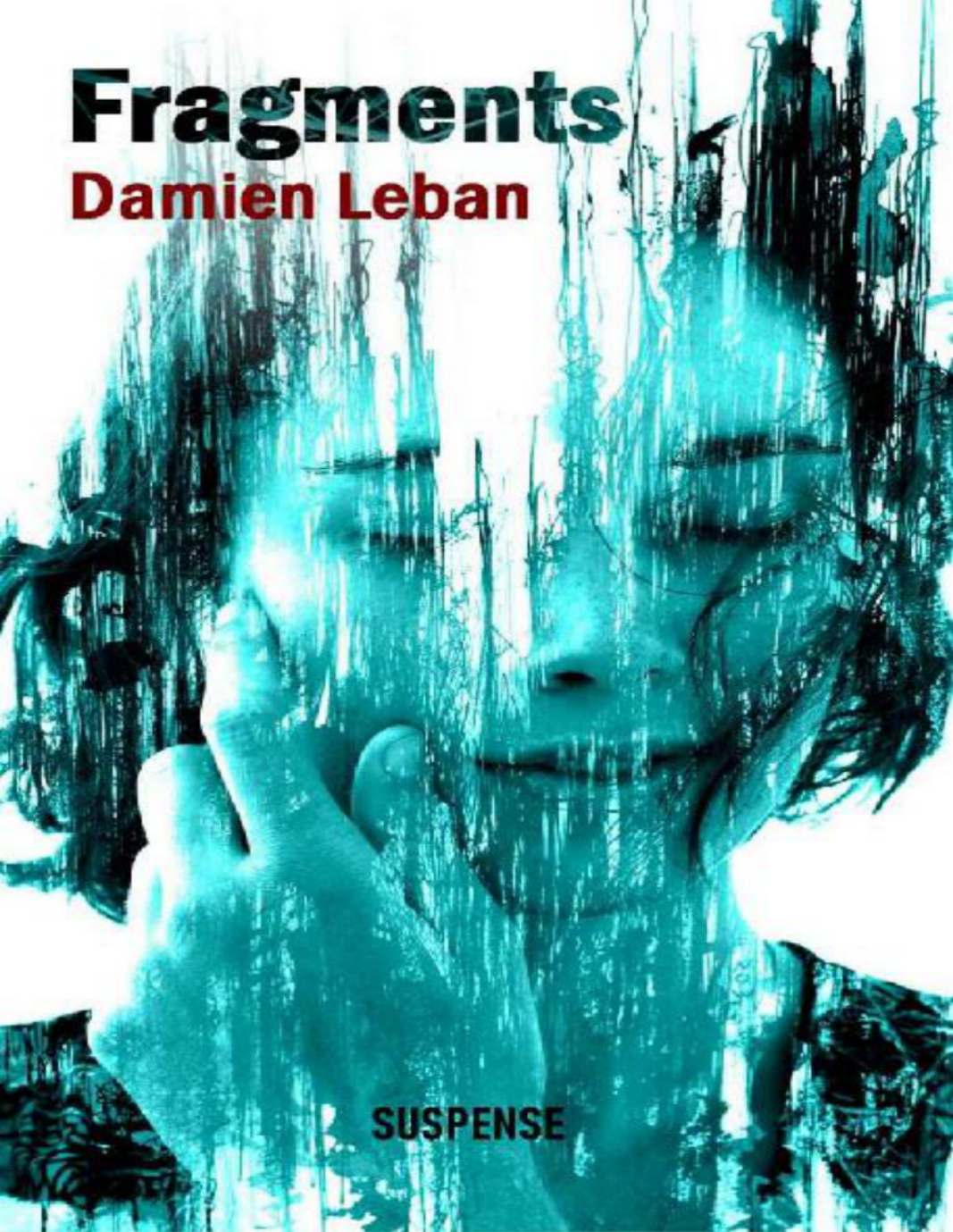
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Fragments

Damien Leban

SUSPENSE



Fragments

Damien Leban

SUSPENSE

Table des matières

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[REMERCIEMENTS](#)

[Inscription à la newsletter](#)

[BIBLIOGRAPHIE DE L'AUTEUR](#)

[Laisser un commentaire...](#)

© Damien Leban – février 2022

Copyright n° 00073748-1

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Design de couverture © Damien Leban, 2022,
Crédit photos : iStock (LUMEZIA et middelveld)

Corrections : Yvette PETEK
Relectrice : Delphine DOUCY-RONDEAUX

ISBN : 9798414908388

« Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes, des événements ayant eu lieu, ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. »

*À mes collègues de la Vallée du Matz,
mes compagnons du tableau noir.*

*À la mémoire de Delphine Morel,
rayonnante à tout jamais.*

Première partie
Pour le meilleur

*« I believed you were crazy
You believed you loved me
You and me, we're a day drink
So lose your faith in me »*

The Gold – Manchester Orchestra

Chapitre 1

28 juillet 2007

Pour le meilleur et pour le pire.

Devant le maire, Alice Cassandre n'hésita pas un instant. Les larmes aux yeux, les mains moites mais la voix claire, le ton affirmatif voire catégorique, elle prononça le mot que toute l'assemblée attendait, un simple mot marquant son destin à jamais. Dans sa somptueuse robe de mariée, au blanc immaculé, tenant un magnifique bouquet de roses flamboyant assorti à son rouge à lèvres, elle devint aux yeux de tous, Alice Bellamy.

Dans l'effusion, les exclamations de joie et les crépitements des appareils photos, elle épousa Lucas. Les mariés s'échangèrent des regards amoureux, attendrissant les deux familles réunies, se promettant mutuellement le bonheur infini. Puis Alice se tourna vers sa mère, sa sœur et ses meilleures amies et leur tendit la main avec un sourire radieux. Sa petite troupe vint admirer son alliance déclenchant cris et embrassades. Après un an de préparatifs, toutes savouraient cet instant idyllique, prémices de noces dignes d'une princesse.

— Entretenez le meilleur et vous éviterez le pire, lui souffla son père en la félicitant.

Toujours plus mesuré et pragmatique, Albert Cassandre restait néanmoins enchanté par cette union. Les parents d'Alice illustraient d'ailleurs un bel exemple de mariage réussi, dans l'amour, le respect et la communion. Aucune ombre au tableau après trente années de partages, uniquement des réussites familiales, personnelles et professionnelles. Alice les avait de tout temps considérés comme un couple modèle et elle désirait le même avenir pour le sien.

Ses beaux-parents l'enlacèrent à leur tour avec une chaleur humaine non feinte. Eux aussi symbolisaient à la ville l'osmose parfaite entre un homme et une femme, même si Alice avait perçu des fêlures savamment dissimulées. Elle ne les appréciait pas particulièrement et elle jouait la belle-fille idéale pour sauver les apparences et ménager Lucas, leur fils unique et chéri. Lucas et elle avaient accepté sans sourciller leur argent permettant de financer les festivités et leur installation. La richesse simplifiait la vie et Alice aimait parfois la facilité. Cependant, elle appréhendait d'être un jour redevable de cette générosité. Leur côté bourgeois supérieur lui hérissait régulièrement le poil et ne l'avait jamais pleinement mise en confiance.

— Tu es resplendissante ma chérie, s'émerveilla Eveline, sa belle-maman aux chapeaux toujours aussi extravagants. Je suis si heureuse... Tu es la fille que j'ai toujours rêvé avoir. Bienvenue dans la famille.

Trop euphorique, Alice lui rendit son étreinte sans peser les mots de la déclaration de madame Bellamy. Elle n'oublierait pas l'once de déception dans l'œil d'Eveline lorsqu'elle avait mentionné sa profession d'enseignante quelques années plus tôt. Aucune dorure à être professeure de lettres à côté de son fils bientôt médecin, elle en serait sans doute réduite à un simple faire-valoir. N'ayant pas eu besoin de travailler, assistée par la fortune de son mari, Eveline ne saisissait sans doute ni la noblesse des fonctions de sa belle-fille auprès des élèves, ni son besoin de s'assumer en tant que femme.

Sans temps mort, Alice serra tendrement d'autres proches pressés d'échanger avec elle ses premières impressions d'épouse. Elle se laissa porter, embarquée par le courant d'une rivière, main dans la main avec Lucas, vers la sortie de la mairie. Sous les applaudissements de la foule et les pétales de roses que les enfants jetaient en l'air pour rendre l'instant mémorable, l'émotion gagna définitivement les nouveaux mariés.

Un immense cortège les mena dans le parc du château de Tilloloy loué pour le week-end. Les pelouses vertes, les parterres fleuris et les haies fraîchement taillées accueillirent la centaine de convives et constituèrent un cadre bucolique adéquat pour immortaliser la journée dans les mémoires et sur les pellicules. Les heures défilèrent entre plats délicieux, discours plus ou moins élaborés des témoins et parents, danses au rythme de l'orchestre. Les enfants profitaient allégrement des espaces s'amusant ainsi entre eux. Nœuds papillons et chaussures cirées pour les uns, robes et chignons pour les autres, ils étaient mignons à croquer tout en profitant de la fougue de leur jeunesse.

La pièce montée et la fontaine de champagne apparurent accompagnées d'un feu d'artifice illuminant d'étincelles la nuit et le bâtiment du dix-septième siècle. Même la météo décevante tout au long du mois de juillet fut clémente, assurant la bonne tenue de « leur journée » inoubliable.

— C'est un véritable conte de fées, assura sa sœur Myriam avant d'ajouter sur le ton de la plaisanterie qu'elle était jalouse.

La jeune femme se fit servir une nouvelle coupe de fines bulles et Alice qui la connaissait bien, comprit cette précision douce-amère. Dans ses rencontres, la malchance ne quittait pas Myriam, et en ce jour de fête, son compagnon du moment ne reflétait que son désarroi. Son cavalier avait abusé des alcools et de la bonne nourriture au point de s'en rendre malade. Une nouvelle déconvenue qui scellerait sans doute le sort du prétendant, Alice le lisait dans le regard de sa sœur.

— Le prochain sera le bon, souffla Myriam avant de siffler le Moët & Chandon comme un vulgaire breuvage.

— Si Lucas avait eu un frère célibataire, je te l'aurais présenté il y a longtemps de cela, plaisanta Alice.

— T'as eu de la chance de le trouver la première ! rit Myriam sans omettre de préciser plus sérieusement : tu vas avoir la belle vie. Je suis vraiment contente pour toi.

— Merci beaucoup, je te souhaite aussi le meilleur, bientôt...

— Sinon dans l'immédiat, tu n'aurais pas une petite place pour moi dans tes valises ? La Corse et Porto-Vecchio me font rêver depuis si longtemps !

Effectivement lundi, Lucas et elle devaient s'envoler vers l'île de Beauté et ensuite séjourner dans une luxueuse villa avec une vue imprenable sur la mer turquoise. Le programme s'annonçait prometteur avec le soleil, la plage, la plongée sous-marine, les balades en catamaran, et évidemment le sexe.

— Non, non ! s'esclaffa-t-elle. Notre voyage de noces s'annonce torride. Souviens-toi que nous aimerions mettre un bébé en route !

— Ah, l'excuse bidon ! Tu veux t'envoyer en l'air tranquillement, voilà tout. C'est bon, j'ai compris, j'oublie les vacances de rêve... À moi la campagne picarde !

Leur mère s'approcha d'elles, rayonnante malgré l'heure tardive et les émotions de la journée.

— Ta grand-mère serait si fière de toi... la complimenta-t-elle une énième fois.

Les filles pouffèrent légèrement. Passer du sexe à grand-mère Émilienne en deux secondes laissait un goût étrange, mais leur mère possédait indéniablement ce don des interventions inopportunes.

— Avec un peu de chance, dans neuf mois ce sera toi la mamie trop fière ! lança Alice.

— Ce serait un nouvel immense bonheur.

Le grand projet du mariage à peine derrière elle, celui de fonder un foyer accaparerait désormais tout son esprit. Lucas était l'homme de sa vie et leur idylle depuis huit ans déjà constituait un socle solide pour envisager l'arrivée d'un enfant. Tout paraissait en place pour accueillir l'être aimé dans les meilleures conditions.

Au cœur de la nuit, la piste de danse commença doucement à se vider et, au moment de quitter les lieux, les convives félicitèrent les jeunes mariés pour cette fabuleuse journée. Entre deux salutations aux tons joviaux et alcoolisés, Alice et Lucas songèrent aussi à partir profiter de leur hôtel à Compiègne avant l'aube. La fête et les invités les avaient accaparés toute la soirée et ils n'avaient finalement passé que peu de temps ensemble.

— Rappelle-moi qui est le moustachu là-bas... lui murmura-t-elle au creux de l'oreille. Il a fait du lèche-vitrine devant mon décolleté, cela en devenait gênant.

— Ah ! Oncle Bernard ! révéla-t-il plus amusé qu'outré. Il a toujours eu l'œil baladeur, c'est un vieux garçon... Et puis, comment résister à une telle attraction ? Tu es la plus belle.

Lucas serra sa femme contre lui et l'embrassa un peu trop fougueusement. Une légère ivresse expliquait sa soudaine exhibition, lui pourtant si pudique du fait de son éducation stricte et ses principes hérités de sa famille bourgeoise. Heureusement et pour le plaisir d'Alice, dans leur intimité, monsieur Bellamy savait tomber la chemise et oublier ses bonnes mœurs.

— Quand tu me feras jouir tout à l'heure dans notre lit de noces, je serai

encore plus belle, lui susurra-t-elle, collée à son torse, ses lèvres effleurant les siennes.

Il n'en fallut pas moins à Lucas Bellamy pour organiser leur fuite. Leur voiture fut avancée dans l'allée et les derniers invités prévenus de leur départ. Avec la douceur de l'été, des gamins inépuisables s'amusaient encore à s'éclabousser aux abords de la fontaine. En entendant le vrombissement du puissant moteur de la Porsche 911, ils ne tardèrent pas à s'approcher et saluer les mariés à leur tour. Malgré d'évidentes difficultés à grimper dans le bolide sportif avec sa robe de mariée, Alice avait donné son accord au caprice de Lucas de louer cette allemande iconique pour l'occasion. Puisqu'elle avait manœuvré à sa guise dans tous les préparatifs du mariage, son acquiescement n'avait paru que logique. Comme son père, Lucas adorait les compétitions automobiles et l'une de ses passions consistait à piloter ces engins de cinq cents chevaux sur des circuits le week-end. Alice profitait de ce temps libre pour corriger ses copies d'élèves ou dans le meilleur des cas, flâner avec ses amies dans les zones commerciales.

Lucas joua de l'accélérateur et fit rugir le moteur sous les acclamations des proches. Alice salua une dernière fois sa sœur, ses parents, sa meilleure amie Lisa et quelques-uns de ses collègues encore présents. Son rêve d'un mariage parfait était devenu réalité, un souhait de fillette exaucé et même magnifié par rapport à ses désirs les plus fous et exigeants.

Une fois sortis de la propriété, Lucas prit de la vitesse sur la départementale désertique à cette heure.

— Alors, heureuse, madame Bellamy ? s'enquit-il en la regardant amoureuxment.

— La plus heureuse du monde, confirma-t-elle avec sincérité en posant sa main sur la cuisse de son époux.

Malgré la fatigue, tous deux comptaient bien savourer leur nuit de noces à faire l'amour comme au premier jour. Avec un nouveau rêve en tête, celui de devenir parents. Tomber enceinte ce vingt-huit juillet serait tellement beau et symbolique, pensait Alice. Le fruit d'une union sacrée.

— Avec ou sans la robe de mariée ? demanda Lucas sans aucune équivoque sur ses envies.

— Une première fois avec, une deuxième fois sans... le provoqua-t-elle avec délice.

Lucas lui répondit en glissant sa main sous la robe, remontant fiévreusement vers son entrejambe.

— Tu l'as déjà fait dans une Porsche ? la chauffa-t-il en amant pressé de passer à l'action malgré la route à tracer jusqu'à l'hôtel.

Soudainement éblouie par des pleins phares, Alice eut à peine conscience qu'un véhicule venant en sens contraire leur fonçait dessus. En une fraction de seconde, elle vit le visage de Lucas se crispier et sa main agripper le volant dans un geste désespéré pour braquer. Elle cria, sans doute. Elle comprit, assurément. Le noir s'imposa soudainement avec l'impression d'être

indéfiniment secouée comme dans un tambour de machine à laver.

Les chocs répétés. Le bruit de tôle. Les éclats de verre.

L'impuissance.

Le chaos.

Le néant.

Chapitre 2

29 juillet 2007

Alice ouvrit les yeux, le corps contracté comme un arc. Le souffle court, un cri étouffé dans la gorge, les bras tendus devant elle. Elle crut un instant émerger brusquement d'un cauchemar, de ceux qui vous foudroient en pleine nuit, à vous rendre insomniaque plusieurs semaines durant. Puis l'évidence des douleurs la projeta dans une terrible réalité. Sa tête tournait inlassablement et un bourdonnement grave perturbait tous ses sens jusqu'à la plonger dans un état nauséeux, au bord du vomissement. La désagréable impression d'avoir été violemment projetée dans tous les sens lui permit de remonter le temps de quelques instants...

La nuit noire l'empêchait d'appréhender immédiatement son environnement, laissant Alice dans son trouble entre deux mondes. Elle ne voulait pas y croire jusqu'au moment où ses mains touchèrent les tissus de soie et de dentelles de sa robe. Ce simple contact la réveilla définitivement.

— Lucas... Lucas, tu es là ?

Elle murmura sans avoir la force de s'exprimer à haute voix, pétrifiée dans cette position improbable, assise sur son siège renversé sur le côté, le bras coincé contre la portière, la tête inclinée, emportée par la gravité. Alice aurait souhaité appeler son mari, crier son nom, mais l'ensemble de ses muscles restait tétanisé.

Un nuage se déchira en filaments de coton et laissa filtrer la faible lumière de la pleine lune. En quelques secondes, les yeux d'Alice s'accommodèrent à l'obscurité et l'ampleur de la catastrophe s'imposa à elle. À la lueur de l'astre, le pare-brise ressemblait à une myriade d'étoiles. Elle ne doutait plus des événements et de la violence du choc. La réalité emportait tout sur son passage, dévastant la journée inoubliable de son mariage. Définitivement inoubliable...

Un gémissement la sortit de sa torpeur.

Lucas.

Alice se contorsionna et leva la tête afin d'apercevoir son mari, dangereusement penché au-dessus d'elle, heureusement maintenu par sa ceinture de sécurité. Entendre ses plaintes sourdes signifiait qu'il était vivant et à ce moment précis, ce fut tout ce qui lui importa. Oublié le voile de la mariée un centimètre trop long, oublié le plan de table cocasse avec deux invités ayant eu des relations extraconjugales l'un avec l'autre, oublié l'oncle Bernard aux yeux baladeurs, oublié le rêve. Au cœur de ce cauchemar, tous ces détails lui parurent soudainement futiles, insignifiants, superficiels...

Alice Bellamy se détacha et se laissa glisser vers le bas, le visage et le bras ainsi écrasés dans les bris de vitre. Elle ne pensa pas à ses coupures, ses hématomes, ses douleurs, ni même aux taches de sang et de terre sur sa robe. Seul comptait Lucas. Lorsque sa main rencontra la liane de son sac, elle en sortit son téléphone portable. Elle activa la fonction torche pour mieux discerner son mari. Son seul souci à présent était de s'extraire de cette épave.

La route vers Compiègne. Les phares aveuglants. Lucas obligé de braquer. Les tonneaux et le fracas.

Avec le poids de son corps ankylosé et meurtri, l'exiguïté de l'habacle et l'encombrement de sa tenue, Alice peina à changer de position puis à s'agenouiller et à se redresser vers son homme. Une douleur aiguë au niveau des côtes lui promettait des fêlures et un séjour à l'hôpital en guise de voyage de noces. Les paupières de Lucas clignotèrent en raison de la puissance du flash tandis qu'Alice découvrait l'étendue des dégâts malgré l'airbag conducteur déployé lors du choc.

— Mon chéri, parle-moi, l'implora-t-elle en lui effleurant la joue marquée par des griffures et des perles de sang.

Lucas finit par ouvrir les yeux, son visage se crispant sous la souffrance. Alice attendit quelques secondes que son époux réalise la gravité de la situation. En reprenant peu à peu ses esprits, il sembla moins alarmé qu'elle, plus stoïque, ne manifestant aucune trace de panique. Elle l'aimait aussi pour cela, sa capacité à rester calme face aux tempêtes et à guider le navire même sans boussole. Il ferait un bon père de famille, elle en était convaincue depuis si longtemps déjà... Ce fut cette image d'homme posé au sang-froid qui émana de lui lorsqu'il détacha sa ceinture pour prendre les choses en main, sans se plaindre.

— Je suis en un morceau, ça devrait aller, et toi ? s'inquiéta-t-il.

— Je me sentirai mieux quand nous serons sortis de là.

Dans le peu d'espace lui restant pour manœuvrer, Lucas parvint péniblement à se redresser. Une fois en appui sur ses jambes, il dut forcer à plusieurs reprises afin de débloquer sa portière et l'ouvrir en la soulevant vers le ciel. Le poids de celle-ci lui retomba instantanément sur le bras déclenchant un furieux cri de douleur et un flot d'injures. Il gravit ensuite les sièges en cuir pour s'extraire du véhicule. Adieu le respect, adieu la belle Porsche de collection.

Oubliant ses membres endoloris, Lucas aida Alice à se hisser vers l'extérieur. Le voile de mariée, coincé dans le frein à main, se déchira. Le couple se laissa glisser vers le sol, au milieu d'un champ de céréales, dans un silence mortel, dans un noir d'encre anxiogène. Alice se blottit dans les bras de son homme et les sanglots se déversèrent sans retenue.

— Ce sera une anecdote dont peu de jeunes mariés pourront se vanter... assura Lucas, tentant de dédramatiser la situation avec un brin d'humour.

Alice n'eut ni l'envie ni la force de sourire. L'image des pleins phares braqués sur eux la hantait.

— Pas sûre que je la raconte à nos enfants, sincèrement... Dis-moi ce qu'il s'est passé !

Le téléphone portable toujours à la main, elle éclaira les proches alentours. Le toit de la voiture d'un côté, des épis de blé de l'autre. Aucune lumière ou faible lueur aux quatre horizons, de quoi accentuer sa sensation de vertige.

— C'est cette enflure de chauffard ! ragea Lucas ayant lui aussi besoin d'exprimer ses sentiments. Il nous fonçait droit dessus, je n'ai pas eu le choix !

Le couple s'orienta en suivant le sillon destructeur laissé par la Porsche dans sa sortie de route et ses cavalcades. Deux adultes cabossés, boitillant, serrant les dents de douleur à chacun de leurs mouvements. Une trentaine de mètres plus loin, ils retrouvèrent le macadam encore chaud de la journée ensoleillée. Pas un bruit, pas un véhicule en approche. Le calme absolu de la campagne picarde, ils le détestaient pour la première fois à cet instant précis.

Désœuvrés au milieu de nulle part, ils le furent davantage en s'apercevant que leurs téléphones ne captaient aucun réseau mobile. Ils allaient devoir marcher en état de choc et de souffrances quelques kilomètres pour retrouver un signe de civilisation ou croiser un automobiliste.

— Ça va aller, tu vas tenir le coup ? s'enquit Lucas.

Alice acquiesça. Elle préférerait avancer et être active malgré la douleur de ses côtes, plutôt que de rester là à attendre l'aube et le secours d'un égaré. Lorsque son faisceau de lumière mit en évidence des traces de pneus sur le bitume, elle s'arrêta net. La gomme laissée lors du freinage et du virage serré formait différents arcs de cercle finissant dans la végétation, mais tous commençaient au centre de la route, au lieu d'apparaître sur la voie de droite...

Elle savait pertinemment qu'elle n'aurait pas dû vérifier à nouveau ces marques de l'accident car elles prouvaient l'évidente responsabilité de Lucas. Lui aussi constatait avec amertume sa mise en cause directe.

— Tu aurais dû moins boire... Être plus sérieux... dit-elle, avec douceur et regrets.

— J'avais tous mes esprits ! C'est ce connard qui ne m'a pas laissé le choix.

Devant un tel déni de la réalité, Alice Bellamy aurait pu s'emporter, cependant elle savait que ce n'était ni le lieu ni le moment pour avoir sa première dispute de femme mariée. Avoir une telle discussion maintenant ne changerait rien aux faits et ne pourrait qu'envenimer la situation et retarder la sortie de crise.

Instinctivement, Alice chercha des traces de l'autre véhicule venu dans l'autre sens. Toujours en s'éclairant de son mobile, elle ne trouva aucun élément au sol. Elle crut donc tout d'abord que l'individu avait poursuivi sa route sans dommage et sans se soucier d'eux, il semblait avoir disparu comme une ombre...

— Allez, viens ! la pressa Lucas. Plus vite nous partirons, plus vite tu seras soignée à l'hôpital.

Alice s'obstina à fouiller les abords des lieux où les deux voitures s'étaient croisées. Puis son regard se posa sur la ligne d'arbustes sur le bas-côté opposé. Elle s'approcha, anxieuse, tremblant malgré les douces températures nocturnes. La petite haie avait été éventrée et la terre labourée, des racines telles des bras de morts-vivants s'exfiltraient du sol. Malgré la peur, elle s'aventura dans les hautes herbes, sa longue traîne s'agrippant aux tiges et épines. Elle suivit la pente qui la mena plusieurs mètres en contrebas. Elle sentait la présence de Lucas, il la secondait en silence, en alerte sur ce qu'ils pourraient trouver au bout de cette percée. Inconsciemment, elle ne souhaitait pas lui tenir la main ou être simplement à ses côtés. À peine douze heures plus tôt ils se mariaient, elle le repoussait déjà...

L'arrière d'une vieille Citroën BX se dessina dans des touffus, juste devant un tronc de châtaignier, de ce qu'elle parvenait à discerner. De la vapeur s'échappait du moteur, sans aucun doute broyé lors de l'impact contre l'arbre qui, lui, n'avait pas cillé d'un millimètre.

— Attends, je vais aller voir, intervint Lucas en la retenant par le bras.

Alice continua néanmoins de progresser, guidée par sa lumière, vers l'avant de la berline. Une force la poussait à affronter l'horreur, car elle n'avait absolument aucun doute sur ce point, l'état de la voiture ne lui en laissait guère. Une silhouette à l'intérieur apparut. Un crâne difforme lui explosa les rétines. Le tableau de bord était venu s'écraser contre l'homme, ne lui garantissant aucune chance de survie.

Elle hurla dans la nuit, d'un cri strident, sauvage, de fin du monde. Son téléphone portable lui glissa des mains et tomba au sol. Alice recula d'un pas puis d'un second, le visage horrifié, l'estomac au bord des lèvres.

« *Chérie...* » entendit-elle derrière elle alors qu'elle s'enfuyait dans l'obscurité. Elle remonta le talus jusqu'à la départementale et se laissa tomber à genoux. La pièce montée noyée dans le champagne se matérialisa devant elle, dans un goût acide et rance, en miettes, aussi écœurant que la chair à vif du conducteur décédé.

Alice Bellamy resta un long moment, immobile, prostrée au sol, le long de cette route venant de bouleverser à jamais sa vie. Pas un sanglot, pas une pensée. Le néant s'imposait dans son esprit. Un chaos venu de nulle part. Une rencontre ayant pulvérisé tous ses rêves de petite fille.

— Il est mort.

Lucas posait cette constatation clinique comme le médecin qu'il était, avec une certaine froideur, un détachement professionnel qui pouvait paraître inhumain.

— Il n'y a plus rien à tenter... ajouta-t-il face à l'absence de réaction d'Alice.

Plus rien ne sauverait cet homme, une évidence difficile voire impossible à admettre. Peut-être était-ce un jeune marié ? Peut-être partait-il rejoindre sa

femme après son travail de nuit ? Des enfants se réveilleraient-ils sans leur père au petit matin ?

— Suis-moi, il faut trouver du réseau... dit-il en l'aidant à se relever.

Alice se laissa emporter et avança un pied devant l'autre, l'âme en peine. La sentant fragile, au bord de l'évanouissement, Lucas la soutenait par le bras. Marchant côte à côte, en costume et robe, ils avaient perdu le sourire, la joie de vivre, l'euphorie du grand jour. Lucas pestait à chaque tentative avortée de joindre ses parents.

— Et nous dans tout ça ? demanda-t-elle soudainement, perdue dans un tourbillon d'émotions et de pensées.

— Nous n'y sommes pour rien, c'est un accident, bredouilla son mari en ne quittant pas l'écran du téléphone des yeux.

Captant enfin du réseau, il composa à nouveau le numéro de son père. Monsieur Bellamy saurait comment gérer la situation. Il était solide, avait la tête froide. Après de longues secondes interminables, la voix du patriarche crachota dans l'écouteur. En fond, résonnait encore la musique festive, les convives les plus noctambules terminaient d'user la piste de danse face à l'orchestre. Lucas expliqua plus ou moins confusément les événements, la sortie de route, le corps et ses craintes. Enfin il craqua, en pleurs, il lui demanda de venir les chercher.

— Aide-nous, papa.

Arthur Bellamy s'était isolé de manière à suivre la conversation. Il demanda de nombreuses précisions dans le récit et en quelques minutes, son plan d'action était fomenté.

— J'arrive le plus rapidement possible, fils. Mais d'ici là, écoute-moi attentivement et fais exactement tout ce que je te dis.

Chapitre 3

17 août 2007

Enroulée dans le drap, Alice somnolait, une mauvaise habitude prise dernièrement. Elle oscillait entre des mauvais rêves et des phases de conscience qui ne lui paraissaient pas plus douces. Toute petite, elle avait adopté cette manie de s'allonger sur le côté dans son lit car elle aimait se balancer légèrement d'avant en arrière dans un mouvement de bercement de nouveau-né. Elle y cherchait le réconfort et l'apaisement nécessaires au sommeil. Dernièrement, elle ne les trouvait pas.

D'après la position haute du soleil et les rayons estivaux lui chauffant le dos, elle estimait la matinée presque terminée. Semblable à une larve, ainsi à refuser de se lever malgré une heure aussi tardive, elle se compara à ses élèves déphasés, jouant la nuit, dormant le jour. Seulement, Alice Bellamy avait passé l'âge de ces enfantillages et son cerveau, encore un minimum raisonnable, tentait de lui imprégner une certaine honte, de la persuader de s'activer comme une adulte responsable.

Son téléphone portable vibra sur le chevet. Elle n'aurait su dire combien de fois elle l'avait déjà entendu depuis l'aube. Elle ouvrit les yeux et vit les valises délaissées dans le coin de la chambre après son retour de voyage. Elle n'avait pas pris le temps de les vider, de lancer les lessives et de ranger les accessoires. L'envie manquait, pour cela et pour tout le reste.

Avec un effort digne d'une championne olympique visant la médaille d'or, elle tendit le bras et chercha l'appareil à tâtons. L'écran lui indiquait la réception d'un message de sa sœur Myriam ainsi qu'un niveau de batterie faible. Elle avait en effet passé toute sa soirée à errer sur les réseaux sociaux sans trouver ensuite le courage de brancher son téléphone.

On arrive pour midi comme prévu. À toute !

Perdue dans son brouillard, Alice avait zappé son rendez-vous. Quand elle vit l'horloge affichant onze heures passées de quelques minutes, elle grogna. Repousser ou se rétracter pour le repas ne constituait guère une option car elle avait déjà annulé la venue de sa sœur et de sa meilleure amie la veille, prétextant une trop grande fatigue après son retour de Corse. Elle soupira, ferma les yeux un long moment puis se traîna jusqu'au bord du matelas.

Par miracle, elle parvint dans la salle de bains. Elle s'appuya lourdement sur le lavabo et se fixa dans le miroir. Regarder la vérité en face lui fouetta le sang. Le boulot paraissait considérable, à l'échelle d'un ravalement de façade complet. Avec l'énergie du désespoir, Alice se mit au travail. Un brossage de dents en vue de retrouver la blancheur et une haleine mentholée. Une douche

et un shampooining pour revigorer ce corps ankylosé et démêler ses cheveux hirsutes. Un rasage des jambes de manière à pouvoir s'exposer en toute dignité. La panoplie de maquillage permettant d'obtenir un teint hâlé et camoufler les cernes. Une tenue légère et colorée pour coller avec l'été chaud et les retrouvailles festives. Une application de vernis, histoire de parfaire le tout et gagner encore en fraîcheur.

Une jeune mariée heureuse se devait de tenir son nouveau rang. Après un mariage d'un tel niveau, la barre était suffisamment haute et Alice ne pouvait se permettre de décevoir. Lorsqu'elle fut convaincue d'assurer dans son rôle, il restait à peine deux minutes. Elle mit à profit ces instants pour glisser les valises sous le lit, les faire disparaître du paysage afin qu'elles ne soulèvent aucune question.

La cloche retentit à l'heure prévue, Alice savait sa sœur ponctuelle en toutes circonstances. Elle n'eut même pas le temps de boire un grand jus d'orange frais, dont elle aurait pourtant eu grand besoin. Elle descendit l'escalier, à la fois un peu anxieuse et pressée de revoir Myriam et Lisa. Elle leur ouvrit la porte en affichant un sourire de circonstance. Le trio infernal se reforma entre exclamations et bises.

— Tu es resplendissante ! s'extasia son amie d'enfance.

Alice les invita à entrer. Elle évoqua immédiatement les premiers ragots qui lui vinrent à l'esprit afin de ne pas devenir le centre de l'attention.

— Maman m'a dit que tu l'avais largué... lança-t-elle.

— Oh oui, bon débarras, assura Myriam avec une moue satisfaite. La trentaine approche, je n'ai plus de temps à perdre avec des minables loin d'être à la hauteur.

— Bien dit ! appuya Lisa. Il va falloir relancer ton profil sur Tinder.

Madame Bellamy était la première mariée du trio et la seule ayant eu une relation stable et durable depuis sa majorité, a contrario de ses deux comparses qui galéraient en amour en attendant de tirer le bon numéro.

— Nous ne sommes pas là pour parler de moi, de mes casseroles et de mes boulets ! Raconte-nous un peu ! Tu as été très discrète sur les réseaux, on veut tout savoir maintenant !

— On a passé beaucoup de temps au lit, tu voulais que je poste des photos explicites ? s'amusa Alice, déclenchant les rires de ses invitées.

La bonne humeur et la convivialité lui apportèrent un bien fou. Elles lui avaient manqué et ne pas pouvoir leur parler avait été une épreuve difficile. De façon à dissimuler sa gêne, elle se lança dans la préparation de l'apéritif. Une tradition pour elles avant d'aller dîner sur Compiègne pour ensuite flâner dans les boutiques et dénicher les dernières nouveautés tout en profitant de quelques réductions.

— Je pensais que tu nous ferais rêver, que tu nous rendrais jalouse à crever, mais rien ! râla Myriam, désireuse de tout savoir du voyage de noces de sa sœur.

— On a tout de même partagé quelques photos ! contesta Alice.

— Et pas une en maillot de bain, sur le sable fin ou dans l'eau turquoise !

— Je suis mariée maintenant ! rétorqua Alice en se dépêchant de servir les cocktails, cherchant ainsi l'occasion de changer de sujet rapidement.

Elles levèrent leurs verres aux couleurs et senteurs enivrantes, une spécialité d'Alice qui avait financé une partie de ses études en occupant des emplois saisonniers en boîtes de nuit sur la Côte d'Azur.

— Non, sans rire, dit Lisa avec un sérieux confondant. Vous n'avez pas fait que baiser rassure-nous ?

Myriam avala sa boisson de travers et manqua de tout recracher, entre hilarité et étouffement.

— Je te rappelle qu'on souhaite avoir un enfant, donc il fallait allier utilité et plaisir, plaisanta la jeune mariée. Sinon, entre deux rounds, le programme se résumait à randonnées, plongées, piscine, bronzage et restos. La belle vie en somme ! Quoique trop court...

Elle feignit l'accablement et, un brin théâtrale, engloutit son verre pour se consoler de ce bonheur qui lui avait échappé.

— Allez, montre-nous. Les photos parlent plus que les mots, affirma Myriam en prenant le portable de sa sœur sur le comptoir de la cuisine.

Depuis leur plus jeune âge, les deux frangines entretenaient une relation fusionnelle et ne se cachaient rien. Ainsi, fouiller le portable de l'une ne posait d'ordinaire aucun problème à l'autre.

— Hop ! Rends-moi ça, intervint Alice, sans doute trop impulsivement.

— Vous avez tourné une sextape, c'est ça ? s'exclama Lisa qui disposait toujours d'idées folles plein la tête et sans doute de plusieurs vidéos de ce genre dans son propre téléphone.

Alice comprit qu'elle aurait dû changer le code d'activation ou tout au moins éloigner le problème en n'exposant pas son portable. Elle le lui prit des mains et tenta de faire bonne figure en cherchant elle-même des clichés intéressants à leur montrer dans sa galerie.

— Oui, pour nos vieux jours, quand on aura perdu le mode d'emploi ! plaisanta-t-elle en retour.

Sans lâcher son précieux appareil, elle leur montra quelques photos de son séjour. De beaux paysages de rêves essentiellement. Un cadre fabuleux contrastant avec la campagne picarde, ses champs de betteraves et ses parcs éoliens. Pour créer une diversion et afin que la séance ne s'éternise pas, Alice renversa le bol de tomates cerises accompagnant leur apéritif. Elle empocha discrètement son portable et se baissa pour ramasser les petites boules égarées. Dans le mouvement, elle ne put retenir une grimace de douleur qui n'échappa pas aux filles, attentives aux moindres détails. Myriam ne manqua pas d'afficher son inquiétude.

— Une mauvaise chute lors d'une rando autour du lac de l'Ospedale... conta-t-elle en se massant doucement les côtes. Lucas s'est quant à lui explosé la jambe. De vrais sportifs du dimanche ! J vous jure, la honte ! Ce jour-là, c'est un couple de petits vieux qui nous a aidés à redescendre jusqu'à la

voiture...

Devant cette anecdote tragicomique, les filles se moquèrent avec une certaine tendresse. Alice rinça les tomates récupérées avant d'en croquer une pour en goûter les saveurs pleines de soleil.

— Vous avez arpenté les plages de Santa Giulia et Palombaggia ?

— Évidemment ! s'émerveilla la jeune mariée. Magnifiques. De vraies cartes postales. Nous avons déjà décidé d'y retourner l'année prochaine... Enfin... Si le bébé n'est pas prévu pour l'été !

Le projet de fonder une famille n'enthousiasmait guère Lisa et Myriam. Sans feindre leur joie pour Alice, elles manquaient de maturité et ne l'envisageaient pas pour elles-mêmes. Elles savaient pertinemment que l'arrivée d'un enfant modifierait l'équilibre de leur trio infernal et elles le regrettaient d'avance. Adieu les restos, le shopping et les soirées endiablées. Bonjour les couches, les pleurs et les biberons ! Si bien que sa sœur changea habilement le cours de la conversation...

— Sinon, je te rassure, tous les échos sur ton mariage provenant de la famille ont été ultra positifs ! Une journée inoubliable à plus d'un titre ! affirma Myriam avec un large sourire.

Alice ne parvint pas à cacher un léger trouble.

— Qu'entends-tu par « à plus d'un titre » ? s'interrogea-t-elle.

— La cérémonie, la fête, la déco, la musique ! Tout était extra !

Un ange passa et la jeune mariée perdit son regard au fond de son verre. Un voile de tristesse lui recouvrait le visage et ses comparses le virent instantanément.

— Quelque chose ne va pas ? s'inquiéta Myriam.

— Non, ça va... bredouilla Alice avant de se ressaisir. Tout cela est passé trop vite, c'est tout...

— Tu sais ce que l'on dit. Un an de préparation. Une journée de fête. Une vie de bonheur !

— Ou de galère ! pouffa Lisa, ne sachant rester sérieuse très longtemps.

Dans une synchronicité que les diseuses de bonnes aventures auraient traduite par un signe évident du destin, Lucas Bellamy entra via la porte du garage. Il avait terminé ses rendez-vous de la matinée et profitait de la proximité entre son cabinet et la maison pour regagner le domicile tranquillement à pied lors de la pause du midi. Il sembla étonné en voyant les filles dans la cuisine, sans doute avait-il lui aussi oublié le rendez-vous d'Alice. Il les salua de loin, hésita un instant, puis se décida à s'approcher pour les embrasser. Son épouse espéra être la seule à avoir capté cette seconde de flottement.

— T'as l'air fatigué... commenta simplement Myriam en lui claquant la bise.

Il fallait admettre que les cernes sous ses yeux ressemblaient à de lourdes valises à porter. Contrairement à Alice, l'absence de maquillage et de fond de teint sur le visage de Lucas ne masquait pas les semaines difficiles écoulées.

Alice se cramponna à son tabouret dans l'attente de la réponse de Lucas. Avant de trouver quoi dire de plausible, en amoureux transi, il vint déposer un baiser sur ses lèvres. Le premier depuis leur retour...

— L'enchaînement voyage de noces et ouverture de mon cabinet m'aura été fatal. Des emmerdes, de la paperasse, du stress... ça va aller mieux maintenant, c'était le coup de bourre comme on dit !

— La patientèle est au rendez-vous ? C'est un beau coin paumé, votre bled, quand même !

Lisa disait toujours ce qu'elle pensait, que cela plaise ou non à ses interlocuteurs. Le jour où les futurs mariés avaient acheté leur bicoque à Guerbigny à quarante minutes de route du centre animé de Compiègne, ses propos avaient été cash... « Qu'est-ce que vous allez vous encroûter là-bas ? C'est le trou du cul du monde... Et c'est à mourir d'ennui ! » Sauf que les Bellamy souhaitaient s'épanouir dans un foyer à la campagne, afin que leurs enfants puissent bénéficier d'un cadre de verdure loin des quartiers résidentiels bondés et des banlieues dans lesquelles Alice travaillait en tant que professeure. Un village choisi en opposition à cela, en vue d'équilibrer leur vie.

— J'ai repris celle du docteur Taillon parti à la retraite avant l'été. Dans ce désert médical, mon carnet est déjà plein, pas d'inquiétude pour ça.

Lucas observa ensuite son épouse, parfaitement apprêtée pour la venue de ses copines. Il la trouva tout aussi belle qu'au premier jour. La flamme dans le regard en moins. Il espérait seulement que ce serait temporaire.

— Tu me sers l'un de tes fameux cocktails, ma chérie ? demanda-t-il en lui caressant les cheveux avec un certain désir.

— Vous êtes en service, docteur Bellamy, lui répondit-elle avec sérieux, sans lever le petit doigt pour répondre à ses attentes.

— Pour soigner des piqûres de guêpes, des entorses de chevilles ou prescrire des renouvellements, je contrôle ! ironisa-t-il d'un ton léger et détaché, tout en se servant finalement lui-même sur le comptoir.

— D'ailleurs, en parlant de bobos, ta jambe va-t-elle mieux ? s'enquit Myriam, toujours soucieuse de la santé des autres, étant quant à elle hypocondriaque sur les bords.

Lucas fronça les sourcils et manqua de renverser de la vodka.

— Je leur ai raconté tes mésaventures au lac de l'Ospedale. Ta jambe coincée entre deux rochers et tout le reste, l'aida Alice.

— Oui, oui... De beaux hématomes mais rien de grave. Un bon médecin sait se soigner tout seul ! rebondit-il avant d'avaler cul sec sa dose d'alcool.

Alice en profita pour lancer le grand départ. Elles avaient réservé une table pour trois au restaurant Les Ferlempins à deux pas du palais impérial. Une balade dans les jardins de Napoléon leur permettrait de digérer puis d'affronter les boutiques du centre-ville. Chapeau sur la tête, sac à main en bandoulière, toutes firent signe au médecin accoudé au bar.

— Amusez-vous bien ! lança-t-il en levant son verre.

Les filles montèrent dans le cabriolet de Lisa. Rouge vif. Étincelant. Elle aimait parader et détestait passer inaperçue. Le cadeau d'anniversaire de son père, à la hauteur de son portefeuille garni, restait proportionnel à la taille du poil dans la main de sa fille. À vingt-huit ans, Lisa, pourtant diplômée en école de commerce, ne cherchait toujours pas de travail. Elle vivait dans l'insouciance du moment présent, à l'abri des ennuis financiers. Elle pouvait se permettre de ne prendre que les bons côtés de la vie. Lorsqu'elle klaxonna puis afficha un sourire aguicheur à un joggeur courant torse nu, à deux doigts de siffler le beau gosse, Alice l'envia l'instant. Pas pour son célibat ou son compte en banque, plutôt pour sa liberté, sa tranquillité d'esprit, sa joie de vivre.

— Regardez-moi cet étalon, s'égayait Lisa. Si vous n'encombreriez pas mon carrosse, je l'aurais bien pris en autostop !

Alice et Myriam rôlèrent en bonnes copines. La voiture quitta le village et prit de la vitesse dans la rase campagne. Assise confortablement sur la petite banquette arrière, Alice ôta son chapeau, ferma les yeux et laissa ses cheveux virevolter tout autour de son visage. Quelqu'un augmenta le volume de la musique, elle se détendit, prête à tout oublier, bien décidée à enfin profiter, à renouer avec le bonheur.

— Ah ! Il y a encore un mariage prévu au château ce week-end on dirait. Ils ont du succès ! cria Myriam dans sa direction.

Alice sortit de sa bulle et vit effectivement au loin les jardins du domaine en pleine effervescence avec un parking plein à craquer. Les moments merveilleux. Bientôt elle recevrait l'album photo du mariage concocté par le photographe engagé pour immortaliser cette journée. À cet instant, elle réalisa qu'elles roulaient sur la départementale D133, vers Compiègne.

Elle avait soigneusement évité les lieux depuis le drame et n'emprunterait plus jamais cette route. Elle referma les paupières, ne souhaitant pas voir l'endroit précis où sa vie avait basculé. Les traces de pneus. La Porsche partie en tonneaux. La vieille Citroën au capot broyé contre un arbre.

Les pleins phares surgirent.

Elle sursauta et regarda droit devant elle.

— Qu'y a-t-il sœurlette ? On dirait que tu as vu un fantôme ! s'étonna Myriam en se retournant vers elle.

Sans s'en rendre compte, Alice avait crié, angoissée par sa vision récurrente.

— Rien, rien... Une grosse bestiole m'a frôlée... mentit-elle en arborant une grimace de dégoût se voulant convaincante.

— Un fantôme ? intervint Lisa. Tu ne penserais pas si bien dire. Un type est mort, ici même. Vous n'êtes pas au courant ? Le lendemain matin de ton mariage, Alice.

Son anecdote imposa le silence entre elles tandis qu'un vieux tube des Bee Gees passait à la radio. *Staying Alive*. Si seulement, se morfondit Alice.

— Regardez, c'est là, justement, précisa Lisa en ralentissant sur les lieux

de l'accident, à l'instar d'une touriste du morbide, du macabre, comme tous ceux freinant aux abords d'un carambolage sur autoroute, à l'affût d'images choquantes.

Différents bouquets de fleurs avaient été récemment déposés sur le bas-côté en hommage à la victime. Sans doute des proches, sa famille, en quête de réponses afin de pouvoir accomplir leur deuil.

En contrebas, un peu plus loin, Alice reconnut le châtaignier.

Chapitre 4

28 septembre 2007

Une délivrance.

Lorsque la sonnerie de la fin des cours retentit, madame Bellamy ressentit comme un puissant soulagement. À bout nerveusement, la jeune professeure de français avait épuisé toutes ses ressources, consumé toute son énergie, utilisé tous les stratagèmes ; en vain. Alice avait été chahutée par plusieurs élèves de sa classe de sixième bien décidés à instaurer le chaos, coûte que coûte.

Une partie des adolescents quitta la salle. Énervée, bruyante, irrespectueuse, la horde avait à nouveau marqué son territoire. L'autre moitié salua poliment la prof mais restait désabusée d'avoir assisté à un tel spectacle. Les sentiments des « bons élèves » oscillaient entre pitié et colère. Alice n'osa même pas les regarder dans les yeux et s'obstina à essayer le tableau blanc, en serrant les dents pour ne pas trembler, évitant que le barrage retenant ses larmes ne se rompe devant témoins.

Enfin seule, elle ferma la porte et constata au sol l'étendue des dégâts. Des boulettes de papiers, de gommes, des morceaux de stylos. Un champ de bataille qui la laissait sans voix. Elle ne se sentait plus la force de crier, de hurler son mécontentement, son indignation, son sentiment d'injustice... Elle s'assit derrière son bureau et fixa le mur du fond décoré de posters de films classiques et de pièces de théâtre célèbres. Sur l'instant, elle avait perdu le goût d'enseigner, désespérée par la tornade face à laquelle elle avait pourtant lutté entre pédagogie, bienveillance et autorité.

Alice Bellamy ne possédait peut-être pas les épaules pour assumer les fonctions d'enseignante du XXI^{ème} siècle. Elle venait de démarrer sa troisième année et cumulait un peu d'expérience dans différents bahuts, très loin de l'image idyllique qu'elle avait à l'esprit. En tant que débutante, elle occupait des postes laissés vacants et comme beaucoup de ses jeunes confrères inexpérimentés, elle se cassait les dents et gardait la désagréable impression d'avoir été envoyée au casse-pipe.

De nature battante, Alice ne baissait d'ordinaire jamais les bras face aux difficultés, aux épreuves et à l'adversité. Cependant, dans le silence et le calme retrouvés de sa salle, elle se sentait désabusée, blessée dans son amour propre, écoeurée que son rêve professionnel se transforme en cauchemar. Les minutes défilèrent dans une immobilité hypnotisante, le temps que son rythme cardiaque revienne à la normale, que son esprit évacue ces mauvais moments.

Quelqu'un frappa à la porte, Alice sortit ainsi de sa torpeur. Elle se

redressa soudainement sur sa chaise, respira profondément puis invita la personne à entrer.

— Salut collègue, comment vas-tu ? lança Alain Duchatel.

Bien qu'elle n'eût pas franchement sympathisé avec lui, le professeur d'allemand venait de temps en temps lui parler. Gentil, doux, plutôt bel homme proche de la quarantaine, il aurait dû plaire à Alice. Pour autant son pessimisme assumé et son côté dépressif chronique avaient rebuté Alice à se nouer d'amitié avec lui, se contentant d'échanges cordiaux et professionnels. En réalité, sa gêne profonde provenait du statut de Duchatel au sein de l'établissement. Sa réputation de prof bordélicé dépassait les frontières. Il représentait tout ce qu'elle ne souhaitait pas devenir. L'animal meurtri au bord de la route, que tout le monde voit et évite. Même agonisant, Duchatel ne lâchait pas prise et n'envisageait pas de retrouver la paix dans une autre voie professionnelle. Il préférait subir et se laissait lentement couler avec le bateau de l'Éducation Nationale.

— Ça va, ça va... mentit-elle avec un si faible sourire que même un inconnu ne l'aurait pas crue.

— On dirait que les 6^{ème} 3 ont été rudes avec toi aujourd'hui... déclara-t-il avant d'apprécier le désordre dans la classe.

Alice l'entendait déjà lui ressortir son discours fataliste servi sans doute à tous les collègues en perdition. Les gamins ingérables car non éduqués. Les familles contestataires et coupables d'ingérences. Les parents procéduriers achetant la paix sociale avec leurs mioches en déclarant la guerre à ceux qui osent exiger le moindre travail à leurs progénitures. Certes, Alain Duchatel n'avait pas tort, son constat était empreint de vérités, mais personne n'avancait en se contentant d'admirer le désastre...

Non, madame Bellamy ne souhaitait pas entendre sa prophétie. Elle le devança et décida de se prendre en main, de se relever et de se battre.

— Oui, c'est clair. Je vais en parler à la CPE, au professeur principal, je vais contacter les familles des récalcitrants, discuter avec les perturbateurs, punir sévèrement s'il faut.

Oui, Alice préparait le plan de bataille, bien décidée à trouver la solution à son problème. Afin que l'échange ne s'éternise pas, et que Duchatel n'ait pas le temps de lui injecter son venin de la fatalité, elle rangea ses affaires tout en discutant. Devant les engagements pris par la diplômée en lettres, le collègue n'insista pas. Cependant, son léger sourire vicieux en disait long. Alice fut ainsi certaine qu'il repasserait la voir dans une semaine ou deux dans le but de comptabiliser les points et se réjouir si d'ici-là elle n'avait pu sortir la tête de l'eau. Certains sont comme ça, ceux du bas de l'échelle se complaisent parfois à voir les autres en tomber malgré leurs efforts.

Cinq minutes plus tard, encore à fleur de peau, tant par l'affrontement avec les 6^{èmes} qu'avec son collègue, Alice Bellamy quittait le parking du collège ceinturé par des barres d'immeubles au cœur d'une cité du plateau Creillois. Ce décor expliquait en partie ses conditions de travail. Des tours

bouchant tout horizon. Des murs gris faisant oublier l'existence de couleurs vives. Des ghettos de pauvreté, de chômage, de débrouille, d'exclusion... Des trafics à chaque coin de rue, à visage découvert, en toute impunité. Les fruits d'une récolte que des politiciens ont semé des décennies durant.

Alice Bellamy était née dans une famille de la classe moyenne avec des parents aimants, soucieux de l'épanouissement de leurs enfants. Elle se savait consciente de cette chance d'être partie sur de bonnes bases, ce que la plupart de ses élèves ne connaissaient pas. Elle comprenait ainsi parfois leur colère, parfois leur absence de repères. À son échelle, elle souhaitait les aider et les accompagner vers un monde meilleur. Rien ne serait facile, les preuves s'accumulaient chaque jour, mais elle se voulait utile aux autres.

Perdue dans ses pensées, elle ne vit pas une bande de jeunes quitter brusquement le trottoir voulant traverser la chaussée. Elle pila en se cramponnant à son volant. Les ados sursautèrent aux crissements de pneus et l'un d'eux dut bondir pour éviter la voiture.

Tétanisée, le souffle coupé, elle réalisa que personne n'avait été blessé quand les garçons, tous en sweat capuche, rapidement remis de leurs émotions, commencèrent à l'insulter avec véhémence. Les mains toujours accrochées au volant, elle les regarda entourer son véhicule, manifestant leur rage avec des gestes obscènes et violents. Comment leur en vouloir, à une seconde près, elle les tuait. Sans appréhender tout ce qu'il se passait autour d'elle, des coups de pieds tambourinèrent dans les portières, un molosse grimpa sur le capot et sauta à plusieurs reprises, visiblement heureux de défoncer la carrosserie. Des crachats. Un autre tenta de pénétrer dans la voiture, heureusement verrouillée.

La peur. L'incompréhension. Une violence démesurée. L'impuissance.

Ce n'était que des gamins. Incapable de réagir, Alice ne discerna aucun visage, pourtant, elle ne douta pas que des élèves de son collège participaient à la fête.

Plusieurs coups de klaxons retentirent de divers côtés. Elle ne sut dire si des témoins protestaient contre l'agression ou s'ils râlaient devant la voiture de madame Bellamy bloquant la circulation. L'effet bénéfique fut qu'ils dispersèrent l'attroupement autour d'elle. Les ados prirent leur distance sans toutefois cesser leurs menaces et autres grossièretés. Des automobilistes la doublèrent, des piétons traversèrent sur le passage piéton mais personne ne vint vers elle.

Le trajet du retour à la maison se déroula sur mode automatique, à faible allure. Alice Bellamy n'eut conscience de rien sauf d'avoir oublié d'éviter la départementale 133. Elle gara directement sa voiture dans le garage, afin de cacher le désastre aux yeux du monde. En sanglots, elle descendit et effectua un rapide tour d'horizon de la carrosserie cabossée. Des dégâts uniquement matériels. Toutefois les blessures psychologiques étaient profondes. L'altercation ne l'avait pas laissée indemne et les séquelles s'ajoutaient à

celles de sa journée, à celles de la veille et de tous les autres jours précédents...

Elle posa son cartable dans l'entrée, jeta sa veste sur le porte-manteau et s'écroula dans le canapé. L'envie de jeter l'éponge, d'abandonner toute lutte. Le besoin de se laisser échouer comme une épave au fond de l'océan. Son boulot... L'incident... Et si au moins le reste de son existence tenait encore debout... Depuis son mariage et l'accident de voiture, toutes les saveurs de la vie s'étaient estompées, le ciel s'était obscurci, l'avenir avait perdu ses promesses. Dernièrement, même ses sorties le samedi avec Lisa et Myriam ne parvenaient plus à contrebalancer un minimum ce phénomène d'enlèvement. Les filles avaient vu le changement doucement s'opérer et commençaient sérieusement à s'inquiéter. Alice temporisait, nuançait, esquivait les questions et maquillait la vérité. Elle ne disposait d'aucune autre alternative.

Avachie dans les coussins du divan, les heures passèrent avec en fond des nullités sur l'écran de la télévision. Bientôt serait diffusé le journal du soir et Lucas n'était toujours pas rentré. Certes, les horaires du cabinet restaient aléatoires en fonction des rendez-vous de dernière minute, des urgences et des retards pris dans les consultations, mais Alice n'était pas dupe, Lucas traînait volontairement pour rejoindre le domicile. Depuis l'aube du 29 juillet, il tentait de l'éviter. Peut-être voulait-il fuir son regard accusateur ?

Neuf semaines s'étaient écoulées et malgré les espoirs, le temps n'arrangeait pas la situation. Bien au contraire, les échecs se succédaient. Impossible d'oublier cette nuit-là. Le chaos au travail. La morosité dans le couple. Et ce bébé qui n'arrivait pas... Des mois de tentatives infructueuses et elle ne parvenait pas à être enceinte. Désormais, leur faible fréquence de rapports sexuels n'aiderait pas. Si Lisa, dont la libido débordait autant que la belle poitrine de son décolleté, apprenait cela, elle en aurait une attaque. L'absence de sexe dans un couple était pour elle – comme pour Alice jusqu'à présent – inconcevable.

Son mari tentait aussi vainement d'oublier ce grave traumatisme en se noyant peu à peu dans l'alcool. Sa consommation augmentait proportionnellement à leurs soucis. Si elle évoquait le sujet, sans grande surprise, il refusait d'admettre le problème. Jamais il ne s'était retrouvé ivre, néanmoins le besoin de s'alcooliser quotidiennement lui coulait dans les veines. Cet état second ne les poussait pas à communiquer posément et calmement. Il leur fallait pourtant absolument mettre des mots sur la mort de cet automobiliste et trouver une solution pour sortir de cette spirale destructrice.

Le bébé.

Alice ne voyait que cette issue pour aller de l'avant. Donner naissance après avoir ôté la vie.

Le docteur Bellamy daigna enfin regagner son domicile sur les coups de vingt et une heures. Alice avait eu le temps de gamberger et l'évidence du bien-fondé de bâtir une famille avait effacé toutes les traces noires de sa

journée. Elle avait décidé de faire illusion, comme souvent dorénavant. Elle quitta son canapé et alla préparer un semblant de repas pour accueillir l'homme qu'elle aimait. Cet amour inconditionnel raviverait la flamme et les sauverait, cette certitude l'étreignait.

Pendant qu'elle se trouvait aux fourneaux à confectionner un hachis parmentier, Lucas se servit un apéritif. Il avait pourtant déjà bu avant de rentrer, son haleine le trahissait. Alice ne lui en tint pas rigueur et garda ses reproches au fond d'un tiroir. Elle éluda tout autant la situation au collège, l'état de sa voiture et ses pensées obscures. Elle se contenta, comme de plus en plus souvent, d'une discussion banale parasitée par la télévision. Lucas n'avait pas conscience que le moral de son épouse était en berne et qu'il n'était pas le seul à souffrir.

— Je suis en pleine période d'ovulation, précisa-t-elle sans aucun préambule, entre deux bouchées.

— Tu veux qu'on fasse l'amour ce soir ? répondit-il laconiquement à demi absorbé par le film qui débutait à l'écran.

La jeune mariée trouva l'échange pathétique et n'aurait jamais pensé devoir quémander un câlin à un ivrogne pour qui le désir de sa femme passait à présent au second plan. La volonté d'Alice de devenir mère supplantait ce malaise dans son cœur meurtri.

— Je veux un bébé avec toi, Lucas, affirma-t-elle émue et sincère, les larmes aux yeux.

Sensible à l'émotion de son épouse, il posa ses couverts et s'approcha d'elle pour l'enlacer. Une marque d'amour naturelle qu'Alice avait oubliée. La dernière datait de plusieurs semaines maintenant...

— Moi aussi, ma chérie.

Elle prit son visage dans ses mains, se perdit dans ces yeux bleus qui l'avaient fait chavirer il y a tant d'années de cela. Il avait besoin d'elle au même titre qu'elle serait incapable de vivre sans lui. Elle l'embrassa et une chaleur intense émana de son bas-ventre, une sensation douce et agréable.

— Si ça ne fonctionne pas encore ce mois-ci, je voudrais qu'on consulte... admit-elle.

— Nous n'essayons pas depuis si longtemps tu sais, mais promis, nous prendrons rendez-vous afin de vérifier que tout est opérationnel.

— Montre-moi toute la vigueur dont tu es capable, beau brun, l'aguicha-t-elle, espérant qu'il répondrait à son appel à la luxure.

Il l'embrassa fougueusement, glissa ses mains sous son chemisier et l'emporta rapidement sur le canapé. Le sexe possédait le pouvoir de réconcilier les âmes et le cœur, d'effacer pour quelques minutes les peines et les douleurs. Entre tendres caresses et instants sauvages, ils communiquèrent comme autrefois, en dehors du temps, dans une parenthèse salvatrice.

Alice n'atteignit pas le nirvana. Elle avait eu tort de croire qu'un simple sparadrap soignerait une plaie béante. En plein coït, ses visions refirent surface, sournaises, sans prévenir.

Les pleins phares.

La voiture partant en tonneaux.

Le crâne défoncé contre le volant.

Elle continua néanmoins ses mouvements du bassin et ses gémissements. Lucas eut des difficultés à terminer les ébats. La fin fut laborieuse et Alice devina que lui aussi était perturbé. Une fois le ver introduit dans la pomme, il n'y avait plus rien à faire, les flashs accaparaient son esprit et brisaient tout espoir. Dans un rôle plus frustré que jouissif, il parvint à accomplir la mission assignée. Alice joua la femme comblée et glissa un *je t'aime* en serrant son homme dans ses bras. Chacun cherchait à cacher son léger malaise, ne désirant pas gâcher davantage l'instant.

Lucas s'esquiva ensuite sous la douche tandis qu'Alice débarrassait la table. Ils avaient besoin d'un peu de solitude pour encaisser le coup. Le cauchemar ne s'arrêterait donc jamais et pervertirait même les plus beaux moments entre eux ?

Une heure plus tard, elle rejoignait son époux sous les draps. Il lui tournait le dos, elle savait pertinemment qu'il ne dormait pas... Elle vint se blottir contre lui et glissa sa main dans ses cheveux, appréciant depuis toujours ce contact soyeux. Après une longue réflexion à l'issue de laquelle elle ne trouva malheureusement pas l'apaisement, elle se lança, anxieuse de la réaction de son homme :

— Comment va-t-on vivre avec cette histoire sur la conscience ?

Lucas ne somnolait pas, il était même parfaitement éveillé. Il ne marqua aucun étonnement, il s'y attendait.

— Il faut vivre avec... Chacun a de lourds secrets... Nous avons le nôtre.

Par contre, il ne se retourna pas pour répondre, avec sans doute cette culpabilité qui le rongait, l'empêchant d'affronter le regard de sa femme.

— Pourquoi n'avons-nous pas appelé la gendarmerie tout simplement ?

La question d'Alice semblait douce, cependant Lucas la reçut comme un uppercut avec une agressivité l'obligeant déjà à être sur la défensive.

— À l'heure actuelle, je serais en prison, voilà pourquoi. Adieu le cabinet, adieu la réputation, adieu le bébé. Nos vies auraient été ruinées...

Le ton employé fut sec afin de ne souffrir d'aucune contestation.

Alice comprit le message et accepta son explication, la même invoquée durant cette fameuse nuit où il avait fallu prendre une décision. Elle ne s'était pas opposée à tout ce qui avait été mis en œuvre pour les sauvegarder après cette *erreur*. De plus, elle aimait passionnément Lucas et jamais elle ne pourrait aller contre sa volonté sur ce dossier brûlant qui les consumait de l'intérieur.

Nos vies auraient été ruinées...

« Ne le sont-elles pas actuellement ? » pensa Alice.

Aucun retour en arrière n'était possible après un délit de fuite avec circonstances aggravantes. L'enfer les attendait quelle que soit la direction choisie. Il fallait vivre avec effectivement, mais la difficulté de l'épreuve les

anéantissait à petit feu et ils n'y survivraient pas longtemps. La marque indélébile les suivrait quotidiennement et jusqu'à la fin de leurs jours.

— Il s'appelait Louis Jasmin. Il était marié et père de trois enfants...

Alice ne sut pas pour quelle raison elle lâcha l'information, de cette façon, sans prévenir. Elle ne s'expliquait pas non plus comment elle s'était retrouvée à fouiller Internet à la recherche d'articles évoquant l'accident. Une heure durant, assise sur le rebord de la baignoire, elle avait navigué sur les sites des journaux locaux et avait vu les nombreux papiers relatant l'évènement. Aux dernières nouvelles, les gendarmes avaient procédé à un appel à témoins, sans succès...

Lucas se retourna brusquement. Alice comprit son erreur et la regretta instantanément.

— Pourquoi tu as fait ça ? l'interrogea-t-il comme si cela changerait quoi que ce soit.

L'une des règles d'or exposée dans la nuit du vingt-neuf juillet avait été de ne jamais, de près ou de loin, s'informer sur l'affaire. Que la victime reste anonyme. Que cet homme n'ait ni famille ni amis ni sentiments. Déshumaniser la personne décédée dans le but de mieux accepter sa mort. Ne pas ressentir d'empathie pour elle, rester clinique et sans affect, tel un médecin légiste autopsiant un corps.

— Pourquoi tu *me* fais ça ? insista-t-il entre peine et colère. Comment veux-tu que je me sente mieux ?

Au bord du gouffre. Les cendres du drame au fond de la gorge. Lucas s'effondrait. Deux mois depuis lesquels il culpabilisait. Cette nuit, dans le lit conjugal, il en voulait à Alice de mettre un nom sur ce visage éclaté. Ainsi elle remuait le couteau dans la plaie en l'enfonçant jusqu'à la garde afin de s'assurer que la douleur était bien réelle.

— Demain, j'irai déposer un bouquet de fleurs sur sa tombe dans le village voisin, ajouta-t-elle, courageuse.

Lucas bondit du lit, furieux, laissant éclater une rage accumulée depuis le drame. Il la déversa contre Alice alors qu'elle n'y était pour rien, mais à contenir ses émotions ainsi, il créait un second drame...

— Que te passe-t-il par la tête ? Va carrément voir la veuve et ses orphelins ! Va tout raconter aux flics aussi tant que tu y es !

— Lucas... tenta-t-elle de raisonner son mari en plein courroux.

Il quitta la chambre et claqua la porte derrière lui. Elle s'en voulut d'avoir été maladroite, peut-être trop rapide dans ses déclarations... Parler avec lui s'avérait plus que nécessaire et lui tendre une perche pour qu'ils commencent à deux leur rédemption venait de tomber à l'eau. Le lendemain, qu'il l'accompagne ou non, elle irait se recueillir sur la tombe de Louis Jasmin.

En attendant, elle laissa le chagrin l'envahir. Les larmes roulèrent sur ses joues.

Alice se sentit seule, désespérément seule et abattue.

Chapitre 5

12 octobre 2007

Les différents professeurs de l'établissement entraient les uns après les autres dans la salle qui leur était réservée. Lieu de repos ou de travail, cette zone privée cernée par des centaines d'élèves représentait surtout un lieu d'échanges entre collègues. Ainsi, la courte récréation était toujours rythmée entre le café, les dernières nouvelles au sein du bahut et les ragots personnels.

Depuis son année de stage, Alice Bellamy aimait analyser les va-et-vient au sein de cette pièce centrale, comparer les comportements des uns et des autres, s'insérer dans cette micro-société. Sans entrer dans les stéréotypes, Alice avait rapidement collé des étiquettes à chacun : le gros lourd avec ses blagues tendancieuses, la petite nouvelle trop timide pour décrocher le moindre mot, la vieille râleuse adepte du *c'était mieux avant*, le prof syndiqué collectionnant fièrement les jours de grève comme d'autres accrochent leurs trophées de chasse, celui qui sent l'alcool dès le matin, le jeunot imberbe que tout le monde prend pour un élève... Au cœur de ce brouhaha bouillonnant de vie, Alice peinait à s'épanouir à cause d'un début d'année très compliqué. Elle ne savait pas ce que les autres pensaient réellement d'elle, dans quelle case ils l'avaient rangée, mais elle semblait être acceptée et appréciée. Au sein des établissements en zone d'éducation prioritaire, l'esprit et la cohésion d'équipe prévalaient et se serrer les coudes restait indispensable.

Elle adorait cette ambiance d'urgence où chacun tentait de profiter au mieux de ces quelques minutes de répit avant de repartir à la charge avec une autre classe, un nouveau cours, de nombreux défis plein la tête.

Claire Merlin, sa collègue d'espagnol avec qui elle s'était le plus liée d'amitié, vint la rejoindre sur les fauteuils multicolores que tous s'arrachaient. Elle assumait pleinement son tempérament de feu, typiquement méditerranéen, et son accent hispanique plaisait beaucoup à Alice.

— Comment s'est passé cet anniversaire ? s'enquit cette dernière avec enthousiasme.

— Super ! À deux ans, elle a soufflé ses bougies comme une grande ! s'émerveilla fièrement la mère de famille.

Claire, tout aussi éprise de ses enfants que de leurs photographies, ne manquait jamais l'occasion de montrer les événements et exploits marquant la vie de sa petite fille Séréna et de son grand frère Fernando. À chaque jour son anecdote à leur sujet, entre soucis et joies, entre récit des nuits difficiles à les border et des preuves d'amour inconditionnel qu'elle leur portait.

À ses côtés, Alice vivait la vie d'une jeune maman par procuration. Tous

les mois, elle espérait ressentir une première nausée, un gonflement de poitrine ou un signe de la nature divine ; en patientant, elle fantasmaient les aventures de son amie. Le sujet n'étant pas tabou entre elles, Alice avait déjà évoqué son désir intense de devenir mère puis son inquiétude grandissante dans cette attente insoutenable.

— Nous avons décidé de consulter... souffla Alice, peu encline à ce que toute l'assemblée soit au courant de ce problème relevant de l'intimité de son couple. Je voudrais entreprendre des tests et savoir si l'un de nous deux est stérile, ou s'il y a incompatibilité ou si je suis juste trop... Impatiente...

— Et qu'en dit Lucas ? Il est médecin, il a forcément un avis sur la question, demanda Claire pour qui la vie privée de sa collègue ne contenait plus de secret.

— Mon docteur dit qu'il ne faut pas s'inquiéter, que tomber enceinte prend en moyenne près d'un an... Nous sommes encore loin de ce délai, cependant mon mari est d'accord avec moi, il veut savoir s'il n'y a pas un problème.

Une sonnerie stridente retentit et annonça la reprise des cours. Des plus punctuels et assidus à ceux traînant la patte, les professeurs quittèrent la grande pièce, laissant les chanceux n'ayant pas d'élèves l'heure suivante savourer leur bonheur. Alice ne se dirigea ni vers la cour de récréation pour récupérer une classe ni vers sa salle pour corriger des copies, elle avait un rendez-vous avec des parents d'élèves en compagnie de la conseillère principale d'éducation, madame Courogny.

La rentrée scolaire n'avait franchement pas été de tout repos pour Alice car une certaine tension persistait avec ses 6^{èmes} et plusieurs élèves profitaient d'une situation instable dans ses cours pour perturber davantage les séances de français. Avec patience, énergie et méthode, madame Bellamy avait discuté avec eux, sanctionné les récidivistes, téléphoné ou convoqué les familles des plus récalcitrants. L'idée restait d'expliquer, de s'accorder sur les attentes et d'exiger le respect.

Alice, jeune enseignante, se savait régulièrement victime de tests des élèves cherchant constamment la faille chez leurs professeurs. Elle apprenait sur le tas et chaque mauvaise expérience lui en éviterait une dans le futur. Elle avait conscience que le chemin de vie de nombre de ces gamins ressemblait à un terrain miné, véritable champ de guerre. Dans son collège classé en « REP +¹ », le niveau socio-culturel demeurait très bas, le taux de chômage battait de tristes records et la délinquance juvénile demeurait légion. À la fois bienveillante et exigeante sur les valeurs de travail et de respect, elle comprenait certains agissements sans pour autant tout excuser.

Beaucoup de familles n'acceptaient pas l'aide des professeurs et refusaient l'idée d'avancer ensemble dans l'intérêt des enfants. De la méfiance et parfois même de la défiance vis-à-vis de ces étrangers à leur cité, émanaient des retours de terrain. Alice l'expliquait par la stigmatisation ou la manipulation de cette large population par les politiques de toutes tendances. Trop souvent

délaissée, maltraitée, incomprise, elle s'était mise en marge de la société et rebutait à communiquer normalement avec tout intervenant extérieur à leur milieu.

Christine Courogny connaissait bien la famille Serriki et avait déjà briefé Alice. Préalablement à ce type d'entretien qui s'annonçait difficile, il valait mieux savoir à quoi s'attendre pour ne pas être surpris et avoir un minimum de répondant. La CPE lui avait brossé un portrait familial complexe, de nombreux enfants, de sérieuses difficultés avec la justice, de multiples suspicions de mauvais traitements. Jérémy Serriki, l'aîné du couple, posait problème à la professeure de lettres modernes. Souvent absentéiste, il alignait les bulletins aux résultats fragiles et collectionnait les sanctions pour son comportement au sein de l'établissement.

Madame Courogny présenta les différents interlocuteurs. Le père Serriki toisa la jeune professeure avec un mépris ostensible, il refusa sa poignée de main et préféra s'asseoir sans y être invité. Alice ne fut pas étonnée du tableau et ne se démonta pas lorsque le couple la fusilla du regard prêt à tirer à boulets rouges. De façon stratégique, elle voulut engager la conversation en marquant de l'empathie pour leur fiston de trois ou quatre ans présent avec eux. Elle n'eut pas le temps de lui demander comment il s'appelait que le gamin se tourna vers ses parents, une question pleine de morve à la bouche.

— C'est elle la pétasse, Jérém' ?

Outragée et surprise, Alice resta coite en attendant une réaction des parents qui ne vint pas. Elle observa l'enfant au visage sale, aux ongles noirs, aux vêtements délavés et troués. Oui, Alice pouvait comprendre leur situation, n'en acceptait pas pour autant un tel laxisme dans l'éducation. Elle rongea son frein devant l'affront et laissa sa collègue CPE effectuer un premier bilan concernant Jérémy. Une énumération de points négatifs cumulés en seulement quelques semaines de rentrée. Elle s'adressait tout autant à l'adolescent qu'à ses responsables légaux. Puis elle en vint à la situation particulière avec madame Bellamy à qui elle voulut donner la parole pour expliquer la problématique.

— Vous avez agressé mon fils, intervint le père de l'élève qui décrocha enfin un mot.

Stupéfaite, Alice encaissa le coup, les yeux exorbités, la bouche entrouverte.

— Je vous demande pardon... parvint-elle à répondre en soutenant le regard toxique de l'homme accusateur.

— Vous l'avez giflé, même agrippé par le bras, précisa-t-il. Vous lui faites peur. Il a encore des marques visibles !

Il souleva la manche du tee-shirt de son fils immobile à côté de lui permettant ainsi à tous de voir les hématomes. Il pointa aussi son doigt sur l'œil et la joue droite de l'ado, effectivement gonflée.

Plus habituée à affronter des tempêtes, la CPE prit le gouvernail en main.

— Monsieur Serriki, vos allégations sont extrêmement graves. Je

souhaiterais entendre la version de Jérémy.

Alice Bellamy hallucinait. En une fraction de seconde, les rôles venaient de s'inverser. Destabilisée et mise au ban des accusés, elle ne put s'empêcher d'intervenir, légèrement bégayante sous le coup de stress et d'adrénaline mélangés.

— Où ? Quand ? Comment ?

Jérémy se tut et baissa les yeux au lieu d'affronter sa tortionnaire.

— Il y a deux trois jours, en plein cours ! précisa son père.

— Et vous venez porter ces lourdes accusations seulement maintenant ? s'étonna Courogny. Je n'en ai pas eu vent avant, c'est étrange.

— Tout simplement parce que mon fils n'osait pas nous dire la vérité, nous l'avons obligé à expliquer l'origine de ses bleus.

Alice fixait ce père prenant la défense de son fils attaqué, trop sûr de lui, trop fier. Sa femme à ses côtés paraissait réduite au silence tout comme le collégien. Elle imaginait aisément par quel biais l'individu imposait son autorité au sein du foyer.

— Excusez-moi, Monsieur, de soulever une incohérence de taille, dit-elle le plus posément possible. Si j'avais effectivement frappé votre enfant en cours devant une classe de vingt-cinq élèves, pensez-vous sincèrement qu'à l'heure actuelle, il soit réaliste que l'information ne soit pas remontée aux oreilles des responsables de cet établissement ? Que le récit de cette agression n'ait pas traversé toute la cité via l'ensemble des témoins ? Que les réseaux sociaux ne se soient pas emparés de ce fait divers révoltant ?

Monsieur Serriki accusa le coup devant cet argument, jetant effectivement le doute sur la véracité des propos de son fils. Ce dernier se recroquevillait avec la volonté manifeste de disparaître sans y parvenir. Tous les regards se portaient sur lui. Même son petit frère avait cessé de jouer avec tout ce qui était à portée de ses dix doigts pour observer la scène.

— Jérémy, explique-moi comment tout cela est possible, grogna son père.

Son attitude venait de changer radicalement, il portait dès lors son agressivité envers son rejeton.

— Je ne sais pas moi, elle les a menacés ? bredouilla le gamin.

— Jérémy, si toute cette histoire s'était réellement déroulée, intervint la CPE, vous auriez crié au scandale, et je vous aurais assuré mon soutien. Vos camarades de classe auraient poussé à la révolte, et j'aurais compris leur sentiment d'injustice. Vous ne ferez croire à personne que madame Bellamy vous a violenté de la sorte. Il serait temps de nous dire la vérité avant que les choses n'aillent trop loin.

Le silence total s'imposa de longues secondes et fut rompu par monsieur Serriki. Visiblement désabusé de s'être laissé berné par son fils, il se leva de son fauteuil et le gifla avec une telle rage que l'ado tomba à la renverse.

— Monsieur Serriki ! cria la CPE en bondissant de son siège tandis qu'Alice, choquée, restait pétrifiée. Une telle violence n'a pas lieu d'être ni ici ni ailleurs ! Sortez tout de suite !

Elle contourna son bureau et aida Jérémy à se relever alors que sa propre mère avait à peine cillé devant cette correction physique. Sans doute n'osait-elle pas s'interposer face à son mari, surtout en public. Ce genre d'homme dominant n'accepterait pas une telle humiliation.

Christine Couroigny, que Serriki aurait pu briser d'une seule main, s'interposa entre le père et le fils. Avec un aplomb incroyable, elle se répéta et exigea le départ de la famille.

— Jérémy, viens avec nous, ordonna-t-il, furieux envers le monde entier.

— Il reste avec moi. Je me charge d'élucider ce problème avec Jérémy et je vous rappelle pour dresser le bilan, s'imposa-t-elle devant l'admiration béate d'Alice, toujours scotchée au fond de son siège.

Venue dialoguer avec les parents concernant les perturbations de cet élève en classe, Alice se retrouvait au cœur d'un drame familial en devenant témoin de la maltraitance de cet enfant. Comment un parent pouvait-il lever ainsi la main sur sa propre chair ? Il ne s'agissait pas d'une fessée ou d'une petite gifle. Il l'avait littéralement cogné avec la hargne d'un boxeur voulant réduire son adversaire en bouillie. Comment un adolescent – loin d'être une victime au collège – en était-il arrivé à inventer un tel mensonge à ses parents afin d'expliquer un œil au beurre noir et un hématome ? Chez les Serriki, tous étaient fautifs mais en premier le père, l'adulte normalement responsable de ses actes...

La CPE appela l'infirmière et lui demanda d'apporter une poche de glace. Le visage de Jérémy enflait et même assis, il semblait vaciller sur sa chaise. Pour la première fois confrontée à ce genre de situation, Alice restait spectatrice d'un tel cataclysme sans trouver ni les mots ni les gestes. Un sentiment d'inutilité termina de la dévaster.

Quelques minutes plus tard, une fois le calme revenu, les battements de cœur ralentirent et les deux femmes firent face à l'élève désirant obtenir une vérité méritée de tous. Au départ hésitant, devant la bienveillance et le courage dont avait fait preuve sa CPE, Jérémy Serriki finit par lui accorder sa confiance et lui conta la véritable histoire. Une bagarre aux poings pour des raisons sentimentales, une rivalité entre deux prétendants. Il n'avait pas voulu le dire à ses parents de peur que la punition ne double sa peine. Il avait évoqué un accident en sport, une belle chute lors d'un match de football. Lorsque le collège avait appelé pour fixer un rendez-vous avec la professeure de français, Serriki avait demandé des explications à son fils. Le subterfuge n'avait pas tenu longtemps et coïncé, Jérémy avait inventé cette histoire insensée dans l'idée de se sortir de ce double guêpier.

— Mais pourquoi en arriver à de telles extrémités ? Pourquoi perturber à ce point mes cours ? Pourquoi mentir constamment à tes parents ? Vois-tu où tout cela te mène ? l'interrogea Alice qui n'osait poser la véritable question dans laquelle tout prenait racine.

Devant un haussement d'épaule pour seule réponse, Couroigny y alla plus franchement.

— Ton père t'a-t-il déjà frappé ainsi ?

Certains silences valaient bien plus que des mots. Néanmoins, ils ne constituaient en rien une preuve, un témoignage. D'expérience, la CPE savait que peu d'enfants parlaient et accusaient directement l'un de leurs proches de méfaits graves comme celui-ci. La peur. La peur d'une sanction plus grande encore. La peur que leur monde si fragile ne s'effondre davantage. Elle n'insista pas, elle savait ce qu'elle devait entreprendre dorénavant. Dans l'immédiat, elle lui demanda d'écrire un rapport concernant la bagarre et lui précisa qu'il serait sanctionné.

— Car toute violence qu'elle soit physique ou verbale, ne doit pas rester impunie.

Tous trois revinrent ensuite sur la raison première de leur entrevue. Sans être fine psychologue, Alice parvenait désormais à esquisser l'état d'esprit de cet élève qui lui avait concrètement pourri plusieurs heures de cours. Humilié, rabaissé, frappé par son père, Jérémy Serriki possédait sans doute un besoin inconscient de se réaffirmer en dehors de son domicile. Sans s'en rendre compte, il calquait aussi son attitude violente sur celle de son père.

— Toute cette agitation en classe, c'est un appel à l'aide ? voulut-elle savoir. Tu sais, en tant que professeure et adulte, je suis à ton écoute dès que tu en ressens le besoin...

Combien étaient-ils, dans cet établissement scolaire et ailleurs, à subir des maltraitements de ceux censés les chérir et les protéger ? Combien comptait-on d'autres gamins subissant ses calvaires injustes et gratuits, sujets à la perversité de parents indignes ? Jérémy comme tant d'autres aurait préféré une tout autre vie mais il avait simplement le tort d'être né dans une famille qui dysfonctionne.

— Laissez tomber. Vous ne comprendriez rien de toute façon...

Dans les relations prof-élève, chaque individu ne devait jamais oublier qu'un humain, avec ses failles et son histoire, se retranchait dans l'autre camp. La CPE n'insista pas devant l'adolescent soumis depuis des années à la violence. À onze ans, quels que fussent ses parents, un gamin voulait les protéger et se protéger par là-même. Il fallait du temps et de la maturité pour libérer la parole dans pareil cas.

Au moment où l'adolescent quitta le bureau, Alice Bellamy souffla longuement, dépitée, abattue d'être ainsi passée à travers tant d'émotions en un si bref laps de temps. Ce soir, en rentrant chez elle, elle penserait forcément à cet élève franchissant le seuil de son appartement. Son père l'attendrait. Le poing serré...

— Que peut-on envisager ? s'enquit-elle auprès de sa collègue.

— Je vais rédiger une IP² et prévenir l'assistante sociale qui suit déjà la famille. Elle rencontrera Jérémy dès demain.

— C'est tout ? insista Alice, entendant encore la gifle claquer sur le visage du gamin.

— Comme promis, je vais appeler le père pour lui résumer notre entrevue

et je lui ferai comprendre que nous n'avons guère de doutes sur ses agissements. Espérons que cela freinera ses ardeurs en attendant l'enquête des services sociaux...

La déception d'Alice se lut sur son visage. Elle comprenait que personne ne possédait le pouvoir immédiat de neutraliser ce type d'individu, que la machine administrative et judiciaire était lourde, lente et défaillante. Elle aurait pourtant voulu agir à titre personnel auprès de cet adolescent brûlé vif. Un enfant devrait toujours recevoir de l'amour à profusion. Chaque parent, face à n'importe quelle situation, a le devoir de donner le maximum de chance à son enfant afin qu'il s'épanouisse et réussisse dans la vie.

Alice, pas encore mère, ne doutait pas un instant de pouvoir apporter tout l'amour et l'éducation nécessaires au bien-être de son futur enfant. Son désir de s'accomplir en tant que maman était tellement fort qu'elle en crèverait si jamais ce rêve ne se réalisait pas...

Chapitre 6

24 décembre 2007

Alice Bellamy représentait la convivialité à l'état pur. Que ce soit dans la vie quotidienne, au travail ou lors des événements festifs, tous ceux la connaissant appréciaient passer du temps à ses côtés. Grâce à sa bonne humeur, ses traits d'humour, son ouverture d'esprit, sa capacité à s'intéresser à autrui et sa volonté de plaire, le consensus s'établissait quant au titre de la meilleure amie de chacun. Alice savait mieux que quiconque masquer sa tristesse ou son mal-être aux autres. À Noël plus qu'à d'autres périodes encore.

Ainsi elle adorait tous les lieux et instants de partage, du plus simple café entre amis, aux apéros branchés en ville en passant par les repas de famille. Elle prenait plaisir à participer aux discussions, à écouter la vie des gens et à raconter un peu la sienne. Elle se passionnait sur certains sujets tout en évitant les dérapages politiques et les sujets sensibles. Les commérages lui plaisaient tout autant et lui permettaient d'alimenter les conversations suivantes.

Un événement tenait une place particulière à ses yeux : les fêtes de Noël. La convivialité par excellence. De plus, pour le réveillon familial, s'ajoutaient les cadeaux, le menu gourmet à rallonge, l'émerveillement des enfants et les décorations dont elle était terriblement accro ! Jamais elle ne manquerait cette tradition au regard de ces multiples raisons.

Petite, elle adorait recevoir les présents de ses proches. Désormais, elle adorait en offrir et se nourrissait du sourire de ses parents et grands-parents, des éclats de rire de sa sœur et des baisers de son homme. Comme chaque vingt-quatre décembre, le coffre de sa voiture débordait de paquets multicolores qu'elle avait pris le temps d'emballer d'un papier brillant avec de larges bolducs et de magnifiques nœuds. Durant toute l'entrée dans l'hiver, elle se consacrait aux achats et aux préparatifs de cette fête, elle y prenait un plaisir sincère et niais, se refusant à la grisaille de cette triste saison.

Cette année plus que les autres, s'immerger dans les cadeaux, guirlandes et lumières lui avait procuré un plaisir sans pareil. Se laisser obnubiler par la folie de Noël avait représenté une nécessité et un réconfort après des mois difficiles. En arrivant devant la maison de son enfance sur les hauteurs de Thourotte, Alice resplendissait en incarnant la jeune mariée comblée qu'elle restait encore. Au volant, après avoir coupé le contact, Lucas sembla hésiter. Depuis la confirmation d'Alice qu'elle allait annoncer la grande nouvelle à sa famille, il restait sur la réserve.

Elle s'était longuement imaginée faire cette déclaration à ses parents et à

sa sœur. Une joie que Lucas n'osait lui enlever, surtout après leurs fréquentes disputes sur des sujets devenus explosifs. Dès lors que la nouvelle deviendrait officielle, Alice pourrait exposer son bonheur aux yeux de tous, comme durant son mariage, elle aimait devenir le centre de toutes les attentions.

— Et si cela n'aboutissait pas ? avança Lucas en se tournant vers elle.

— Aucune chance ! lui sourit-elle, sûre d'elle-même en l'embrassant, coupant court à toutes contestations. Allez ! Aide-moi à décharger les paquets !

Entre embrassades et effusion de joie, Alice et Lucas, les derniers arrivés, furent accueillis à bras ouverts. Outre ses parents, étaient présents Myriam et son dernier petit copain, ses grands-parents et une tante quadra avec ses deux filles. La grande table avait été somptueusement dressée non loin de la cheminée dans laquelle brûlait une énorme bûche. Dans l'angle de la pièce, un sapin s'imposait tant par sa taille que par ses couleurs et ses boules en verre soufflé, une collection de sa mère. Comme à chaque édition, quel que soit leur budget, chacun avait pris soin de s'habiller pour les circonstances, à l'instar de ses jeunes cousines glissées dans de belles robes assorties à leurs escarpins.

Les festivités débutèrent avec la traditionnelle coupe de champagne, venue d'un cru que monsieur Cassandre achetait directement à un petit producteur. Quand les verreries tintèrent les unes contre les autres, le cœur palpitant, Alice sut que le moment idéal était venu pour intervenir avec un petit discours. Même si le regard de Lucas se voulait fuyant et qu'elle n'obtiendrait pas son appui, elle demanda la parole et s'avança d'un pas vers le centre du salon.

— Je lève mon verre à l'année écoulée, l'année de notre mariage, commença Alice, prise par l'émotion. Mais je dois ensuite poser ce verre en pensant à l'avenir, à l'année prochaine qui sera celle du bébé...

Des larmes de joies roulèrent sur ses joues et ses derniers mots se perdirent dans un étranglement de voix submergé par ses propres paroles. Myriam fut la plus prompte à réagir à la nouvelle et se jeta dans les bras de sa sœur. Son père, fidèle à sa réputation, fut le plus lent à la détente, pas certain d'avoir compris qu'il allait devenir papi très prochainement.

— Oh, ma chérie ! s'émut sa mère en l'embrassant. C'est vraiment incroyable... Je suis si... Cependant, comment... Enfin, je veux dire...

Elle en perdait les mots, emportée par le bonheur éclatant de sa fille et de cette annonce aussi inattendue qu'inespérée.

— Le miracle de la vie... Sans doute me suis-je trop inquiétée, trop vite... pleura Alice, en caressant la petite bosse cachée sous son chemisier un peu plus ample qu'à l'ordinaire.

Les félicitations fusèrent et le champagne coula à flots.

— C'est le plus beau cadeau de Noël que tu pouvais m'offrir, ma fille, affirma Albert, fier qu'une nouvelle génération s'ouvre chez les Cassandre et les Bellamy. Et c'est prévu pour quand, dis-nous ?

— Mi-juin si le bébé vient à terme, sourit-elle, rassurée que Lucas

participe finalement chaleureusement à cette communion autour de l'arrivée de leur enfant.

— Déjà enceinte de trois mois ? s'étonna Myriam avant d'ajouter, amusée, et tu as su garder ce secret si longtemps ?

— Disons que cela a été très compliqué et que nous attendions la première échographie afin d'être rassurés. Et sinon, quelqu'un peut-il me servir un jus d'orange, cela me donne soit toutes ces émotions !

Assis à côté d'elle, Lucas alignait les coupes de fines bulles et trinquait avec toute sa belle-famille pour célébrer l'heureux événement que personne n'attendait dans l'immédiat.

— Dis-moi... s'amusa Myriam. Si tu as déjà passé une écho, tu connais peut-être le sexe de l'enfant ?

Le sourire d'Alice s'élargit encore un peu plus devant la malice de sa sœur et le suspense qu'elle venait de susciter dans l'assemblée toute ouïe. Peu importe le sexe annoncé, elle savait que tous seraient heureux. Elle-même n'avait eu aucune préférence et s'était retrouvée pleinement comblée en l'apprenant.

Elle sortit de son sac une photographie de l'échographie. Seuls des spécialistes pouvaient y distinguer les détails importants. La famille fit mine de comprendre ce qu'elle distinguait mais resta incapable de délivrer le sexe du bébé.

— En analysant le tubercule génital, la fiabilité n'est que de quatre-vingts pour cent... Néanmoins j'ai obligé le gynéco à parler, je ne pouvais pas repartir sans cette information, annonça-t-elle en riant. Donc sauf erreur, ce sera un garçon ! Mais je vous avoue que moi non plus, je n'y vois pas grand-chose !

Monsieur Cassandre embrassa à nouveau sa fille. Il se voyait déjà partager une partie de pêche avec son petit-fils, parler bricolage et belle voiture ou jouer au football dans le jardin.

— Et comment vas-tu ? Cela se passe bien ? demanda sa mère, se souvenant avoir particulièrement souffert durant ses premiers mois de grossesse.

— Quelques nausées matinales mais sincèrement, je ne me plains pas. Jamais je ne me plaindrai. Je veux tellement cet enfant que rien ne me paraîtra insurmontable pour y parvenir.

— En tout cas, tu es rayonnante, admit la future mamie, heureuse de retrouver son aînée ainsi après une longue période où son sourire s'était quelque peu effacé.

Rien n'échappe aux yeux d'une mère. Elle avait compris de nombreux points noirs ces derniers temps... L'année scolaire de sa professeure de fille avait été perturbée. Le cabinet de Lucas l'avait énormément fatiguée. En somme, les premiers mois de mariage n'avaient pas été si idylliques qu'espérés. Le bébé tant désiré ne pointant pas le bout de son nez, le moral au sein du couple était tombé au plus bas, jusqu'à aujourd'hui.

Comme à chaque Noël, madame Cassandre avait à nouveau cuisiné des merveilles aux fourneaux. Entre velouté de panais aux huîtres, foie gras avec confits d'oignons et de figues, et chapon farci servi avec fagot d'haricots verts et pommes de terre sarladaises, elle comblait tous les appétits, même les plus féroces.

— Je vais finir par exploser ! s'exclama Alice, commençant à caler devant l'afflux de plats tous aussi succulents les uns que les autres.

— Tu dois manger pour deux maintenant ! lui précisa sa mère, avec un sérieux confondant.

— Avec toute la bonne nourriture que je lui envoie aujourd'hui, il va s'habituer à la haute gastronomie, j'ai des soucis à me faire !

La soirée se déroula agréablement entre mets délicats et ouvertures de cadeaux réjouissantes. Alice voulait oublier tous ses soucis et les mois écoulés. Elle aurait préféré s'immerger totalement dans cette ambiance délicieuse, cependant l'attitude de Lucas la rappelait à ses inquiétudes et aux mauvais moments. Comme trop souvent désormais, il levait facilement le coude dès lors qu'une bouteille était à portée de main. Ici, entre champagne, vin blanc et vin rouge, il s'enivrait peu à peu, profitant de la fête pour se fondre dans le décor. Seule Alice voyait qu'il abusait des alcools et que les prolongations avec le dessert s'annonçaient périlleuses.

— Doucement sur la boisson, lui souffla-t-elle à l'oreille en toute discrétion.

Il réagit aussitôt en terminant son verre cul-sec, puis il lui rétorqua :

— C'est toi qui conduis ce soir.

Évidemment il n'était pas le premier mari à répondre cela à son épouse en de telles circonstances, mais le sous-entendu n'échappa nullement à Alice. Cette remarque la torpilla et la sortit définitivement de cette soirée de rêve. Elle profita que ses parents préparaient le final en cuisine pour emmener Lucas à l'écart. Contre toute attente, il la suivit hors de table sans provoquer d'esclandre malgré son début d'état d'ébriété.

Ils s'esquivèrent à l'étage vers la chambre d'enfance d'Alice. La pièce, restée quasiment à l'identique depuis son départ, respirait une autre époque, près d'une décennie plus tôt avec des posters de mannequins célèbres, sa collection de flacons de parfum tous très originaux et ses vieux cahiers de fac et de lycée entassés dans des cartons. Cette vision lui rappelait le début de sa relation avec Lucas. Leur rencontre, leurs premiers ébats, le temps de l'insouciance et de la passion brûlante. Jamais elle n'aurait pu imaginer à l'époque revenir ici pour discuter d'alcoolisme avec son heureux élu...

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle doucement, ne souhaitant nullement gâcher la fête et provoquer une quelconque colère en lui.

Lucas ne portait en lui aucune méchanceté et face à son épouse attentive à son comportement déplacé, il baissa la garde et confessa le mal qui le rongait.

— Je n'y arriverai pas... Je suis désolé, avoua-t-il d'un air abattu.

Myriam et son petit ami firent irruption dans la chambre, enlacés, s'embrassant avec fougue. Les deux couples s'étonnèrent de la présence de l'autre et chacun trouva la situation gênante.

— Oups ! Pardon, la place est déjà prise... s'en amusa sa sœur en reboutonnant la chemise de son partenaire. Désolé du dérangement, nous vous laissons tranquille...

Cependant, devant les mines déconfites d'Alice et Lucas, elle comprit que leur isolement ne présentait aucun but crapuleux contrairement au sien.

— Ne t'inquiète pas, affirma froidement Lucas, nous avons terminé notre discussion.

Il se leva du lit et sortit de la pièce en passant entre les deux tourtereaux avides de sensations la nuit de Noël. Déconcertée, Myriam pria son prince charmant de descendre et de la laisser seule avec sa sœur.

Une fois la porte close, les deux frangines, habituées à se parler franchement, s'engagèrent dans quelques explications.

— Tu n'allais tout de même pas faire ça, ici, dans ma chambre ! s'indigna faussement Alice pour détendre l'atmosphère après cet épisode cocasse.

— Non, non... Mais disons que la mienne a été transformée en salle de sport, c'est moins commode...

Les rires des deux complices brisèrent la glace et Myriam enchaîna directement en demandant ce qui n'allait pas. Jeune, Alice avait partagé ses secrets avec elle et jusqu'à présent peu de sujets restaient interdits entre elles. Elle pesa chacun de ses mots afin de lui répondre sans lui mentir.

— Lucas a un problème avec l'alcool. Depuis plusieurs mois, il a une pression de dingue entre le boulot et maintenant son futur rôle de père. Je pense que la peur de ne pas être à la hauteur le paralyse... Je ne cesse de lui répéter qu'il y arrivera, que j'ai confiance en lui... J'en suis certaine.

Myriam prit sa sœur dans ses bras en vue de la réconforter. Après l'annonce de l'arrivée du bébé, elle n'aurait pu imaginer une seconde l'envers du décor et ce problème d'addiction sous-jacent. Quand il était question d'amour, rien ne lui paraissait simple, son expérience personnelle le lui avait dicté depuis longtemps déjà, mais elle n'avait jamais pensé que son fléau toucherait le couple si parfait formé par Alice et Lucas.

Chapitre 7

15 mai 2008

Alice Bellamy dansait lentement devant son miroir. Le téléphone portable en main, elle prenait des dizaines de photographies d'elle, souhaitant graver à jamais le souvenir de ce beau ventre rond avant qu'il ne disparaisse. Ce jour-là, elle essayait un nouvel habit de grossesse taille extra-large par rapport à son trente-huit habituel et souhaitait diffuser cette image de bonheur sur les réseaux sociaux à quelques jours de l'événement imminent. Régulièrement, elle avait partagé publiquement son aventure entre clichés, anecdotes, achats prénatals, préparation de la future chambre et choix cornélien du prénom. Le monde entier pouvait savoir qu'Alice était enceinte et tous pouvaient apprécier la joie de la maman face à cette échéance.

Satisfaite de son dernier message envoyé sur la toile, elle resta longuement devant la glace à se caresser le ventre, des rêves plein la tête, de plus en plus palpables à mesure que les semaines défilaient. Lucas sortit de la salle de bains attendant à la chambre et tomba nez-à-nez devant ce spectacle attendrissant.

— Oh ! Arrête avec ça, veux-tu ? s'emporta-t-il pourtant sans aucun préambule.

— Je n'ai pas le droit d'admirer mes formes généreuses ? s'agaça Alice sans lâcher son ventre du regard.

Elle savait son mari quelque peu exaspéré par toutes ses lubies de femme enceinte et il ne semblait pas comprendre qu'elle souhaitait vivre pleinement toutes les étapes de la grossesse, qu'elle profitait de cette mutation pour se préparer au grand jour et être prête à accueillir le nourrisson. Plus la date fatidique approchait, plus Lucas laissait le stress l'envahir, ce qui le rendait particulièrement désagréable voire odieux lorsque l'alcool rentrait dans le cocktail.

Pendant qu'il fouillait dans sa commode à la recherche d'une paire de chaussettes, elle voulut une nouvelle fois jouer franc-jeu avec lui, histoire de lui remettre les idées en place.

— N'es-tu pas heureux de ce qui va nous arriver ? lui demanda-t-elle en prenant son visage dans ses mains afin de le forcer à la regarder droit dans les yeux.

— Si, bien sûr, concéda Lucas. Mais... Si cela se passe mal ?

Cent fois la même question. Alice avait écarté d'un revers de main cette crainte louable longtemps avant cette énième discussion.

— Il y a une part de risques à tout accouchement, non ? le tempéra-t-elle.

Tu es médecin, tu devrais le savoir.

Lucas lui jeta un regard noir tout en retirant les mains douces et féminines de son visage à la barbe rêche de trois jours. Il se dégagea et quitta la pièce pour terminer de s'habiller ailleurs.

— Tout ira bien, insista une millième fois Alice, croyant en son destin.

Elle tentait inlassablement d'apaiser l'ambiance parfois électrique entre eux. Lucas y mettait quelquefois du sien néanmoins, généralement, la situation la plus anodine pouvait rapidement partir en vrille et mener à une dispute inutile, stérile et angoissante quant aux conséquences que son mari pourrait en conclure... Derrière ces troubles dus à la consommation régulière d'alcool et à cette pression grandissante chez son époux, Alice restait persuadée de l'amour qu'il lui portait. Elle connaissait par cœur l'homme partageant sa vie et savait que face à leur bébé, à son petit minois, ses premiers gazouillements, Lucas jouerait pleinement son rôle de père, regrettant ce long passage à vide entre errance et rancunes.

Entendant le moteur du cabriolet dans la cour de la maison, Alice descendit au rez-de-chaussée dans le but d'accueillir Myriam et Lisa, ses fidèles complices. Durant son congé maternité, les filles constituaient le seul réel lien vers l'extérieur et leur venue était synonyme d'éclats de rire et d'amusements au milieu de la morosité de son couple.

— Elles arrivent. Essaie d'être sympathique pour une fois ! Nous sommes supposés être heureux, tu te souviens ?

Entre provocation et amertume, Alice lâchait parfois ses coups. Elle tentait de tenir à travers les épreuves mais sur la durée, il lui devenait difficile de maintenir sa bienveillance et sa zen attitude.

— Est-ce raisonnable de prendre de tels risques à quelques jours du terme ? lui reprocha-t-il.

— Contrairement à toi, je vais bien, répliqua-t-elle en soutenant son regard. Et je suis pleinement radieuse de partager ce décompte avec les filles.

En une fraction de seconde, sa sombre expression pour contrer son mari se métamorphosa en un sourire radieux pour accueillir le duo féminin toujours aussi coquet. Les bras levés en l'air, chargées de multiples petits sacs multicolores, elles firent une entrée remarquable.

— Hello, les futurs parents ! s'esclaffa Lisa, sans demi-mesure comme à son habitude. Regardez tout ce qu'on vous a ramené !

Alice répondit avec euphorie, les yeux brillants devant tant de belles attentions. Les filles avaient dévalisé les boutiques pour bébé et choisi les articles les plus mignons. Des bavoirs en forme de tête d'animaux, des bodies avec des messages craquants, des jouets d'éveil aux formes, touchers et couleurs variés.

— Oh ! Vous êtes folles, les filles ! s'écria Alice après un déballage excitant. Vous n'auriez pas dû... Mon petit bout est trop gâté !

Alice ne précisa pas qu'elle avait déjà eu la fièvre acheteuse en dévalisant notamment les rayons d'accessoires. Le bonheur se partageait et pour un bébé,

il n'y en a jamais assez ! Dépenses nécessaires comme les couches, les biberons et la poussette, parfois superflues telles les dizaines de doudous et tétines coordonnées à toutes les tenues possibles ! Cette frénésie répondait sans doute au besoin de combler le vide encore présent.

— Sinon, tu vas bien ? Comment se passe ce dernier mois de grossesse ? s'enquit Myriam, toujours aux petits soins et soucieuse de sa grande sœur.

Alice raconta ses nuits difficiles à trouver le sommeil à cause de ses hormones bouillonnantes, les coups de pieds du futur footballeur et son lourd ventre à gérer.

— J'ai constamment la vessie pleine à craquer, tout autant que mes seins, c'est du délire ! s'amusa-t-elle en bombant la poitrine de manière à illustrer ses propos.

— Tu n'as pas l'air d'avoir pris trop de poids, précisa Lisa.

Dissimulée sous des vêtements amples et foncés, Alice ne souhaitait pas particulièrement dévoiler ses formes. Habitée à être svelte avec ses mensurations proportionnées, l'image de son corps la mettait mal à l'aise devant les autres.

— Quelques kilos mais je contrôle la situation et le bébé n'a pas l'air trop vorace ! plaisanta Alice. J'espère simplement retrouver rapidement ma silhouette d'avant.

— Et tu penses l'allaiter ?

— Oui, je vais essayer, c'est important pour le bébé. La première tétée, le colostrum et puis les premiers mois au moins en attendant de reprendre le boulot.

Durant toute la discussion, Lucas resta en retrait à l'autre bout du séjour, s'intéressant faussement à des papiers administratifs. Soucieuse de toujours l'intégrer à leur groupe, surtout depuis que Myriam était au courant pour sa dépression et sa dépendance, elle l'interpella.

— Alors Lucas, tu t'es enfin décidé pour le prénom ?

Le seul homme présent leva la tête et eut un sourire malicieux en s'approchant du trio.

— La décision a bien été prise, cependant cela restera secret jusqu'à la naissance, annonça-t-il en embrassant Alice, soulagée de le voir jouer ainsi avec les invitées.

— Il a raison, nous ne dirons rien même sous la torture ! renchérit Alice avec plaisir.

— Bon, viens Lisa. On reprend tous les cadeaux et on se casse ! s'emporta Myriam en bonne comédienne.

Les échanges se poursuivirent de manière naturelle et fluide dans une ambiance détendue. Toutefois une image ne quittait plus les pensées d'Alice. Celle de son couple aux allures forcées et à la devanture factice. Où étaient passées Alice et Lucas, les inséparables et joyeux lurons de ces dernières années, à étudier, à travailler main dans la main, à faire la fête et vivre de passions similaires ? Dernièrement, leur vie se résumait à paraître

« normaux », à donner le change face à ce qu'on attendait d'eux : être des jeunes mariés ravis de fonder une famille.

Alice espérait qu'avoir ce bébé leur permettrait de prendre un nouveau départ, ainsi Lucas se ressaisirait et ils pourraient quitter leurs costumes de scène pour se retrouver comme avant le drame. L'aventure ces derniers mois ressemblait plus à un échec qu'à autre chose, mais elle restait persuadée que Lucas craquerait devant le petit minois de William, elle en était certaine. Elle l'avait laissé choisir le prénom. William Daniel Bellamy. Une étincelle dans ses yeux et sans doute dans son cœur s'était produite lorsqu'il avait prononcé le nom complet de son enfant pour la première fois.

— Et la chambre, vous l'avez terminée ?

— Oui ! s'extasia Alice, déjà prête à démarrer la visite. Lucas a réalisé des merveilles !

Malgré l'excitation de faire découvrir le monde merveilleux dans lequel allait dormir son bébé, la future maman grimpa lentement les escaliers. Arrivée sur le palier, elle s'appuya sur une commode afin de reprendre son souffle.

Les meubles à l'effigie de Winnie l'Ourson, les couleurs pastel, l'association du tapis, de la gigoteuse et du tour de lit, les décorations murales... Les moindres détails avaient été pensés, finement sélectionnés et donnaient un ensemble ravissant, entraînant de belles exclamations.

— Si avec tout cela il ne fait pas de beaux rêves !

— Je peux venir squatter la chambre de mon neveu ? demanda Myriam, ébahie par la belle pièce et la vue idéale sur le jardin.

Alice en profita pour leur montrer aussi quelques habits et pyjamas déjà soigneusement rangés dans les tiroirs. Tout semblait prêt pour le grand jour, il suffisait maintenant de patienter. D'ici une à deux semaines tout au plus, elle serait maman.

— Tu comptes toujours accoucher à domicile ? s'inquiéta Myriam pour qui l'idée paraissait démente même après de longues semaines de discussion à ce sujet.

— Oui, je veux qu'il naisse ici, à la maison, dans notre foyer. Juste moi, Lucas et une sage-femme. C'est un choix mûrement réfléchi, tu le sais. La dernière échographie prouve que le bébé se présente dans la bonne position, tout va bien.

— Mais s'il y a des complications ? Et tu ne souhaites véritablement pas de péridurale ? insista sa sœur.

— L'accouchement est prévu dans l'eau, dans la grande baignoire d'angle, cela apaise considérablement les douleurs. S'il y a le moindre problème, nous sommes de toute façon à une enjambée de l'hôpital de Compiègne. Et je te rappelle que Lucas est médecin, il ne tombera pas dans les pommes à la première goutte de sang.

— C'est courageux, admit Myriam qui respectait le choix du couple sachant d'ores et déjà qu'elle n'opterait pas pour cette solution lorsque son

tour viendrait.

Alice lui opposa plusieurs arguments. Les femmes avaient accouché pendant des siècles et des siècles à domicile. Cette tendance revenait dans l'air du temps. La force de cet acte souderait à jamais leur famille. En somme, un choix sur lequel Lucas et elle ne reviendraient pas.

Lorsque son téléphone portable vibra dans son pantalon de grossesse, instinctivement elle lut la notification et le message reçu. À peine rempoché, Alice manqua de vaciller et dut se maintenir à la table à langer afin de ne pas défaillir.

— Qu'y a-t-il ? s'alarma Myriam en la soutenant, soudainement prise de panique.

— Ah... Une douleur... souffla Alice, les yeux fermés, le corps crispé.

— Une contraction ?

— Oui, je pense. Appelle Lucas, s'il te plaît.

Le docteur Bellamy prit en charge son épouse et l'installa confortablement dans le fauteuil du salon. Il l'ausculta, prit sa tension et écouta les battements de cœur de la maman et du bébé. À peine un quart d'heure plus tard, une seconde contraction vint marquer peut-être le début du travail.

— Désormais, tu te reposes et je te surveille en permanence. J'envoie un message à la sage-femme pour qu'elle se tienne prête.

Alice respirait lentement et profondément. Son rêve allait se réaliser, enfin.

— Fais-nous un beau bébé ! s'émut Myriam en l'embrassant avant de s'éclipser avec Lisa.

Les larmes aux yeux, les filles quittèrent la maison, Alice leur promettant de les tenir au courant le plus régulièrement possible, leur précisant qu'il pouvait s'agir d'une fausse alerte.

Une fois seuls, assis face à sa femme, Lucas joignit ses mains aux siennes, les serrant fort, marqué par l'émotion et cet instant qui resterait à jamais gravé dans leur mémoire. Le regard plongé dans le sien, il lui parla avec une tendresse qu'elle avait oubliée.

— Tu es vraiment sûre ?

— Oui, lui répondit-elle, les yeux embués, les lèvres pincés. Je veux ce bébé. Je compte sur toi.

Lucas se pencha vers elle et l'embrassa avec un amour qui ne s'était jamais envolé. Alice sut à cet instant-là, que tout redeviendrait comme avant.

— Je t'aime.

Chapitre 8

18 mai 2008

Au bout de plusieurs heures, Alice s'était accommodée de l'obscurité et du silence.

Immobile, calée au fond du fauteuil à bascule, elle chantonait intérieurement une petite musique entêtante. Cette ritournelle à quatre notes pouvait se répéter à l'infini et recelait le pouvoir d'apaiser toutes les souffrances, toutes les âmes.

Alice pleurait sans un bruit, extériorisant son trop plein d'émotions.

Après son mariage, de nombreuses larmes avaient coulé, sauf qu'ici, aucune tristesse ne l'étreignait. Seul un bonheur immense la submergeait.

À côté d'elle, assis à même le sol, Lucas semblait flotter dans un état d'apesanteur similaire. Aucun ne disposait des mots capables de décrire ce qu'il ressentait en cet instant de plénitude. Ces derniers jours, une avalanche de sentiments les avait chamboulés, les laissant du jour au lendemain, parents un peu perdus. Ils avaient beau s'y être préparés pendant de longs mois, le changement restait brutal, passant du noir au blanc, amenant avec lui toutes les incertitudes d'une mère et d'un père. Admirant le trésor tant désiré, tous deux savaient que cet enfant remettait tout en cause et en perspective. Pour le meilleur. Juste pour le meilleur.

Ils profitaient simplement de l'instant, à observer le petit ange dormir dans sa gigoteuse douce aux couleurs caramel, à compter les petits doigts fripés, à décrire inlassablement ce visage joufflu et rosé, à imaginer comment leur William coifferait ces quelques cheveux une fois enfant ou adolescent. Pour la première fois depuis le jour de leur union, Alice et Lucas fixaient le même horizon avec une envie semblable. Leur avenir en commun se présentait devant eux, une évidence qui les réjouissait. Entendre la respiration de William avec ce léger sifflement les apaisait. Ce spectacle les comblait déjà et effaçait les troubles du passé.

Se retrouver en communion autour de ce berceau constituait la plus belle des récompenses après des mois de souffrances et d'attente. Alice glissa sa main sur l'épaule de son mari, ce dernier y posa un baiser en retour. Ces gestes simples actaient leur réconciliation et leur promettaient un avenir radieux.

Un petit gémississement les fit réagir et s'approcher du bébé. Sa petite bouche téta dans le vide puis ses paupières s'ouvrirent avec lourdeur. Dans la faible luminosité, penchés au-dessus du berceau, ses parents lui sourirent, émerveillés d'assister à son réveil. Même si le nourrisson ne pouvait

distinguer que de vagues formes et couleurs, Alice espérait au fond de son cœur qu'il voyait tout l'amour qu'ils lui donnaient déjà.

— Coucou mon bébé, c'est maman... dit-elle doucement, retenant de nouvelles larmes de joie.

William s'agita un peu plus, grimaçant légèrement dans son réflexe de succion.

— Tu as bien dormi mon chéri, tu dois avoir faim maintenant, lui parla-t-elle. Allez, viens, nous allons nous occuper de toi.

Lucas alluma la veilleuse pour ne pas brusquer l'enfant et proposa à Alice de lui changer sa couche. La maman dégrafa délicatement la gigoteuse et souleva avec tout autant d'application le bébé d'à peine trois kilos. Elle le posa sur sa poitrine et apprécia ce contact incroyable, cette fusion provoquant en elle des sentiments inimaginables jusqu'à ce jour.

— C'est papa qui va te changer ? Oui... dit-elle d'une voix guillerette. Et après on se fera tout beau pour les invités, d'accord ?

Lucas prépara le nécessaire permettant de nettoyer les fesses de son fils. Avec des gestes encore approximatifs et hésitants, il s'en sortit avec les honneurs, certain qu'il maîtriserait très vite la procédure. En ce qui concernait la présentation à la famille, Alice avait déjà anticipé la tenue idéale. Habiller son enfant, le pouponner, lui parler et lui caresser la peau, Alice avait un temps pensé ne jamais pouvoir exaucer ces vœux maternels. Désormais, elle endossait le rôle de mère avec une joie immense et assumait toutes les responsabilités avec un plaisir non feint.

— Prends-le en photo, il est trop mignon... Il cherche son pouce.

Dans ses vêtements miniatures comme lui, il ressemblait à une magnifique poupée de vitrine. Son père lui présenta son index et William finit par lui prendre le doigt dans un instant aussi magique que la création de l'univers.

— Un vrai p'tit gars, valida Lucas avec admiration.

— Tu penses qu'il faut lui proposer une tétine ou on le laisse trouver son pouce ?

Le papa laissa s'exprimer une minute le docteur Bellamy en proposant une sucette adaptée à la morphologie de l'enfant afin de ne pas déformer son palais. Alice l'écouta en souriant et serra son homme contre elle.

— Tu seras un père parfait, lui assura-t-elle.

Les membres des familles d'Alice et Lucas arrivèrent les uns après les autres, répondant à l'invitation à ce goûter de naissance. De manière un peu théâtrale, la maman épanouie descendit dans le séjour quand tous furent réunis et leur présenta son enfant chéri. Subjugués devant la petite frimousse, la première chez les Cassandre et les Bellamy depuis si longtemps, ils en oublièrent de demander le prénom du bambin. Alice mit fin au suspense et énonça William Daniel Bellamy avec une émotion communicatrice.

Avec la naissance de William, chacun endossait un nouveau statut avec fierté, les parents devenaient grands-parents, les papis mamies arrière-grands-parents... Elle unifiait aussi les deux clans au-delà des pouvoirs du mariage.

— Raconte-nous, le petit bout de chou ne t'a pas fait trop souffrir ? s'inquiéta Myriam.

— Bien. Douloureux oui, mais rien d'insurmontable, avoua Alice. Lucas était présent, il a été parfait. Et que dire de William, il n'a pas trop trainé en route !

L'ange à la peau rosée accepta tous les baisers et caresses des membres de sa famille, sans protester, toujours sous la protection de sa mère. Les commentaires convenus se succédèrent à son sujet notamment sa beauté qu'il tenait de sa maman ou l'origine de la couleur de ses yeux... Les comparaisons furent nombreuses « Toi, tu pesais déjà près de quatre kilos à la naissance ! », « Lucas était bien plus chevelu »... Les anecdotes sur les premières semaines suivirent : « J'espère qu'il dormira plus que toi ! Tu n'as pas fait tes nuits complètes avant tes six mois ! », « Myriam a commencé à percer ses dents dans les premières semaines ! »...

Le temps s'écoula délicieusement entre coupes de champagne, évocations de souvenirs et de projets d'avenir, et émerveillements face au bébé apaisé et calme au milieu de toute cette agitation.

— À qui ressemble-t-il finalement ? s'interrogea papi Albert.

Les avis divergèrent comme bien souvent cependant, beaucoup lurent en ces traits ceux de Lucas.

— C'est difficile à déterminer. En grandissant ce sera plus évident peut-être, puis selon l'âge, il nous fera penser tantôt à toi, tantôt à Alice, assura Myriam.

L'après-midi touchait à sa fin et William s'était tranquillement endormi dans son berceau, Albert Cassandre en profita pour tendre un journal à son beau-fils.

— C'est une tradition chez nous. Chacun possède l'édition du Courrier Picard du jour de sa naissance. Désolé mais le seize mai, ni équipe de France de football championne du monde, ni nouveau président de la République à la Une... Aucune bonne nouvelle dans les titres, que des faits divers assez glauques... Cela n'empêche que l'objet souvenir sera présent dans les archives familiales pour toujours.

Lucas prit le journal en le remerciant, il savait que son épouse était née le jour de l'arrivée au pouvoir de François Mitterrand, dont la date avait forcément marqué tous les esprits. Malgré la précision d'Albert, il déplia l'édition afin de prouver son intérêt devant ce présent. À la lecture du titre en Une et en voyant la photo d'illustration de l'article, l'expression de Lucas s'assombrit brusquement.

— Effectivement, quelle tristesse... concéda-t-il avec une légère grimace.

Souhaitant changer immédiatement de sujet, Lucas se proposa de resservir tout le monde. Il emporta le journal dans la cuisine et le jeta discrètement dans la poubelle bleue des déchets à recycler. Il ne fallait surtout pas qu'Alice tombe sur l'article, ni aujourd'hui ni jamais... Il fit le plein en bouteilles de champagne et boissons fraîches qu'il apporta à table. Au milieu des multiples

conversations et rires, personne ne vit qu'il se versait une dose de vodka dans son jus d'orange. La promesse concédée à son épouse venait brusquement de voler en éclat. Pourtant Lucas avait été déterminé à stopper ses dérives avec l'alcool, pour le bien de William et de son couple. Cependant, lire le gros titre du journal régional évoquant une enquête de gendarmerie l'avait complètement anéanti, le replongeant dans les abysses...

Chapitre 9

1^{er} septembre 2011

Ce n'était nullement une première pour Alice, déposer William chez sa nourrice constituait une routine. Cependant, comme à chaque fois, elle avait cette désagréable sensation de l'abandonner, de le passer au second plan derrière son travail. Même si Béatrice demeurait une nounou adorable et compétente, que William l'appréciait beaucoup, Alice n'envisageait jamais la séparation sereinement. Et pour cette nouvelle rentrée scolaire, après les grandes vacances passées ensemble, l'éloignement se révélait encore plus difficile. L'instant s'accompagnait toujours de nœuds dans l'estomac, de crises d'angoisse et le cauchemar récurrent de ne plus revoir son enfant la hantait chaque nuit précédant le lundi et le retour chez la nourrice.

Sans grande surprise, Alice Bellamy s'était révélée être une mère poule, à couvrir son fils plus que le raisonnable l'exigeait, à le chérir jusqu'à le gâter, à l'aimer peut-être même à l'étouffer. William constituait désormais sa principale raison de vivre et, à ce titre, il occupait toutes ses pensées et son temps libre. Pour Alice, aimer et idolâtrer son enfant ne l'empêchait nullement de l'éduquer. Ainsi, dans son entourage, tous s'accordaient sur sa sagesse, son calme, sa politesse et sa curiosité. Certains ajoutaient qu'elle avait de la chance lorsque d'autres se débattaient avec leur enfant du même âge, agité, colérique et déjà effronté. La chance n'avait rien à voir avec cet accomplissement, avait-elle envie de leur crier.

— Si ton gamin grimpe partout et touche à tout, empêche-le, explique-lui, rassonne-le et si cela ne suffit pas, punis-le.

L'amour inconditionnel pouvait totalement s'accommoder avec une éducation stricte et bienveillante. Alice, de par son métier de professeure et ses contacts privilégiés avec des centaines d'adolescents, savait ce qu'un enfant abandonné à lui-même ou sans repères fixés par les parents pouvait devenir très rapidement. Dès les plus jeunes années, beaucoup déviaient définitivement et sans retour possible vers le droit chemin.

Non, la chance n'avait rien à voir avec tout ça. L'accompagnement au jour le jour, l'amour parental, des règles censées et justes, permettaient à un enfant de s'épanouir pleinement, de trouver ensuite sa propre voie en suivant les principes et valeurs fondamentales inculqués. Rien ne pouvait prédire de l'avenir de William pour autant, Alice serait présente à chaque instant pour l'aider à se construire et elle l'espérait du mieux possible. Elle n'oubliait évidemment pas le rôle principal de Lucas dans l'éducation et l'équilibre de son fils. Un père ferme et tendre à la fois. Un papa modèle comme elle l'avait

toujours imaginé. Drôle et attentionné, impliqué et appliqué.

Ce jour-là, dès le réveil, William comprit que ses parents, et surtout sa mère, angossaient. Les bébés détectaient immédiatement le stress des adultes et William ressentait ce jour de bouleversement dans les habitudes. Les vacances d'été prenaient fin et sa mère reprenait le chemin de son collège, elle qui s'était constamment occupée de lui pendant deux mois. Les premiers pleurs lors du changement de couches annonçaient la couleur de cette violente séparation.

Lucas avait parfaitement secondé son épouse durant les deux semaines de congés qu'il avait pu s'octroyer faute de remplaçant à son cabinet. Trois ans après sa prise de fonction à Guerbigny, il pouvait affirmer que le pari du choix de la campagne profonde était gagné. Sa patientèle semblait satisfaite et n'hésitait plus désormais à le recommander. Avec cette population assez âgée, le jeune médecin fraîchement diplômé avait ressenti quelques difficultés à être accepté, constatant une certaine méfiance face à son inexpérience. Mais lui présentait le mérite d'être là, implanté volontairement dans ce désert médical et il avait eu raison, le succès était au rendez-vous et lui avait permis de s'épanouir professionnellement comme il l'avait toujours espéré.

Appréhendant les difficultés de la séparation entre sa femme et son fils, Lucas avait trouvé l'idée d'inviter à plusieurs reprises la nourrice à la maison dans le but de renouer le contact avec William après de longues semaines de coupure. Ces instants d'échange avaient rassuré les parents, voyant leur fils pleinement heureux de retrouver sa Béa.

Et pourtant, malgré les efforts pour anticiper ce déchirement, William et Alice stressaient tout autant l'un que l'autre. L'un refusa de finir son biberon quand l'autre ne sut avaler sa tasse de café. L'un rechigna à s'habiller tandis que l'autre s'énervait à fouiller le fond de son sac à la recherche de ses clés. Lucas prit le parti de s'amuser de cette nervosité ambiante et raisonna tout le monde avec une patience acquise en même temps que son rôle de papa.

— Papa rentrera à la maison juste après toi et maman, rassura-t-il son fils, croisant les doigts de n'avoir aucune urgence à gérer ce soir-là. Tu me raconteras toute ta journée chez nounou, d'accord ?

Lucas vérifia une énième fois que William était bien ceinturé dans son siège auto puis ferma la portière. Alice et lui échangèrent un long baiser que Lucas fit durer afin de lui transmettre tout le courage nécessaire pour commencer cette terrible journée loin des siens. Il savait qu'au-delà de la problématique de William, son épouse allait affronter une nouvelle année scolaire avec de nombreux nouveaux élèves et collègues. Il espérait ne pas la voir revenir régulièrement en pleurs de son bahut, dans son métier au cœur d'un établissement sensible, cette perspective resterait pour longtemps possible...

— Je reviens te chercher ce soir après mes réunions, d'accord mon bébé ? annonça Alice en glissant William dans les bras de la nourrice.

Quand bien même le petit garçon de trois ans ne pleurait pas, finalement

prêt à retrouver ses habitudes au sein de sa seconde maison remplie de jouets, sa mère ne parvint pas à retenir ses larmes.

— Tu es un grand, je te fais confiance... Sois sage et mange toute ton assiette ce midi...

Béatrice écourta poliment l'échange. D'expérience, elle savait pertinemment qu'ils ne devaient pas éterniser les aurevoirs. Que l'enfant pleure ou non, il fallait simplement vite lui occuper l'esprit avec de multiples activités et juste l'apaiser s'il posait des questions.

Quand la porte se referma devant elle, Alice voulut un instant frapper au chambranle pour embrasser une dernière fois son fils. Face au silence, à l'absence de cris, elle prit sur elle et remonta en voiture en séchant ses larmes. Même si la perspective de reprendre le travail, retrouver ses amis et ses classes animées l'enchantait d'une certaine manière et étancherait son besoin d'activité et de lien social, s'occuper de William à temps complet l'avait aussi pleinement comblée. Or, elle savait que pour se construire, un enfant avait besoin de plusieurs horizons et que, dès l'année prochaine, celui de l'école se présenterait, qu'elle devrait affronter l'épreuve et se réjouir de cette ouverture au monde.

Huit heures sans son William, elle décomptait déjà le temps... Elle mit le contact et prit la route vers le plateau Creillois. En vingt minutes à peine, le décor se métamorphosa. De la campagne tranquille aux espaces immenses, elle se retrouva au cœur du béton gris, coincée entre des barres d'immeubles et trois pauvres arbres sauvés de l'urbanisation des années soixante-dix. Rouler au cœur de la banlieue lui procurait toujours un pincement au cœur, lui rappelait que deux mondes coexistaient à quelques kilomètres l'un de l'autre. Des souvenirs douloureux lui revinrent en mémoire en traversant un carrefour, mais contrairement au lieu maudit sur la D133, elle ne pouvait emprunter d'itinéraire bis sans s'enfoncer davantage dans la cité où elle serait immédiatement identifiée comme étrangère.

Plus expérimentée que lors de sa première rentrée de septembre, Alice était désormais moins idéaliste – utopiste précisaient même ses collègues les plus pessimistes – et bien mieux armée et préparée. En quelques années, elle avait su fédérer autour d'elle un petit clan de professeurs s'entraidant et se conseillant afin de survivre dans ce monde aux apparences hostiles puis d'avancer d'un seul bloc dans le but de sauver le maximum d'élèves du décrochage scolaire.

Durant la litanie de la réunion plénière rassemblant l'ensemble des personnels de l'établissement, tout en écoutant la présentation des nouveaux venus et le programme de la journée, Alice ne put s'empêcher d'envoyer des textos à la nourrice et à Lucas. William jouait paisiblement, il survivrait quelques heures de plus sans sa maman. Lucas ne répondit pas dans l'immédiat, alignant sans aucun doute les rendez-vous.

En l'espace d'une matinée, les contours de son année scolaire se dévoilèrent entre emploi du temps, projets retenus, listes d'élèves et

progression validée en équipe pédagogique. Ces derniers points suscitèrent tout autant de craintes que d'espoirs.

À la pause du midi, Alice ne tint plus et finit par appeler Béatrice de manière à l'entendre dire de vive voix que tout allait bien, et pour vérifier que son fils ne pleurait pas son absence. En réalité, il avait demandé la tétine pour une petite sieste sur les coups de dix heures et là, il finissait de manger, sans trop en mettre partout.

— Surveillez les éventuelles remontées gastriques... Il doit rester calme après le repas... précisa-t-elle alors que la nourrice connaissait parfaitement l'enfant et sa problématique.

À la cantine, la cheffe cuisto avait mis les petits plats dans les grands voulant ainsi accueillir tout le personnel avec les honneurs. Papillote de saumon avec riz et cassiolette de légumes, salade de fruits frais, gâteau aux noix avec coulis de framboise, tout le menu était concocté maison et ravit l'assemblée.

Entre récit de vacances et évocation de l'année à venir, les conversations allaient bon train dans une ambiance bruyante digne d'une salle de restauration blindée d'élèves surexcités. Les bâtiments reprenaient vie ainsi, à chaque pré-rentree après deux mois de silence inhabituel. La machine se remettait en route et dès le lendemain sept cents élèves arpenteraient les couloirs et la cour de récréation telle une fourmilière géante.

— Tu as les 3^{ème} 1 comme moi ? demanda Claire en savourant les dernières miettes de son dessert.

— Oui, j'ai prévu un projet sur Jules Verne et déjà organisé une sortie à Amiens pour eux, s'enthousiasma Alice, adorant l'œuvre de cet auteur mondialement connu et ayant vécu longuement dans la capitale régionale.

— Tu sais que tu vas retrouver Jérémy Serriki dans cette classe ? Il me met toujours aussi mal à l'aise ce gamin...

Oui, Alice le savait pertinemment, son nom avait flashé quand elle avait parcouru les listes d'élèves. Elle n'avoua pas son malaise suscité par ces retrouvailles et se contenta de grimacer à l'annonce de sa collègue.

— Je l'ai eu plusieurs mois en 6^{ème}, avant de partir en congé maternité... J'avais rencontré ses parents et je m'en souviens encore comme si c'était hier... Le père avait violemment frappé Jérémy dans le bureau de la CPE et la suite n'avait été guère reluisante...

Suite à cette entrevue mouvementée, la situation avec l'élève s'était certes arrangée et Alice avait pu travailler avec sa classe plus sereinement, mais les problèmes familiaux s'étaient intensifiés. Suivi par les services sociaux, menacé par la justice, monsieur Serriki l'avait eu mauvaise et avait déboulé à plusieurs reprises dans les bureaux du principal et de la CPE, insultant et menaçant.

— Il a aussi été arrêté pour trafic de stupéfiants. Tu vois le tableau dans son ensemble, un ange ce gars-là ! ajouta Alice avec un petit rire forcé.

— Si c'était ça le plus grave... insista Claire, ménageant le suspense. Tu

étais en arrêt à ce moment-là, tu n'as pas su. Il a ensuite été accusé du meurtre de son nouveau-né ! Violences conjugales, violences sur mineurs et même sur un bébé. Ce mec est un monstre... Et en regardant Jérémy, je ne parviens pas à oublier les traits de son père, cela me déstabilise à chaque fois.

Là encore, Alice Bellamy connaissait parfaitement les détails de cette affaire parue dans la presse. Elle savait donc que ce bourreau n'avait pas été inculqué, et faute de preuves, il jouissait toujours à l'heure actuelle de sa liberté et de ses droits fondamentaux de parent.

— Ce salopard devrait pourrir en taule depuis longtemps... ragea Claire.

— C'est clair...

Chapitre 10

23 novembre 2011

Dans la grisaille automnale, entre pluie, vent et brouillard, Alice Bellamy gardait le sourire et décomptait déjà les jours en attendant Noël. À un mois de l'échéance, elle s'émerveillait des premières illuminations nocturnes et préparait ses nombreux achats pour tous ceux qu'elle aimait. En tête de liste, les multiples cadeaux pour William. À trois ans et demi, son fils avait désormais toute la conscience d'appréhender puis d'apprécier les fêtes de fin d'année et sa mère désirait plus que tout le choyer pour l'occasion. Surveiller l'arrivée du facteur apportant les catalogues de jouets afin de les décortiquer avec lui était un réel bonheur.

Ce soir-là cependant, son passage dans le centre-ville de Compiègne n'augurait pas la folie acheteuse d'Alice. Il s'agissait du rendez-vous semestriel de William chez le gastroentérologue. Elle se gara sur les bords de l'Oise sans profiter du paysage, fuyant plutôt les trombes d'eau tombant du ciel, William dans les bras.

Le problème de santé de son fils s'était manifesté dès la première semaine de naissance. Alors que son bébé se montrait calme, joyeux, que ses phases de sommeil s'avéraient longues et sereines ; les nuits s'étaient vite écourtées et les journées compliquées. Pour apaiser William, il avait fallu le porter systématiquement, le rassurer, le bercer. Il ne s'endormait qu'une fois épuisé et se réveillait régulièrement, directement dans les cris. Constamment agité, le corps raidi, il vomissait trop souvent son lait et noyait ses bavoirs, Alice avait cru être une mauvaise mère. *Tu ne sais pas t'y prendre. Il te rejette. Il te déteste.*

Lucas l'avait heureusement vite rassurée en évoquant l'éventualité de l'immatunité de l'estomac du nourrisson et de ce clapet qui ne devait sans doute pas se refermer correctement, provoquant ces troubles digestifs et ces douleurs difficiles à soulager. Même en épaississant le lait au maximum, aucune amélioration n'était survenue et ils s'étaient résolus à consulter un spécialiste.

Une œsophagite aigue. Un cas sur deux mille environ. À cause de ce maudit clapet, dès que William ne se tenait pas en position debout, le torse droit, l'acidité de son estomac venait brûler son œsophage, expliquant les brusques changements et le mal-être constant.

Le traitement de cheval proposé avait paru disproportionné aux parents mais il eut un effet presque immédiat et William retrouva en quelques jours sa quiétude et ses sourires. Depuis, ils s'astreignaient à des visites de contrôle

semestrielles. *Non, tu n'es pas une mauvaise mère. Non, tu ne l'as pas trop couvé comme certains te le reprochaient. Non, tu n'écoutais pas le moindre de ses caprices. Il était simplement malade, sauf qu'à cet âge-là, les bébés ne parlent pas et n'expriment pas leurs douleurs...*

Assise dans la salle d'attente avec William sur les genoux, tous deux s'occupaient en feuilletant un vieux magazine. Pour connaître l'actualité des années précédentes, il n'y avait jamais de meilleurs endroits que chez les toubibs ! Et pour combler le retard pris dans les rendez-vous de la journée, la plupart des patients succombaient et relisaient les informations croustillantes sur les peuples. Alice avait d'ailleurs incité Lucas à renouveler régulièrement le stock de lecture dans son cabinet. « Sinon, je change de médecin ! »

Des voix résonnèrent en provenance du hall où se trouvait le bureau de la secrétaire, annonçant l'arrivée des patients suivants. À leur entrée, Alice les salua machinalement puis bloqua un instant sur la silhouette adolescente, elle ne la connaissait que trop bien. Jérémy Serriki.

Instantanément, ses intestins se contractèrent et elle serra contre elle son enfant.

Son élève la salua poliment, tout aussi surpris qu'elle sans doute de se croiser aussi loin du collège, chacun dans sa sphère privée. Heureusement, il n'engagea pas la conversation et s'assit, finalement indifférent.

Alice observa ensuite sa mère qui l'accompagnait. Elle l'identifia après coup, se souvenant de son visage quatre ans auparavant, les cheveux plus courts. Deux jeunes enfants la collaient dont le trublion qui avait touché à tout dans le bureau de la CPE de son collège. Ce dernier avait bien grandi, cependant Alice vit tout de suite que ses habitudes n'avaient guère évolué, il ne s'était nullement assagi et fonça directement vers la table basse en y mettant immédiatement le souk. Le plus petit bambin attira son attention. Vu sa taille et sa démarche, Alice lui donnait deux ans et demi maximum... Un rapide calcul lui permit de comprendre que madame Serriki était tombée enceinte tout au plus quelques mois après le drame de la perte de leur bébé. Alice n'en revenait pas et resta estomaquée devant ce constat...

Secouée et bouleversée, l'entrée de monsieur Serriki dans la pièce termina de la mettre mal à l'aise. Il restait tout aussi dominateur que dans ses souvenirs. D'un regard, d'un geste, tous les membres de sa famille s'écartèrent de manière à le laisser s'asseoir. Par chance, il ne la remarqua pas et subrepticement, elle se tourna d'un quart de tour sur sa chaise, tentant de devenir invisible. Soudainement pressée, elle regarda l'heure et constata le retard déjà pris, espérant qu'elle serait très vite appelée.

Sources de bruits et d'agitation, les deux enfants s'acharnaient sur la pile de magazines, les revues people prenant davantage encore un coup de vieux. Le petit bonhomme haut comme trois pommes était parvenu à rester debout en s'appuyant sur la table mais plusieurs griffes et bleus au visage témoignaient de sa témérité à s'aventurer un peu partout. À moins que ce ne soit des traces de colères paternelles...

Intrigué par cet étrange spectacle, William regardait le désordre provoqué par les deux tornades qui s'en donnaient à cœur joie à déchirer les pages et à renverser au sol les tas les uns après les autres. Quant à Alice, elle se força à lire un article sur une mode vestimentaire dépassée, afin de paraître absorbée par sa lecture et de ne surtout pas croiser le regard des parents Serriki. Apparemment, ils ne l'avaient pas reconnue et ce silence entre eux lui convenait parfaitement.

— Maman, souris, photo ! annonça William de sa petite voix joyeuse.

Alice releva les yeux tandis que Jérémy baissait les siens, s'affairant sur son téléphone portable. Les avait-il vraiment pris en photo et se trouvait-il déjà en train de raconter sa folle rencontre à ses potes ? Intervenir la démangeait fortement. Elle aurait voulu vérifier que ce petit morveux ne l'avait pas photographiée à son insu avec son fils. Une rage bouillonnait dans son for intérieur, prête à éclater mais elle se réfrénait pour de bonnes raisons...

Le père Serriki la surprit en train d'observer Jérémy avec un air sévère. Son expression changea immédiatement, prêt à attaquer.

— C'est qui ? demanda-t-il à son aîné à haute voix, la discrétion n'étant pas son fort.

— C'est une de mes profs, répondit Jérémy d'un ton détaché sans donner d'importance à cette vague connaissance.

Alice le remercia intérieurement de ne pas avoir précisé son nom, néanmoins cet indice donné suffit à raviver la mémoire du monstre Serriki. Il la fusilla de ses yeux noirs, aussi noirs que les souvenirs qu'il possédait d'elle...

L'homme se leva. Alice se crispa et imagina avec appréhension, la situation dégénérer. De son bras droit, elle entourait William comme signe de protection. Elle regrettait d'avance que son amour assiste à cette scène, et rencontre ce père abominable. L'odeur nauséabonde de joints précéda son arrivée face à elle. Il ne laissa même pas un mètre entre eux, pénétrant directement sa zone de sécurité. Cette intrusion dans son espace glaça le sang d'Alice, elle savait ce dont était capable ce sale type.

— C'est toi l'espèce de salope qui m'a attiré des ennuis il y a quelques années ?

D'emblée il ne fit pas dans la dentelle et sa provocation menaçante eut l'effet escompté, Alice peina à calmer ses tremblements. Son poids plume assise au regard de ce mec d'un bon mètre quatre-vingt-cinq pour un quintal rendait ridicule la confrontation. Assez balaise pour lui briser la colonne vertébrale en petits morceaux, Alice estimait ses chances de survie à un contre cent s'ils s'étaient croisés dans une ruelle abandonnée. Elle ne s'évanouit pas, uniquement par instinct maternel, prête à protéger son William jusqu'à la mort. Elle puisa en lui la force de répondre à ce salaud se croyant tout permis.

— En aucun cas on ne frappe un enfant, dit-elle simplement et fermement.

— T'es prof de français si je ne me trompe pas... Tu connais donc l'adage

« les femmes et les enfants d'abord » ?

Il rit grassement à ce qu'il prenait pour une excellente plaisanterie.

Comment était-ce possible ? Qu'un tel homme soit en liberté ? Qu'il jouisse de ses droits parentaux ? Qu'il se sente si puissant et invincible pour venir l'agresser ici, sans aucune gêne ?

Alice ne répondit pas à la provocation, jugeant les issues possibles. Le docteur dans la pièce voisine, la secrétaire dans le hall... Cependant aucun témoin direct sauf la famille Serriki soudainement silencieuse et attentive. Le monstre se révélait menaçant mais il n'oserait pas la frapper. L'envie semblait là, Alice sentait pulser cette haine, cette violence incontrôlable dans les veines de son interlocuteur. Si elle avait eu la carrure, elle aussi aurait frappé, rendu coup pour coup et même deux fois plus. Chacun de ses gestes aurait été justifié.

— D'ailleurs il ne semble pas très amoché ton mioche, poursuivit-il crânement, cherchant le point de rupture de la femelle apeurée à ses pieds.

Alice Bellamy bondit de sa chaise, William collé contre son torse. Les propos insoutenables réveillèrent définitivement la bête, la mère prête à défendre son petit devant l'ennemi, quel que soit le féroce prédateur. Elle fit face à cette enflure, la tête haute, ayant juste la lucidité de contrôler ses paroles pour ne pas risquer l'explosion.

— Veuillez retourner à votre place, nous n'avons rien à nous dire, haussa-t-elle le ton.

Sans réelle surprise, l'injonction n'eut aucun effet sauf celui de l'amuser. Ce petit bout de femme tentant la révolte l'excitait au plus haut point.

— J'suis pas ton élève, poufiasse. Je n'ai aucun ordre à recevoir de toi, ricana le monstre avec agressivité.

Il jouait avec ses nerfs et se délectait du spectacle. Il devait adorer terroriser sa femme, se nourrir de la peur de ses enfants.

— Madame Bellamy, y a-t-il un problème ?

L'intervention divine du docteur Maisse, sorti de son bureau, soulagea Alice, persuadée que rien d'autre n'aurait pu interrompre le jeu sadique de Serriki. Malgré l'irruption du praticien, le monstre ne s'éloigna pas d'un centimètre, poursuivant son intimidation physique auprès de la jeune mère.

— J'arrive, docteur. Le temps que monsieur Serriki daigne reprendre une distance respectable avec moi.

Alice voulait paraître forte, ne pas passer pour une victime. Elle affronta son regard et attendit que l'homme recule d'un pas avant de s'extirper de cette situation avec un minimum de dignité. Dans ses bras, William s'accrochait à elle, terrifié par cet affrontement.

Une fois dans le cabinet du gastroentérologue, la porte close, Alice soupira, les yeux fermés et manqua défaillir. Son fils relâcha aussi la pression et se mit à pleurer, perdu dans ses incompréhensions. Ni aveugle ni sourd et certainement pas insensible à la fragilité de madame Bellamy, le docteur l'aïda à s'asseoir et la questionna poliment.

— Souhaitez-vous que j'appelle la police ?

— Ça va aller... mentit-elle. C'est un parent d'élève violent... Pas uniquement avec sa famille, vous l'aurez deviné... Ne vous inquiétez pas... Oublions cet homme, il n'en vaut pas la peine.

Alice ne souhaita pas empirer la situation et porter plainte la mettrait dans une position impossible. Elle devait encaisser et passer à autre chose. Voulant chercher un mouchoir pour essuyer les larmes et le nez de William, elle s'aperçut, désespérée, qu'elle avait oublié son sac à main dans la salle d'attente. Comprenant la situation, Maisse lui proposa gentiment d'aller lui récupérer.

— Non, je ne lui accorderai pas ce plaisir, affirma-t-elle en indiquant à William de l'attendre sagement sans bouger.

Elle retourna donc sur le ring, les dents serrées, bien décidée à prouver à cet enfoiré qu'il n'avait nullement gagné. Serriki avait rejoint sa place tandis que les deux jeunes garçons riaient et jouaient sur la table basse vidée de ses magazines. S'étalait désormais dessus tout le contenu de son sac. Entre les mains des enfants, tous ses effets et papiers personnels...

Chapitre 11

4 décembre 2011

Malgré ses petites jambes, William adorait les promenades. Infatigable, il menait la troupe à bonne allure et ne faiblissait jamais avant ses parents. Toujours prêt à partir en vadrouille chaque week-end, quelles que soient les conditions météorologiques, il réclamait sa balade dans la nature, celle-ci devenant rapidement un incontournable pour la famille. Depuis la Toussaint, malgré le froid mordant, il motivait tout le monde à sortir pour ramasser toutes les variétés de feuilles possibles. Ils profitaient ainsi des plaisirs simples de cette fin d'automne avec ses dernières couleurs rougeâtres.

— Il n'y a pas beaucoup de fleurs à cueillir en ce moment, c'est nul... regretta-t-il avant que sa mère n'évoque la période réjouissante des floraisons de printemps.

En dépit du temps souvent maussade, des chemins de campagne boueux et des horaires de clarté assez restreints, la famille Bellamy passait ses dimanches après-midi à prendre l'air et à se dépenser physiquement. Il restait vrai que la semaine, le boulot accaparait le temps et les esprits, notamment pour Alice qui affrontait la fin du premier trimestre au collège. Le programme entre ultimes évaluations à corriger et bulletins à remplir l'obligeait à travailler tard le soir, une fois le petit endormi. Un seul élément la guidait pour équilibrer sa vie familiale et professionnelle : William restait sa priorité absolue et elle s'occupait de lui au maximum, notamment les mercredis et les week-ends.

Ce jour-là, le vent soufflait fort et tous trois s'étaient emmitouflés dans des vêtements chauds et imperméables afin de ne pas revenir malades. Les rafales d'air glaciales et vivifiantes provenaient du nord et les obligeaient à garder un rythme soutenu dans le but de se réchauffer. Alice n'était pas contre l'idée de perdre quelques calories en prévision des repas de fêtes, une belle occasion donc de suivre la cadence avec intérêt.

Même s'il trépinait à sauter dans les flaques d'eau, William s'abstenait, sachant que salir ou tremper ses chaussettes et son pantalon ne constituait nullement une option pour sa mère. En revanche, il compensait cette frustration en jetant des cailloux dans la gadoue, appréciant le bruit des *ploufs* et les éclaboussures. Dès que le chemin ne présentait plus de terrain de jeux, William repartait à la recherche, à gauche, à droite, dans les fourrées, de belles feuilles intactes. Lucas devait bien souvent l'aider à en tirer quelques-unes des arbres hors de portée du petit bonhomme.

— Tu penses que nous aurions dû porter plainte ? demanda brusquement

Alice.

Ce sujet de discussion était sans cesse revenu ces dix derniers jours et la crainte d'Alice persistait malgré le temps passé. Lucas avait déjà donné sa réponse et elle restait identique à chaque fois que son épouse doutait de leurs actions.

— Tu sais qu'on ne peut pas se le permettre. Hors de question de tenter le diable... lui rappela-t-il, n'éprouvant nul besoin de détailler ses sous-entendus.

— Tu crois que c'est un signe du destin ? Que je rencontre ce Serriki par hasard chez le spécialiste de William ?

Alice en appelait souvent au destin dernièrement. Elle s'en remettait à ces coups du sort non maîtrisables pour justifier que son monde ne tournait jamais parfaitement rond. Un grain de sable, voire un caillou même, venait toujours perturber l'écoulement naturel de son univers entre joie et simplicité. Lucas, scientifique dans l'âme, n'adhérait pas à cette thèse et préférait trouver des explications à leurs problèmes.

— Le monde est petit, surtout en Picardie, et il n'y a pas trente-six spécialistes réputés comme le docteur Maisse. Ne cherche pas plus loin...

— Dans tous les cas, ce salopard m'a piqué mon portefeuille avec ma carte bancaire, mon permis de conduire et ma pièce d'identité... ragea-t-elle une centième fois.

Elle prit bien garde que William n'entende pas leur conversation. Les nuits de son fils avaient été à plusieurs reprises perturbées par des cauchemars et ce Serriki en constituait la pierre angulaire. Il l'avait clairement traumatisé, autant qu'elle...

— Nous avons effectué les démarches nécessaires auprès de la banque le soir même et avons déclaré la perte de tes papiers officiels dans la foulée... la rassura encore Lucas. Arrête de te focaliser sur lui, il a simplement voulu t'emmerder en te volant tes affaires. Maintenant, que veux-tu qu'il fasse, sincèrement ?

— Qu'il s'en prenne à nous, à moi, à William... avoua-t-elle, inquiète et réaliste quant à la dangerosité et la perversité du personnage. Il a notre adresse et cela ne me rassure pas...

— N'importe qui peut l'obtenir en tapant ton nom sur un annuaire Internet... relativisa Lucas.

— Et c'est supposé me rassurer ? ironisa Alice en serrant davantage la main de son homme.

Alice se faisait peut-être une montagne pour rien. Cette brute avait certainement déjà traumatisé de nouvelles victimes depuis. Il était sûrement passé à autre chose, se persuada-t-elle, d'autant que son fils Jérémy n'avait nullement changé de comportement en classe après ce soir-là. Au collège, le gamin restait fidèle à lui-même, avec cette fâcheuse tendance à faire le malin. Néanmoins, dès lors qu'elle le remettait en place, il n'insistait pas, sans doute conscient au fond de lui qu'ils seraient tous les deux les victimes de son

bourreau de père s'il déclenchait trop de remous au collège.

Le seau de William débordait maintenant de toutes sortes de spécimens et le garçon ne se lassait pas de sa cueillette. Le chemin boisé qu'ils empruntaient souvent offrait une grande diversité de flore et les espaces humides dues à la présence de la rivière de l'Avre en contrebas et de quelques étangs à proximité favorisaient la biodiversité dans ce secteur qu'ils appréciaient tant, quelle que soit la saison.

Aucun d'eux ne vit surgir l'homme de derrière le tronc. Ni l'un ni l'autre n'eut le temps de réagir lorsque l'épaisse silhouette s'empara de William. Tout aussi surpris, l'enfant cria instinctivement de terreur avant que son agresseur ne lui plaque sa main caleuse sur le visage et ne lui coupe le souffle en lui écrasant la poitrine avec son bras musclé. Deux immenses gaillards apparurent de nulle part afin de tendre définitivement le guet-apens.

Face à ces brusques irruptions, Alice ne pensa pas un instant à elle. Elle fixait son fils pour garder un contact avec lui, tenter de le rassurer. Cependant, il devait lire en elle une terreur égale à la sienne. Son trésor détenu en otage, eux pris en tenaille par des hommes costauds et malveillants, les deux parents ne pouvaient ni fuir ni attaquer.

— Salut Bellamy ! lança le chef de la bande qui oppressait leur fils en le laissant à peine respirer.

Ils ne constituaient donc pas des victimes prises au hasard d'une rencontre. Ils étaient leur cible et à cette façon d'être ainsi piégés à plusieurs kilomètres de leur domicile en pleine promenade, le trio avait dû longuement les surveiller pour enfin les attendre ici tranquillement. Les Bellamy n'avaient pas affaire à n'importe qui...

— J'ai un message pour toi, doc, pour que tu nous prennes bien au sérieux cette fois.

L'individu derrière Lucas lui balança un violent coup de pied dans le genou, ce qui provoqua sa chute dans une plainte déchirante. Vautré dans la boue, Lucas se tordit de douleur en pressant de ses mains son tibia souffrant. Choquée, Alice voulut l'aider à se relever mais une main puissante la rejeta plusieurs mètres en arrière et elle aussi glissa sur le sol détrempé et se retrouva en fâcheuse posture.

— Reste à distance ma belle ou tu prendras des coups comme ton homme ! la prévint-il avant de balancer un second coup de rangers dans les côtes de Lucas qui ne parvint pas à esquiver l'attaque.

— Ne touchez pas à mon fils et mon mari, espèces de pourriture ! s'insurgea-t-elle en se relevant.

Déssemparée, prête à tout pour sauver les siens de ce cauchemar vivant, elle n'intimida aucun des agresseurs qui l'oublièrent un instant.

— On attend les vingt mille euros, Bellamy. Tu as oublié ? grogna le patron.

Éreinté, la rage au ventre mais le corps endolori, Lucas répondit :

— Laissez-nous tranquilles, vous avez eu ce que vous vouliez, ce qui était

prévu au départ. Respectez votre engagement...

Cet appel au calme et à la responsabilité amusa visiblement son interlocuteur qui maintenait toujours fermement l'enfant manifestant son incontestable domination.

— Eh, Billy, tu entends ça ? Le doc veut dicter sa loi maintenant. Il se croit en position de négociateur, il ne doute donc décidément de rien !

Un nouveau coup de pompes percuta Lucas en plein visage, sa mâchoire craqua méchamment sous la violence du choc. Devant l'horreur, Alice n'y tint plus. Elle glissa sa main dans son sac et saisit la bombe lacrymo qu'elle avait immédiatement commandée après son altercation avec Serriki. Tout en gardant un œil sur William qui assistait, terrifié, à la scène, Alice bondit sur celui en train de molester son mari. Elle lui aspergea le visage avec son gaz irritant et, agilement, réussit à s'attaquer au second molosse avant qu'il ne parvienne à lui décocher une droite en pleine tête. Déséquilibrée, sonnée, elle chuta au sol. Lorsqu'elle rouvrit les paupières, les deux types enrageaient après elle.

— La petite pute ! hurla l'un d'eux en se frottant les yeux pour ne rien arranger à son sort.

Déterminée à en découdre une nouvelle fois, elle fut stoppée net dans son action... Le chef du trio menaçait désormais William avec un couteau de chasse. Le genre de lame qui découperait n'importe quel chevreuil ou sanglier. Des picotements, comme de longues aiguilles, transperçaient son cœur et son cerveau. La vision de son fils sous le joug de ce fou furieux lui était insoutenable.

— Tu n'arranges rien à la situation, petite garce, se plaignit l'enfoiré. Bouge encore une fois ton petit cul et j'envoie ton mioche à l'abattoir, compris ?

Chapitre 12

5 décembre 2011

Alice Bellamy aurait dû être devant ses élèves de 6^{ème}. Un cours sur les temps de l'indicatif pour une classe, des rappels incessants sur l'accord du participe passé avec un autre groupe. L'appauvrissement du langage, le manque de « réelles » lectures, l'écriture anarchique sur les écrans mais aussi l'impossibilité de valider les acquis du français en primaire dans les conditions actuelles, aboutissaient d'année en année à des constats de plus en plus alarmants sur le niveau des gamins. De quoi s'arracher les cheveux, entrer en dépression voire démissionner, à chacun son seuil de résistance face aux problèmes insolubles.

À huit heures, elle avait contacté son chef d'établissement le prévenant de son absence, au moins pour ce jour, évoquant une hospitalisation en catastrophe, toutefois sans détailler les circonstances. Elle ne souhaitait pas que son microcosme soit au courant, s'en s'inquiète et s'informe, pour ne pas se retrouver engloutie dans sa spirale mensongère avant d'avoir élaboré un plan...

En ce lundi matin, elle aurait dû être fraîche de son week-end, pétillante, débordante d'énergie et de sympathie, un café crème et c'est parti ! Cependant, les choses ne se passaient pas toujours comme prévu, et au détour d'une départementale déserte ou d'un chemin de campagne, la vie pouvait basculer. Au lieu de ses habituelles conversations avec ses collègues, elle discutait avec les infirmières. Oubliés le passé simple et les pièces de Molière, les seuls sujets qu'elle évoquait se limitaient aux hématomes, côtes cassées et traumatismes de son mari. Alice avait bien cru perdre sa moitié quand cette brute l'avait frappé inlassablement avec sa hargne indescriptible. Tentant absolument tout pour stopper ce cauchemar, la force physique et la détermination de leurs agresseurs l'avaient finalement empêchée de s'opposer à l'expédition punitive. La vue du couteau sur la gorge de son enfant l'avait tétanisée, l'obligeant à subir en témoin impuissant et à être marquée à vie par cette vision.

Dès qu'elle fermait les yeux, chaque coup lui revenait en mémoire. Elle les encaissait en continu depuis la veille, serrant les dents, se forçant à ouvrir les paupières et à se concentrer sur une image du présent. Oublier serait impossible. Ces salopards avaient transmis un message clair et avaient parfaitement réussi leur mission. Sauf qu'Alice ne disposait pas encore de toutes les cartes pour saisir véritablement la situation, les raisons exactes de cet avertissement avant une éventuelle mise à mort. Elle imaginait sans grande peine les origines de ce chantage néanmoins, aucun signe précurseur ne l'avait alertée.

Lucas lui devait quelques explications. Il ne semblait pour l'instant pas en mesure de les lui fournir... À peine avait-il émergé cette nuit, bredouillant des incohérences. Abruti par les fortes doses de médicaments, Alice craignait que dans ses délires, son mari n'évoque leur secret non loin d'oreilles indiscrètes. Elle s'imposait d'être présente en continu à ses côtés tant qu'il n'aurait pas retrouvé toute sa lucidité. Ils cumulaient visiblement assez d'ennuis dans l'immédiat et devaient s'épargner toute bévue de la sorte. Ainsi la raison l'avait emporté sur le cœur et Alice avait dû se séparer de son fils malgré les circonstances.

La veille, à la fin du calvaire, elle avait été déchirée entre son homme et son enfant. Les pourritures l'avaient laissée au cœur de la forêt entre l'agonie de Lucas et le traumatisme de William. Ébranlée, elle avait fait de son mieux pour tenir le coup et gérer la situation. Devant l'étendue des blessures et l'état d'inconscience de son mari, Alice n'avait eu d'autres choix que d'appeler immédiatement les secours. Une fois celui-ci entre les mains des professionnels, Alice n'avait plus lâché celle de son fils et s'était résolue à se séparer de sa moitié.

William. Elle l'avait serré contre elle des heures durant, espérant l'apaiser. Elle avait cru le perdre, la gorge tranchée. Elle en serait devenue folle avant de mourir de tristesse. Cet agresseur dont elle n'oublierait jamais le visage avait posé sa lame sur le cou de son bout de chou, lui avait compressé la poitrine, avait posé sa main sur sa bouche pour le réduire au silence. William avait sans doute pleuré moins qu'elle, ne comprenant pas pleinement la scène, l'ampleur des dégâts et les problématiques à venir. L'avantage de l'innocence et l'insouciance de l'enfant. Alice, elle, ne dormirait plus avant longtemps.

Elle avait ensuite prévenu ses beaux-parents, en permanence prompts à les épauler, capables d'appréhender n'importe quelle situation, y compris de cet acabit. Les nombreux défauts des Bellamy se compensaient par des atouts et qualités incroyables, ils n'appartenaient pas au même monde, n'étaient pas nés dans le même moule qu'Alice et les Cassandra, toujours plus sensibles, fragiles, incertains. Arthur Bellamy avait pris en charge William puis rassuré sa belle-fille tout en la priant de rejoindre Lucas à l'hôpital dans les plus brefs délais.

Dans la chambre d'hôpital, perdue dans ses pensées à se remémorer chaque détail de ce dimanche d'épouvante, Alice luttait contre la fatigue, le stress et la paranoïa. Après avoir raccroché de sa conversation téléphonique avec sa belle-mère, lui assurant que William allait relativement bien et qu'elle l'avait laissé à la nourrice pour la journée, Alice ne parvenait pas à rester tranquille. Et s'ils venaient le chercher chez la nounou, l'enlever pour mieux les dominer encore, leur soudoyer davantage d'argent ? Arthur avait été ferme sur ce point, il fallait continuer la vie comme si rien ne s'était passé. Dans l'intérêt de l'enfant évidemment mais aussi pour maîtriser le récit qu'ils allaient tous devoir conter après cette agression qu'ils ne pourraient dissimuler...

— Ce n'est rien. Tout va s'arranger, avait-il affirmé au moment où son fils unique partait aux urgences, défiguré, brisé, inconscient.

Devant un tel stoïcisme, Alice oscillait entre admiration et dégoût. Elle enviait ce sang froid à toute épreuve autant qu'elle le méprisait. Elle se voulait humaine et après une tragédie de cet ordre, elle s'effondrait et noircissait le monde à perte d'horizons. De quelle manière les autres pouvaient-ils tenir debout après un séisme de cette amplitude ?

Sur les coups de onze heures, Lucas s'éveilla entre gémissements et grimaces. Il sentit la main d'Alice dans la sienne et la serra immédiatement. Lui aussi avait vécu le drame dans l'incapacité d'agir. Ayant perdu conscience, il n'avait su quel sort ses agresseurs avaient réservé à sa famille. Lucas connaissait le début de l'histoire, Alice seulement la fin.

— Je suis là, mon chéri, le rassura Alice, refoulant ses larmes d'émotion. Je vais bien et William est en sécurité.

Lucas referma les yeux, soulagé de ce terrible poids. Les siens semblaient avoir moins souffert que lui, lui qui n'avait su les protéger. Toujours dans les vapes, un sentiment de culpabilité l'étreignait néanmoins. Ses parents lui avaient insufflé et seriné de toujours assumer ses responsabilités et ses erreurs...

— Dis-moi... Comment te sens-tu ? s'enquit-elle, l'examinant une millième fois avec la crainte de découvrir des séquelles irréversibles.

Il mit un certain temps à répondre, vraisemblablement tenta-t-il d'évaluer les dégâts en traduisant tous les signaux de son corps malgré les calmants sous perfusion qui troublaient ses sensations.

— Ce n'est rien... Juste quelques hématomes et contusions... Tout va s'arranger...

Lucas tenait véritablement de son père. Le même discours rassurant, détaché, en contradiction complète avec ce qu'Alice vivait. Était-ce un besoin chez les Bellamy de nier la réalité pour mieux l'affronter ensuite ? À bout de nerfs, Alice laissa sa colère s'échapper.

— Tu ne t'es pas vu, Lucas ? Ton visage est tuméfié, on te reconnaît à peine ! Sans oublier tes deux côtes cassées, tes dents déchaussées et tes hématomes sur tout le corps... Ne me dis surtout pas que tout va bien, qu'il ne s'est rien passé et que tout est sous contrôle.

Il s'obligea à fixer son épouse. Ce discours franc le sortit de son état semi-comateux. Non, la douceur du monde n'était qu'une illusion due aux effets des anti-douleurs. Les dommages de l'attaque semblaient conséquents et après cette vérité crue, Lucas sembla prendre la mesure de l'ampleur de la catastrophe.

— Qui sont ces ordures ? Ils te connaissent. Pourquoi te réclament-ils de l'argent ?

— À boire... Donne-moi à boire avant... murmura-t-il la gorge sèche.

Alice versa un fond d'eau dans un verre et l'aida à avaler lentement quelques gorgées salvatrices. Elle s'en voulut de le mettre directement au pied

du mur alors qu'il gisait dans un lit d'hôpital à ne pouvoir bouger un membre sans crier de douleur. Pour autant, elle devait savoir ! Quinze heures s'étaient écoulées depuis l'agression et Alice n'en pouvait plus d'attendre des réponses, d'imaginer le pire.

— Cela fait quelques mois maintenant qu'ils exercent des pressions et tentent de nous racketter... Tu devines la raison... commença-t-il amèrement en fuyant cette fois le regard de son épouse.

Ce qu'elle craignait le plus se réalisait donc. Cette nuit, à réfléchir à une issue favorable à cette situation, elle s'était imaginé que Lucas l'avait trompée et le mari jaloux s'était transformé en maître chanteur, ou qu'il avait participé à un trafic de médicaments avec certains de ses patients... Elle aurait préféré et même se sentait prête à lui pardonner, tant que tout ne s'expliquait pas par leur invouable secret.

— Mais... Comment sont-ils au courant ? Et pourquoi tant de temps après ? s'inquiéta Alice.

— Ils ont participé à l'opération indirectement... Quelqu'un a dû parler et ils ont remonté nos traces... Désormais ils veulent de l'argent facile... Je leur ai déjà payé vingt mille euros puis ils sont devenus gourmands, ils ont compris que nous étions piégés.

Alice appréhenda la problématique et ne vit dans l'immédiat aucune solution simple et rapide. Ce jeu pervers pourrait durer indéfiniment, les dépouillant peu à peu, les laissant vivre avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête leur rappelant qu'en un claquement de doigts, les Bellamy seraient à même de tout perdre.

— C'est horrible, souffla Alice, décontenancée devant cette sombre perspective d'avenir. Qu'allons-nous faire ?

De nouvelles larmes roulèrent sur ses joues. L'impression de toucher le fond des abysses. À se retrouver sous le joug d'une menace permanente, avide et cupide, violente et no limit, ils étaient réduits au silence sous peine de risquer bien plus. Cette agression ne constituait qu'un avertissement. Jusqu'où iraient-ils pour accentuer la pression sur eux et les contraindre à obéir ? Voir Lucas allongé dans ce lit aux draps blancs, branché à une machine vérifiant ses constantes, des pansements et bandages couvrant une grande partie de sa peau, ne laissait guère de doutes à Alice sur la suite des événements...

— Tu as prévenu mon père ? demanda-t-il.

Elle acquiesça d'un hochement de tête, les yeux embués, les lèvres pincées, souhaitant retenir au mieux ses émotions afin de ne pas craquer définitivement. Elle déposa un baiser sur la main de son mari, tendrement, délicatement, pour ne pas lui provoquer de nouvelles souffrances.

— Repose-toi mon chéri... Je veille sur toi... lui assura-t-elle en sachant que désormais seuls du repos et de la patience pourraient le rétablir, tout du moins physiquement.

Alice sursauta lorsque quelqu'un frappa à la porte de la chambre. D'ordinaire, les infirmières et docteurs prévenaient et entraient sans attendre,

courant toujours après le temps. Là, de longues secondes imposèrent le doute. Seraient-ils capables de venir les menacer au cœur même de ce sanctuaire ? Les Bellamy se regardèrent et finalement la voix caverneuse de Lucas pria le visiteur d'entrer.

Un homme svelte, au regard d'acier, frôlant sans doute la trentaine, pénétra dans la pièce avec une retenue respectueuse. Ses cheveux très courts, sa posture droite et sa musculature lui donnaient un air autoritaire, voire militaire. D'un doux sourire et d'une voix calme, il se présenta et confirma l'impression qu'avait ressentie Alice en l'apercevant.

— Madame et monsieur Bellamy, désolé de vous rencontrer dans d'aussi difficiles circonstances, je suis l'adjudant Antonin Benotti de la gendarmerie nationale de Montdidier.

La venue des autorités aurait dû rassurer le couple, le ton bienveillant de leur interlocuteur aurait même dû les encourager à baisser la garde. Leur réaction fut tout autre. Surpris, ils furent pris de court, ils n'avaient pas eu le temps de penser à cette éventualité, d'appréhender cette visite. Sans concertation préalable ni discussion claire avec Arthur Bellamy quant aux actions menées en coulisses, Alice et Lucas se retrouvaient dans l'impossibilité de communiquer sereinement avec ce gendarme, si prévenant soit-il.

Face au silence troublant dans la chambre, l'adjudant Benotti poursuivit son introduction :

— À la suite des événements d'hier, permettez-moi de venir vous apporter le soutien et l'aide de la gendarmerie nationale...

Alice l'écouta à peine, elle ne souhaitait qu'une chose : renvoyer au plus vite ce gendarme dans sa caserne sans toutefois éveiller davantage ses soupçons après l'accueil glacial qu'ils venaient de lui réserver. Elle se leva et s'avança d'un pas vers l'adjudant afin de lui prouver son intérêt et sa reconnaissance toutefois, son discours trancha avec son langage corporel.

— Monsieur Benotti, mon mari se réveille à peine, ses souvenirs sont confus et ses paroles balbutiantes. Nous souhaiterions rester seuls, tranquilles, pour le moment.

Le gendarme fit aussi un pas vers eux, mais uniquement dans l'idée de mieux mesurer l'état déplorable dans lequel se trouvait la victime alitée. Il constata le passage à tabac sans sourciller, ayant déjà été confronté à pire malheureusement.

— Je vous comprends madame, je ne serai pas long. Je souhaite simplement vous proposer un suivi psychologique en association avec l'hôpital et recueillir vos premiers témoignages afin de lancer l'enquête.

— Quelle enquête ? lança Alice, prise au dépourvu, laissant le gendarme circonspect.

— Votre mari et vous-même venez d'être victimes d'une agression physique grave, avec coups et blessures importants. Obtenir les premiers éléments tout de suite enclenchera des investigations immédiates et permettra

puissamment l'arrestation rapide des suspects.

La profession d'enseignante d'Alice Bellamy lui avait permis d'acquérir quelques dons d'improvisation vis-à-vis de ses élèves, parfois surprenants, parfois même déroutants. Cependant, face à l'adjudant Benotti, un adversaire adulte et malin, son assurance habituelle se suffisait pas. Aculée, elle dut se lancer dans une explication hasardeuse pour temporiser, espérant se montrer convaincante...

— Non, non... Ne prenez pas cette peine. Ce sont des circonstances très personnelles qui ont conduit à ce différent fâcheux. Il n'y a nullement d'enquête à ouvrir, je vous assure.

Ce discours sembla conforter le gendarme dans son idée que quelque chose clochait. Son regard se durcit. Ses yeux naviguèrent entre l'homme et la femme présents. Le docteur Bellamy restait silencieux et même si son état physique avait de quoi inquiéter, son mutisme alertait tout autant Benotti, habitué à dialoguer avec des victimes ayant le besoin parfois viscéral de parler, désirant se libérer de ce stress post-traumatique. La main qu'il tendait, beaucoup l'acceptaient. Clairement, il ne comprenait pas la situation. Aucune « circonstances très personnelles » ne pouvaient justifier une aussi violente agression puis le souhait manifeste d'enterrer le problème.

— Excusez-moi docteur, s'adressa-t-il volontairement à la victime. Malgré votre condition actuelle, vous ne souhaitez pas porter plainte pour coups et blessures volontaires ?

— Non, adjudant, grimaça Lucas dont les côtes cassées lui lançaient de puissants éclairs à travers la poitrine.

L'expérience et le bon sens de Benotti lui soufflaient d'insister au pied de ce rempart cachant forcément des faits potentiellement plus graves encore. Il ne pouvait tout bonnement pas retourner à son bureau et déclarer à son supérieur qu'il n'y aurait aucune suite.

— Votre épouse a appelé les secours, affolée, vous déclarant inconscient. Ce n'était pas une simple dispute. Un coup supplémentaire à la tête ou dans la poitrine et vous auriez pu en mourir...

À cet instant, Alice aurait pu craquer, céder, vus les évidents arguments du gendarme. Lucas, William et elle avaient frôlé la mort et leur vie ne tenait désormais plus qu'à un fil. Néanmoins les autorités ne pouvaient rien pour eux. Les mêler à cette histoire demeurerait impossible, sous peine d'aggraver davantage leur situation avec une finalité qu'Alice n'accepterait jamais. Autant mourir.

Alice se devait d'écourter au plus vite cette discussion, avec fermeté sans toutefois paraître brutale. De nouveau, ses innombrables conflits avec ses élèves récalcitrants l'avaient forgée et en quelque sorte préparée à affronter ce type d'adversité.

— Adjudant, d'après la loi, est-il obligatoire de porter plainte ?

— Non, admit-il, comprenant que madame Bellamy camperait sur ses positions quoi qu'il dise.

— Alors, laissez-nous y réfléchir et nous reviendrons vers vous le cas échéant.

Stratégiquement, Alice conclut en laissant une ouverture possible, dans l'unique but de persuader le gendarme qu'un peu de temps leur permettrait un meilleur discernement. Fermer la porte complètement aurait par contre accentué sa curiosité et décuplé son énergie à vouloir creuser dans leur direction.

Avant de désertir, le militaire déposa sa carte avec ses coordonnées sur le lit. Il respectait la décision temporaire du couple mais n'abdiquait pas. Alice sut qu'elle recroiserait la route de cet homme prochainement.

Une fois la porte refermée, Alice et Lucas attendirent deux minutes en silence, lessivés physiquement et psychologiquement, dorénavant les intestins encore plus noués, la gorge plus étranglée. Alice ressentait la désagréable impression d'être prise dans un étau et que le destin s'évertuait à serrer davantage la jeune mère de famille avec un plaisir malsain.

Elle se leva et jeta un œil dans le couloir afin de vérifier que l'adjudant Benotti avait bien décampé, leur laissant l'opportunité de se concerter et d'esquisser les heures et jours à venir.

— Il ne manquait plus que ça... grogna-t-elle, désespérée, en s'emparant de la carte du gendarme.

Le visage sévère et plein de reproches, Alice observait le chaos sur celui de son mari. L'aurait-elle reconnu, sans sa chevelure étonnamment blonde, si elle l'avait croisé ainsi au milieu de la foule ? Ses sentiments oscillaient entre pitié, amour, colère et dégoût. Elle ne se voyait pas du tout responsable de cette situation et acceptait difficilement de payer le fruit des erreurs des autres.

— Mon père va s'occuper de tout cela... Tout va s'arranger, je te le promets.

Était-ce une affirmation, un espoir ou une prière ? Alice n'aurait su le dire, cependant, devant de telles paroles improbables, une certaine rancœur ressurgit.

— Tu m'avais juré d'arrêter de boire. Alors tes vaines promesses, garde-les pour toi s'il te plaît.

Lucas ne vit pas l'attaque venir et les mots de sa femme le brisèrent tout autant qu'un énième coup de rangers dans la mâchoire. Il n'eut nullement la force de répondre, jugeant bien malgré lui qu'il s'agissait d'une simple vérité. Il n'était pas à la hauteur des défis que la vie lui lançait. Se retrouver invalide dans ce lit d'hôpital constituait la symbolique de sa lâcheté, même si dans un couple, les décisions se prenaient à deux...

Alice aurait dû accompagner Lucas ainsi jeté dans le précipice or, elle n'y parvenait plus. L'amour aurait dû la guider seulement, à cet instant, il sembla si volatile et insaisissable qu'un profond sentiment de solitude s'empara d'elle. Elle pensa à son fils, si loin d'elle. Pur et innocent, il n'avait pas à subir les conséquences des affres des adultes. Jamais elle ne se le pardonnerait s'il lui arrivait malheur ou s'ils étaient séparés un jour... C'était de lui, de sa

présence, de son réconfort, dont elle avait besoin.

Ce violent coup d'arrêt représentait peut-être l'occasion de faire les comptes et d'établir le bilan. Les promesses non tenues de Lucas ; sa passion pour la bouteille ; son incapacité à gérer les difficultés et les embûches de la vie. Elle désirait un homme fort, solide, constant à ses côtés. Lucas ne répondait pas présent...

— Si tu as perdu ta confiance en moi, crois au moins en mon père.

— Je ne vois pas comment. Nous avons déjà eu cette faiblesse et voilà où cela nous a menés, rétorqua-t-elle, pleine de reproches, sans mesurer l'impact de ses paroles.

Excédé d'être ainsi accusé de tous les maux, Lucas Bellamy se redressa soudainement dans son lit malgré les tiraillements dans sa chair. Sa colère déforma davantage son visage tuméfié.

— Faut-il te rappeler ton rôle dans tout ce merdier ? Je t'avais pourtant maintes fois prévenue ! Décidément, ton côté petite princesse ne te quittera jamais !

Tout ce merdier. Petite princesse. Lucas non plus n'anticipa pas la portée de ses paroles. Alice resta clouée sur place. Comment pouvait-il lui reprocher quoi que ce soit en cet instant ? Comment pouvait-il remettre en cause ses décisions ? Comment osait-il la rendre responsable de tous leurs malheurs ?

Trop d'émotion, d'angoisse, de pression. Les fêlures au sein de leur union fragilisée s'élargissaient brusquement laissant s'infiltrer l'amertume, les remords et les regrets que l'un et l'autre se jetaient désormais à la figure.

Des larmes brouillèrent sa vue, cependant Alice n'eut rarement une vision aussi nette de ce qu'elle souhaitait. Une évidence qu'elle s'avouait enfin. Peu encline à poursuivre le scandale au sein de l'hôpital, elle opta tout d'abord pour le silence et ramassa son sac à main et sa veste. Puis elle s'affirma en tant que femme et mère.

— Tu es un monstre. Je vais récupérer William et nous mettre véritablement à l'abri. Je te souhaite un bon rétablissement.

Alice Bellamy quitta la pièce sans se retourner, refoulant au mieux sa colère envers son mari, son beau-père, ses agresseurs et le monde entier.

Chapitre 13

19 décembre 2011

« Les vacances, c'est bien quand ça commence ! » ont-ils martelé toute la journée à tue-tête comme un slogan libérateur. En ce premier jour de congé, Alice Bellamy appréciait cette pause à l'égal d'un pur bonheur après de longues semaines automnales. Un enchaînement compliqué, semé d'embuches, qu'elle tenait à oublier, à rayer de sa vie définitivement.

Durant toute la période précédant les vacances de fin d'année, les élèves n'attendaient que leurs cadeaux de Noël, la dernière console de jeux ou un Smartphone hors de prix. Au fil des semaines, elle avait eu de plus en plus de difficultés à capter leur attention et leur intérêt. Elle peinait à comprendre leurs réactions, leur état d'esprit et s'indignait régulièrement à l'instar d'une personne âgée dépassée et déconnectée de la réalité. Triste réalité ! Cette génération sacrifiée devant des écrans de toutes tailles n'obéissait qu'à trois lois fort simples : celle du moindre travail, du consumérisme à outrance et de la paix sociale. Pourquoi fournir des efforts quand en un clic et une seconde on peut tout avoir ou savoir ? Pourquoi réfléchir à ce qu'on voudrait être quand les publicités, influenceurs ou applications leurs dictent quoi porter, manger, faire et même qui baiser ? Pourquoi quiconque les dérangerait dans cet état de lobotomisation numérique où ils ne risquent certainement pas de se révolter ?

Alice Bellamy en était là de ses réflexions avant les fêtes et il devenait urgent de prendre l'air, de laisser cette vague adolescente retourner squatter leur chambre, les WC et leur hall d'immeuble tant est qu'il y ait du réseau. Elle s'était promis maintes fois d'être extrêmement vigilante avec William. Du haut de ses trois ans et demi, lui aussi était attiré par ces objets connectés, ces clics et likes, ces images et vidéos d'un monde filtré à travers un prisme déformant. Seulement, elle tiendrait bon, elle ne souhaitait pas que son enfant manque de sommeil, de relations sociales et de discernement. Elle-même, peu à peu, avait quitté la sphère du paraître virtuel avant qu'il ne soit trop tard, histoire de reprendre le contrôle de sa vie et d'avoir le temps de s'occuper de son bout de chou. Les difficultés surgiraient dans quelques années quand elle devrait sûrement céder face à certains de ses idéaux. En attendant, elle désirait le sauver de cette catastrophe annoncée.

Et quoi de mieux qu'une folle journée dans un parc d'attraction pour profiter de cette météo clémente et oublier le marasme du quotidien ? Le visage de son ange avait rayonné lorsqu'elle avait quitté l'autoroute A1 pour se diriger vers ce village d'irréductibles gaulois qu'il adorait tant. Alors que William alignait les nuits tranquilles depuis plusieurs mois grâce à son traitement, son sommeil était de nouveau quotidiennement perturbé. Des

cauchemars récurrents le réveillaient à toute heure, en larmes, en sueur, en souffrance. Leur agression en pleine promenade dominicale l'avait traumatisé et pour l'instant aucun mot de réconfort n'avait réussi à éteindre sa panique. Ainsi, la lumière de sa chambre restait allumée la nuit, il rejoignait régulièrement sa mère dans son lit, il fallait changer les draps et pyjamas souillés presque tous les jours.

La prise de distance entre ses parents après leur dispute à l'hôpital n'avait aucunement aidé à apaiser l'enfant. Même si, tentant de se déculpabiliser, Alice se persuadait que l'absence de l'image de son père alcoolique et tuméfié ne pouvait être que bénéfique en ce moment. Pour William, et pour elle d'ailleurs. Ces quinze jours de séparation lui avaient permis de se recentrer sur elle et ce qui restait le plus important à ses yeux, son fils.

Le voir enfin joyeux, loin des soucis, l'entendre rire aux éclats et lui dire qu'il l'aimait, se laisser tirer dans les allées du parc Astérix à l'affût de la prochaine attraction, la remplit elle aussi d'un bonheur oublié.

Lâcher prise.

Oublier ces trois agresseurs. Oublier ce couteau sous la gorge de son fils. Oublier la peur ressentie. Oublier cette putain de trouille de perdre son enfant. Alice s'était juré de transformer cette blessure en force. La résilience après le choc. S'écrouler ou se relever. Alice avait choisi.

Des heures à lui tenir la main, l'accompagner dans les manèges, à savourer des gaufres au chocolat chaud, à se prendre en photo pour immortaliser leur renaissance, voilà comment Alice comptait insuffler du bonheur à son petit garçon. Ici personne n'avait peur qu'un fou furieux surgisse dans le but de leur extirper de l'argent et menacer la vie de leur enfant. Ici personne ne songeait à verrouiller toutes les portes et fenêtres de la maison, à dormir avec une arme blanche sous l'oreiller, le téléphone à la main, prêt à appeler la police. Ici personne ne se méfiait de la foule, ne dévisageait les passants, ne se retournait afin de vérifier qu'elle n'était pas suivie. Personne... Sauf Alice cachant comme elle le pouvait ses craintes et sa phobie aux yeux de son enfant.

— On pourra revenir, dis, hein, maman ? interrogea William à l'heure de la fermeture.

— Oui, évidemment ! lui promit-elle. En plus, ce n'est pas loin de chez nous.

Sur le chemin du retour au parking, Alice lui raconta qu'elle aussi, durant toute son enfance, était venue avec ses parents régulièrement voir Astérix, Obélix et tous leurs amis. Elle lui précisa de quelle façon tout avait changé, évolué et qu'à leur tour, ils seraient à même de relancer cette tradition familiale. Il lui sauta dans les bras, de joie et de fatigue, car il en profita pour rester accroché à son cou et se laisser porter jusqu'à la voiture.

Elle voulait le rendre heureux, autant qu'elle l'avait été durant toute son enfance. À cet âge-là et longtemps encore après, l'enfant ne pouvait pas se rendre compte de la chance qu'il avait d'avoir des parents aimants s'occupant

de lui. Sans recul, leur vie constituait forcément une normalité. En grandissant, chacun pouvait constater des différences et se placer sur l'échiquier de la société. Du bon ou du mauvais côté, là où le hasard nous a fait naître et évoluer. En tant que professeure, Alice Bellamy s'attristait tous les jours face à ses élèves souvent livrés à eux-mêmes, abandonnés à leur sort, destinés à galérer toute leur vie. Les parents étaient souvent fautifs mais au-delà de ça, la société tout entière bien évidemment.

« On n'a qu'une jeunesse » et certains n'en verront pas la couleur.

« On n'a qu'une vie » et il fallait en goûter toutes les saveurs.

Sa vie désormais passait par William. L'éveiller au monde, au sport, à la culture, à l'histoire, à l'art, et rattraper de ce fait son retard. Son fils était demandeur, curieux, épicurien. Il développait un humour fin et une intelligence innée. Il amusait sa mère, l'émerveillait par ses questionnements et ses envies de découverte. Il adorait se déguiser, jouer la comédie, se mettre en scène alors peut-être deviendrait-il acteur ? Alice avait longtemps gardé le doux rêve de devenir danseuse. Les rêves d'enfant ne se réalisaient pas forcément...

À l'aube de l'hiver, celui de William de rencontrer ses héros de dessins animés fut exaucé, tandis que celui d'Alice de devenir une mère comblée suivait son chemin, petit à petit.

Sur la route vers leur domicile, William dormait dans la voiture, épuisé par toutes les sensations de sa journée surprise qu'il n'oublierait pas de sitôt. Alice l'observa un instant dans le rétroviseur et sourit en voyant son casque de gaulois lui glisser sur le nez. Instinctivement, elle prit la déviation habituelle afin d'éviter la D133 et arriva à Guerbigny sur les coups de dix-neuf heures. Le noir de l'hiver s'était imposé et les quelques éclairages du village ne suffirent pas à rassurer Alice, toujours anxieuse lorsque la foule ne se tenait plus présente pour assurer son anonymat et sa survie. Elle ne regrettait pas d'avoir imposé à son mari de quitter la maison, au moins pour quelques jours, le temps qu'elle réfléchisse, cependant, se retrouver seule avec son fils lui imposait à elle seule d'assumer leur sécurité.

Ainsi, à la vue d'un véhicule garé devant l'allée de leur résidence, elle glissa immédiatement la main dans son sac. Elle ralentit ostensiblement, le temps d'identifier l'intrus puis lorsque ses phares éclairèrent la Peugeot de Myriam, elle respira profondément. Dans un premier temps, elle fut soulagée, et la seconde d'après irritée. Elle aussi éreintée de son périple en Armorique au temps de César, elle ne disposait pas de toute la force nécessaire pour affronter les questions de sa sœur.

Depuis quinze jours, Alice avait tout mis en œuvre afin d'éviter cette rencontre et l'avalanche d'interrogations qui s'en suivrait. Elle ne prenait plus les appels, esquivait les rendez-vous habituels, répondait laconiquement aux textos, désertait tous les réseaux sociaux et prétextait à qui voulait encore la croire qu'elle était surchargée de boulot expliquant de fait sa quarantaine.

Sauf que Myriam, Lisa ou ses parents ne s'étaient pas montrés dupes longtemps. Un changement si radical dans ses relations humaines ne pouvait qu'interpeller. Ce n'était donc qu'une question de jours avant que quelqu'un vienne à sa rencontre, chargé d'élucider le mystère.

Doucement, Alice réveilla William et lui annonça la présence de Myriam. L'enfant bondit de son siège devant l'opportunité de raconter ses aventures à sa tante. Avec toute l'énergie que seuls les enfants possèdent toujours en réserve, il fonça vers elle le glaive en évidence, le casque à ailettes sur la tête.

— Les Gau-Gau... Les Gaulois ! cria Myriam apeurée, jouant parfaitement la comédie romaine, galvanisant la joie de l'enfant.

Tous trois entrèrent dans la maison et William ne laissa aucune des femmes parler, trop excité à expliquer en détails sa journée. Cette main-prise les arrangeait particulièrement car une gêne ostensible séparait les deux sœurs. Alice utilisait son fils comme bouclier face à l'avalanche de questions que Myriam souhaitait lui poser.

— Tu as mangé du sanglier et bu de la cervoise alors ? s'amusa la tante.

— Non, rit William. Obélix avait tout mangé !

Lorsque le flot de paroles se tarit, Alice enchaîna sur la préparation d'un sobre dîner avec une tartine de fromage et quelques fruits. William, friand de pommes, poires et clémentines, ne se priva pas. Sa mère se contenta de croquer une pink-lady, l'interrogatoire à suivre lui nouait déjà les intestins. Le garçon finit par filer dans la salle de bains pour mettre son pyjama et se brosser les dents, la peur d'attraper une carie supplantait toute envie de se coucher la bouche pleine de sucre. Malgré son jeune âge, William se complaisait dans ces rituels du soir que beaucoup fuyaient à la première occasion.

— Où est Lucas ?

William avait à peine disparu que Myriam lançait les hostilités, oubliant tout préambule, son neveu pouvant revenir d'une minute à l'autre. Dans le flou total sur la situation de sa grande sœur, elle commença par évoquer l'évidence : l'étrange absence de son mari.

Alice posa sa pomme sur la table et l'observa un instant à croire qu'elle revêtait soudainement une importance considérable à ses yeux. Puis elle releva la tête, en évitant d'affronter le regard de Myriam. Le sourire qui la caractérisait tant d'ordinaire s'était effacé, ainsi que cet œil pétillant de joie. Pour la première fois, elle devait cracher le morceau, avouer au monde extérieur les événements ayant fracturé sa vie, ayant brisé son chemin tout tracé vers le bonheur, la famille idéale. À partir de ce jour, plus personne n'envierait son couple, sa situation et chacun l'étiquetterait en fonction de cet accident de parcours. En cet instant, Alice espérait juste que sa sœur, elle qui la connaissait si bien, avec qui elle avait tout partagé jusque-là, la regarderait encore et toujours comme avant, sans la juger, sans manifester de pitié ou de colère.

— Chez ses parents, depuis quinze jours.

Alice lâcha cette première information, entre anxiété et soulagement, pas tout à fait prête pour les confidences mais certaine qu'elle se sentirait mieux après.

Myriam ne s'y attendait pas. Elle savait que le monde d'Alice ne tournait pas rond depuis plusieurs jours. Les appels manqués, les réponses évasives à ses textos... Elle avait imaginé différents scénarios, s'était remise en question – avait-elle dit ou fait quelque chose de répréhensible ? – pour autant, elle n'avait pas envisagé une seconde la rupture du couple modèle. Elle s'approcha et son ton se voulut plus doux, anticipant peut-être les larmes et les sanglots.

— Que s'est-il passé ?

— Il m'a trompée.

Elle prononça ces mots en fixant le regard de sa sœur, en s'accrochant à elle car se mettre ainsi à nue lui demandait un effort incommensurable. Dans sa voix, perçaient la honte et la colère. Cependant Alice resta digne et forte, sans se déverser en pleurs comme lorsqu'elle était adolescente et éprouvait ses premières peines de cœur.

William revint déjà en trombe, ayant évidemment choisi un pyjama à l'effigie des héros d'Uderzo et Goscinny. Il n'avait pas quitté son casque et son glaive et avait une idée fixe en tête : regarder un dessin animé d'Astérix et Obélix. Alice retrouva instantanément l'envie de sourire face à son fiston. Comment pourrait-elle lui refuser de finir cette journée idyllique par une soirée télé ? Lui aussi devait penser à autre chose qu'à l'absence de son père. Il avait le droit à des vacances presque normales, à des fêtes de fin d'année joyeuses, à son bonheur d'enfant. Il ne devait pas subir les conséquences dramatiques des actions de ses parents.

— D'accord et après, au lit. Je te laisse choisir le DVD et profiter, je reste ici avec tante Myriam. Appelle-moi si tu as besoin.

Elle ne l'avait pas vu aussi joyeux depuis plusieurs semaines et cette vision la réconforta. Les douloureuses décisions prises semblaient les bonnes car la sérénité de William restait son principal gouvernail pour naviguer dans ces eaux troubles.

Myriam resta silencieuse devant cette scène mère-fils et admira sa sœur affronter la tempête avec autant de force. L'annonce venait de la renverser, à aucun moment elle ne se serait attendue à cela venant de Lucas. Il lui avait toujours paru être un homme aimant, droit, correct, respectueux. Il venait de ternir son image à tout jamais, et à coup sûr, de ruiner son couple, de briser sa vie... Même si Myriam restait extérieure à tout cela, elle lui en voulait terriblement de gâcher ainsi une aussi belle histoire, elle qui peinait tant à trouver la perle rare. Comment croire encore à l'amour si le plus bel exemple qu'elle admirait depuis des années venait de voler en éclats ?

— Je ne veux pas jouer les indiscrètes mais sache que je suis là pour écouter tout ce que tu as sur le cœur... Je suis vraiment désolée...

D'abord silencieuse, Alice attendait en réalité que William soit plongé

devant son dessin animé afin qu'il ne les entende pas. Certaines discussions demeureraient toujours réservées aux adultes et celle-ci en constituait le parfait exemple.

— Il a couché avec une femme mariée et a été surpris par le mari, commença-t-elle à raconter sans détour. Ce dernier lui a cassé la figure et l'a fait chanter pour se venger.

En deux phrases, Alice avait planté le cadre du drame. De manière impassible, détachée, laissant supposer que cette histoire ne la concernait plus, elle brossa les contours des événements. Cet adultère représentait une insulte, une trahison, et Myriam comprit que sa sœur se gardait de préciser les détails sordides, ne voulant pas étaler son malheur sous toutes les coutures, cherchant à garder un brin de dignité et d'amour propre.

— Et... Quel est ton état d'esprit ? s'inquiéta Myriam en posant sa main sur la sienne, comme si ce simple contact pouvait cicatriser les pires plaies béantes.

— Lucas est sacrément amoché, esquiva-t-elle pour se protéger d'une montée d'émotions qu'elle ne serait plus en mesure de contrôler.

Myriam se retourna vers le salon et le poste de télévision. William était submergé par les images des Romains en déroute sous les coups des Gaulois.

— Et ton fils dans tout ça ? Comment s'en sort-il ?

— Il peine à retrouver le sommeil car il y a deux semaines, alors que nous nous baladions sur les chemins de campagne, le mari trompé et deux acolytes nous sont tombés dessus. Ils ont mis Lucas en morceaux sous nos yeux... Ils ont menacé William avec un couteau... J'ai moi aussi pris de violents coups.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Myriam, incapable de retenir sa consternation.

— Ils réclament de l'argent en échange de leur silence, sinon notre réputation et notamment celle du docteur Bellamy seront irrémédiablement écornées.

Alice retint difficilement ses larmes, les visions de cette pourriture tenant la vie de son fils entre ses mains la terrorisaient. Devant cette détresse à deux doigts de faire sombrer sa sœur, Myriam l'enlaça fort contre elle, ne pouvant retenir son intense émoi.

— Pourquoi as-tu gardé tout ça pour toi ? Tu as dû vivre un enfer...

— Je te sais là pour moi et je t'en remercie, seulement il fallait d'abord que je m'isole afin d'encaisser le coup, de réfléchir, prendre du recul. Je n'ai connu l'ensemble de l'histoire que le lendemain lors du réveil de Lucas à l'hôpital. Je lui ai fait cracher la vérité et il n'en menait pas large, sans doute pris de peur que je le frappe à mon tour. Alors je l'ai envoyé en convalescence chez ses parents. La distance et le temps m'aideront, je l'espère, à adopter les meilleures décisions qui soient, pour William et pour moi.

— Tu as eu raison. Il ne faut en aucun cas précipiter les événements aux lourdes conséquences.

— Arrête, je croirais entendre papa, essaya-t-elle de plaisanter essayant

d'évacuer le trop plein d'émotion l'étouffant.

Si cette histoire n'avait pas concerné Alice, Myriam aurait demandé des détails complémentaires et croustillants. Avec qui ? Quand ? Comment ? Combien de temps ? Toutefois le respect qui unissait les deux sœurs évita ces dialogues de commérages. Cette nouvelle l'attristait sincèrement et la chamboulait véritablement. Il ne s'agissait pas d'une copine ayant couché avec un énième mec après une soirée arrosée. Il s'agissait de la survie de la famille de sa sœur, du bonheur d'un couple marié, de l'équilibre d'un jeune enfant.

— Tu vas lui pardonner ?

La suite ou la fin de l'union des Bellamy passait effectivement par ce pardon. Alice lui accorderait-elle une seconde chance, avec potentiellement ses conditions, ou couperait-elle les ponts, incapable de reprendre le cours de sa vie actuelle après une telle trahison ?

— Je ne sais pas encore. Il a été puni par le mari de sa maîtresse et malgré ma colère, son état m'a bouleversée. En l'éloignant de son fils et de la maison, je le sanctionne à mon tour. Je vais me laisser du temps. William m'importe plus que tout et je vais lui expliquer la situation.

Pour se donner une contenance, Myriam entreprit de nettoyer la table et remplir le lave-vaisselle. Évoquer ce qui lui serrait la gorge depuis quinze jours avait vidée Alice de toute substance, elle restait désormais immobile sur son tabouret et fixait son fils assis dans le canapé du salon. Une fois le repas débarrassé, Myriam osa la question qui lui brûlait les lèvres. Elle voulait savoir où en était le raisonnement d'Alice concernant cet adultère et l'état psychologique de son homme...

— Tu penses que cette histoire a rapport avec son alcoolisme ?

Ce sujet qu'elle avait à plusieurs reprises évoqué avec Alice semblait devenu tabou au fur et à mesure du temps. Aucun progrès n'ayant été constaté, cette problématique prenait de l'ampleur et cristallisait les craintes et frustrations, si bien que Myriam n'avait plus abordé la question depuis longtemps.

— Oui... Je pense que tout est plus ou moins lié. Lucas n'est pas toujours au clair dans sa tête, il a un côté dépressif chronique qu'il refuse d'admettre devant quiconque, même moi. Malgré ce que la vie lui a apporté, il n'a jamais vraiment été heureux. Il semble incapable d'apprécier l'instant présent tout en ayant une femme, un enfant, un métier, une maison, la santé et l'argent... L'alcool doit dissiper ses doutes, je ne sais pas, l'aider à se mentir à lui-même. Sa bouteille doit être un refuge quand son monde chavire. Un jour, il aura eu l'opportunité de trouver le bonheur ailleurs... Le problème, c'est peut-être moi après tout ? Dois-je lui en vouloir d'avoir trouvé une solution dans ce cas ?

— Ne dis pas ça, Alice. C'est lui le fautif, ne te culpabilise pas, l'invoqua Myriam.

— En tout cas, bien mal lui en a pris... Sa situation de dépendance, ses

secrets inavouables puis le chantage ont eu raison de son addiction et sa consommation a augmenté encore ces derniers mois. Le naufrage ne devenait plus qu'une question de temps et de circonstance.

— Et lui, comment vit-il cette séparation depuis son agression ?

— Il se flagelle en vaurien et promet de ne plus boire une goutte d'alcool jusqu'à son dernier souffle... Il me supplie de le laisser revenir.

Myriam ne commenta pas la situation entre les deux mariés, elle ne souhaitait pas interférer dans la décision de sa sœur, trop lourde de conséquences. C'était à Alice de choisir la continuité ou le renouveau, d'accepter la situation ou de tout envoyer bouler.

— Et qu'as-tu dit au petit ? reprit-elle enfin en déviant la conversation.

— Il pense simplement son père en convalescence chez ses parents. Pour lui, nos agresseurs sont des méchants maintenant arrêtés par la police. Je ne tiens pas à lui en dire davantage avant d'avoir pris ma décision. Sa quiétude reste ma priorité. Quoi que je décide à présent, j'ai acquis une certitude à travers les épreuves. Mon fils est toute ma vie.

Chapitre 14

24 décembre 2011

Malgré les plus beaux chants de Noël diffusés dans toute la maison dès leur réveil, Alice avait beaucoup de mal à se mettre dans l'ambiance. Seul William vivait l'événement à la hauteur de ses attentes, trop heureux d'être enfin si proche du réveillon de Noël. Il fallait dire qu'il attendait ce jour depuis les premiers catalogues de jouets reçus trois mois auparavant. Bien sûr, Alice lui répétait que le vingt-cinq décembre ne se résumait pas à la joie des cadeaux ; la communion familiale, le bon repas de mamie, les décorations éblouissantes et la tenue de fête avaient tout autant d'importance.

— Je veux être beau comme papa, affirma fièrement l'enfant.

Elle termina de boutonner la chemise blanche de son fils qui le transformait en véritable jeune homme. Elle lui enfila la veste bleue marine puis lui passa le nœud papillon autour du cou. Alice se recula alors, l'admirant des pieds à la tête et sourit béatement.

— Tu es magnifique, commenta-t-elle simplement avant que William ne court se voir dans le miroir.

Elle le suivit du regard et l'observa se découvrir ainsi déguisé. Pour lui, il s'agissait juste d'un jeu, d'une projection, comme à de rares moments dans l'année. Son excitation devant la glace prouvait à quel point il était ravi de son costume. Elle l'emmena près du sapin de Noël pour immortaliser cet instant. Avec ce visage réjoui, ce petit bonhomme évoluait si vite, il deviendrait en quelques battements de paupières un adolescent puis un adulte.

— Papa arrive bientôt ? s'empressa-t-il de demander en sautant sur place après avoir pris la pose en véritable star sur tapis rouge.

— Oui mon cœur, mais en attendant, prends soin de tes affaires et ne te salis pas, ce serait dommage !

William n'avait pas vu son père depuis deux semaines. Alice avait coupé les ponts depuis l'agression, interdisant à Lucas de venir à la maison. Contre toute attente, son mari s'était tenu à distance. Avait-elle vraiment le droit de leur infliger cette séparation ? Surtout à son fils, innocent dans toute cette histoire. Quant à Lucas, il lui avait menti et surtout, il n'avait pas su éviter le drame. Comment pouvait-il être un bon père s'il ne parvenait pas à protéger son enfant ?

Quelle que soit leur situation de couple, Alice avait bel et bien envisagé une trêve à l'occasion de Noël, à l'image de deux camps ennemis prêts à se serrer la main et à partager un peu de bonheur le temps d'une nuit différente des autres. Cette fête devait se dérouler normalement pour William. Lucas

allait donc venir les chercher et ils iraient ensemble chez les parents d'Alice comme chaque année. La tradition familiale ne se romprait pas pour si peu d'obstacles. Le bonheur de son fils n'avait pas de prix et valait largement toute cette comédie à venir.

Alice se prépara rapidement à son tour. Elle jeta son dévolu sur une robe à paillettes noires moulant ses formes sans toutefois en devenir provocante. Elle ne se montrait clairement pas d'humeur à aguicher son homme, inconsciemment elle aurait plutôt voulu lui rappeler tout ce qu'il avait perdu à la décevoir ainsi.

Lucas Bellamy entra chez lui sans frapper. Emmitoufflé dans un manteau d'hiver, portant bonnet et écharpe, sa tenue préfigurait du vent glacial qui sévissait dehors.

— Coucou ! Je suis là ! cria-t-il gaiement à travers la maisonnée.

William déboula au rez-de-chaussée et sauta au cou de son père. Lucas encaissa les douleurs dans les côtes sans se plaindre, trop heureux de l'accueil que lui réservait son fiston. Alice observa la scène de loin et éprouva un pincement au cœur devant cette manifestation d'amour réciproque. Elle ne semblait pas prête à se jeter dans les bras de son mari et à cet instant le revoir ne lui fit ni chaud ni froid, à vrai dire.

— Tiens, va offrir ces roses à ta maman, proposa Lucas à son fils après l'avoir félicité pour sa tenue de soirée.

William courut de son père à sa mère, relégué au rang de facteur entre ces deux êtres ne se comprenant plus. Serait-ce désormais toujours ainsi ? Un trait d'union reliant ses parents séparés ? Alice restait loin d'avoir pris de décision ferme les concernant, jugeant qu'elle serait susceptible de regretter toute précipitation. Un bouquet de fleurs. Un présent inhabituel pour Lucas qui n'avait jamais manifesté ce type d'élan romantique dans le quotidien. Il avait coutume de choisir des cadeaux plus coûteux, spectaculaires lors des occasions, comme des bijoux ou des voyages. Merci l'argent des Bellamy.

— Oh, merci mon chéri ! s'exclama-t-elle avec un large sourire en s'adressant à son fils.

Quand ce dernier repartit raconter sa journée au parc Astérix à son père, Alice s'échappa volontairement dans la salle de bains afin de parfaire son maquillage. Léger quoique nécessaire. Les nuits d'insomnie laissaient des marques sur son visage et elle souhaitait paraître sereine aux yeux de tous, espérant ainsi échapper aux questions inquiètes de ses proches.

Au moment où elle choisissait le collier idéal, Lucas passa la tête dans l'entrebâillement de la porte. Alice vit alors pour la première fois son visage depuis l'hôpital. Il avait repris forme humaine, même si une plaie sur sa pommette gauche restait nettement visible.

— Toi aussi tu t'es maquillé ? demanda-t-elle avec un certain humour, dans l'intention de détendre l'atmosphère après quinze jours de silence radio.

— Oui, mais je me suis pris une porte de placard hier, j'étais mal réveillé, trouva-t-il à dire pour justifier son hématome disgracieux. Tu es vraiment

ravissante.

Lucas la complimentait avec sincérité. Il avait toujours estimé la beauté de son épouse et malgré les années il s'émoustillait encore devant ses yeux bleus, ses lèvres généreuses et son corps qu'il avait caressé mille fois. De le voir poser amoureusement son regard sur elle ne l'avait jamais ennuyée, bien au contraire, elle se sentait aimée quand il la dévorait de cette manière. Cependant, là, même après deux semaines d'absence de relations charnelles, elle n'éprouvait aucun désir. Elle l'avait juste convié dans l'idée de combler de joie son enfant. Ainsi Alice esquiva toute situation embarrassante en éloignant Lucas.

— Voudrais-tu aller mettre ton bouquet dans un vase ? Ce serait dommage qu'il fane si vite.

Lucas resta pourtant planté là à l'observer dans le reflet du miroir. Elle sentit qu'il voulait la toucher, l'enlacer et l'embrasser. Il ne semblait pas avoir traduit correctement les signaux envoyés à son attention.

— Tout est arrangé, déclara-t-il enfin, ne parvenant pas à cacher un léger sourire. Ils ne reviendront plus à la charge.

Évidemment Alice entendit et enregistra l'information, néanmoins elle se garda de réagir. Même si cela constituait une bonne nouvelle, elle n'avait nullement l'intention de le laisser s'en sortir aussi facilement. Et puis, en quoi ces trois mots « Tout est arrangé » assuraient une parfaite sécurité pour William et elle ?

— C'est une excellente chose, non ? insista-t-il devant l'indifférence manifeste de son épouse, concentrée sur l'application de son eyeliner.

Satisfaite, Alice rangea son maquillage dans son sac et eut l'obligeance de se tourner vers Lucas pour enfin lui répondre.

— Oui, je présume, lança-t-elle sarcastique, tout dépend de la manière dont tu as réglé le problème... Problème qui n'aurait d'ailleurs jamais dû exister si ton père et toi aviez correctement agi dès le départ.

Après la violente réplique, Alice n'assuma pas le regard de son mari et tenta de sortir en se frayant un chemin dans le peu d'espace que lui laissait Lucas. Piqué au vif, il s'interposa et leurs corps se percutèrent. Il souhaitait enfin contester ces propos par lesquels lui seul paraissait responsable de leur malheur et devait subir les reproches de l'autre.

— Je te trouve injuste, parvint-il à dire fermement mais sans méchanceté.

Alice montra son exaspération. Il recommençait à l'accuser comme à l'hôpital. La situation allait dégénérer, elle le sentait et elle ne voulait pas ça pour son fils, pas le soir du réveillon.

— On en reparle plus tard, aujourd'hui tu es là pour William aussi, ne gâche pas tout à nouveau.

Elle le poussa de façon à libérer le passage. Raisonnable, il n'insista pas. Les paroles de sa femme confirmaient simplement ce qu'il pensait depuis longtemps. Avec l'arrivée de William dans leur famille, il n'existait plus réellement dans cette maison. Devenu un véritable pestiféré, il n'était toléré ce

soir qu'uniquement pour combler les attentes de son fils, aucunement celles de son épouse qui lui en voulait démesurément. Sans doute, à ses yeux, une excellente excuse pour justifier la rupture qu'elle préparait. Il en était certain désormais... Cependant, il ne renoncerait pas aussi facilement.

— William, viens mettre tes chaussures, il est l'heure de partir, appela-t-elle l'enfant préférant empêcher toute poursuite de cette discussion ne pouvant que dérapier.

Lucas se dressa avec autorité devant Alice alors qu'elle chaussait ses talons aiguilles. Une vague de terreur la submergea. Elle ressentit les mêmes sentiments que lorsque ce salopard de Serriki avait pénétré dans sa zone de sécurité. Elle vécut cette intrusion comme une agression, pourtant il s'agissait de l'homme avec qui elle aurait dû passer toute sa vie. Qu'est-ce qui avait bien pu tout chambouler à ce point ?

— Je ne vois pas ce que je peux entreprendre de plus pour que tu m'accordes ton pardon. Je te trouve excessive, ta réaction est disproportionnée, je ne te comprends plus...

Entre colère et supplique, Lucas hésitait à choisir son camp, ne parvenant plus à dialoguer sereinement avec celle qu'il aimait plus que tout.

— Tu penses que l'argent va réellement régler le problème ? Je n'y crois pas une seconde et je ne tiens pas à ce que mon fils soit à nouveau pris pour cible ! Ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils ne reviennent, non ? Ou la prochaine fois, iront-ils directement prévenir la police ?

Ses paroles prouvaient toute sa crispation et sa frustration à vivre dans l'angoisse d'une récidive. Lucas saisit enfin l'état psychologique dans lequel Alice semblait s'être enfermée. Il la jugea parfaitement paranoïaque mais n'eut ni les mots pour la soulager ni pour la raisonner...

— J'ai fait le nécessaire, je te promets... ajouta-t-il sans réelles convictions.

— Je l'espère Lucas, car si je t'accorde à nouveau ma confiance, il me sera impossible de te pardonner une seconde fois, surtout s'il arrive quoi que ce soit à William.

Elle détourna les yeux, et vit leur garçon posté derrière eux, intrigué. Elle espérait qu'il n'avait pas tout entendu ou, a minima, pas saisi la teneur de leurs propos.

— Allez, on y va ! Le père Noël va nous attendre ! lança-t-elle pour balayer ces derniers échanges pénibles.

— Regarde papa, s'exclama-t-il en brandissant fièrement une feuille de papier. J'ai fait un dessin pour toi.

Lucas retrouva un large sourire, cette manifestation d'amour de son garçon lui remplit le cœur, lui rendait en quelque sorte sa place au sein de ce foyer. C'était lui le père, lui le mari. Il aimait son fils tout autant qu'Alice et dans la psychose de sa femme, elle avait omis ce détail. Ses droits en tant que père ne devaient plus être bafoués ainsi.

Après cette minuscule vague de sentiments d'impuissance, de victoire et

d'espoir, il écarquilla les yeux devant l'œuvre de William. Son dessin ne se caractérisait pas par sa finesse du trait, le respect des proportions ou le réalisme des personnages, toutefois, il méritait une mention spéciale pour la mise en scène. En un coup d'œil, n'importe quel psychologue aurait froncé les sourcils tellement la violence transpirait de ces quelques coups de crayon...

— Ça c'est toi, expliqua-t-il fièrement. Et là, c'est les méchants !

Contrairement aux faits auxquels l'enfant avait malheureusement assisté, dans sa représentation, Lucas demeurait debout, fort et dominateur alors que les trois agresseurs gisaient au sol dans ce qui ressemblait véritablement à un bain de sang.

Alice refoula une exclamation d'horreur. Comment son petit bout de chou de trois ans et demi pouvait-il être l'auteur d'une telle abomination ? Était-ce sa manière à lui d'extérioriser toute sa peur ressentie, d'exprimer son traumatisme ? Voulait-il se rassurer avec un papa superhéros vainquant tous les bandits ? Elle lança un regard noir à son époux, qu'il prit grand soin d'éviter. Un regard accusateur signifiant clairement qu'il avait une lourde responsabilité dans les horreurs représentées.

— T'as vu, tu leur as bien botté les fesses ! se réjouit William.

Trente minutes plus tard, après avoir esquivé le sujet et fait promettre à leur enfant de ne pas évoquer son dessin en famille, les Bellamy se retrouvèrent dans la chaleur du foyer des parents d'Alice, entourés de tous les ingrédients pour fêter Noël en grandes pompes comme tous les ans.

William ne prit même pas le temps d'enlever son manteau qu'il courut au pied du sapin admirer la montagne de cadeaux. Ébahi en constatant le nombre impressionnant de paquets brillants et étoilés, il lâcha un « wouah » d'émerveillement.

— Il faut tenir jusqu'à minuit avant d'en profiter, lui rappela tendrement sa mamie. Et, ce n'est que pour les enfants sages... Tu as été sage ?

— Oui ! cria-t-il en levant les bras au ciel et en sautant d'excitation devant tant de promesses.

L'ambiance paraissait bon enfant cependant Alice remarqua d'emblée l'accueil mitigé que sa famille avait réservé à Lucas. La bise sans embrassade et étreinte envers sa mère. Juste une poignée de main pour son père. À la question « comment ça va ? », Myriam ne répondit qu'un « ça va » avant d'être soudainement prise d'envie d'aller aider aux fourneaux. Alice leur avait pourtant dit de paraître naturels, d'assurer une soirée conviviale car William méritait plus que tout son réveillon. Elle n'accepterait aucun bémol.

Pendant qu'ils rangeaient leurs manteaux dans la penderie, à l'abri des regards, loin d'être dupe, Lucas lui demanda ce qu'il se passait ici.

— Tu as vu cet accueil ?

— De quoi parles-tu, feignit-elle, néanmoins consciente du malaise ambiant.

— J'ai l'impression d'être un étranger. Que leur as-tu dit au juste ?

— De ne pas te serrer trop fort dans leurs bras à cause de tes côtes.

Elle affirma cela comme une évidence. « Tu es idiot, ma parole ! » aurait-elle pu ajouter. Elle s'esquiva sans attendre vers la cuisine pour s'enivrer des délicieux effluves qui s'en échappaient. Sa mère s'était définitivement surpassée cette année encore. Elle aussi souhaitait plus que tout vivre un Noël magique entourée de tous ses proches.

Dans le salon, les premières coupes de champagne se remplissaient et les plateaux de toasts à peine sortis du four étaient servis. Alors qu'elle conversait avec Myriam sur le vent cinglant en train de figer le nord de la France, elle vit son père dévisager Lucas. Sans doute, cherchait-il à observer les séquelles de son agression sous sa couche de fond de teint. Il fallait avouer qu'Albert Cassandre n'avait rarement affiché un tel mécontentement après le récit d'Alice. Lucas avait trompé sa fille, en la mettant en danger et surtout en bafouant son honneur.

— Je vais lui dire ses quatre vérités et le remettre à sa place ! s'était-il insurgé.

Jamais elle ne l'avait vu s'emporter ainsi, lui pourtant si mesuré dans le moindre de ses propos et de ses gestes.

— Non, tu joueras la comédie comme maman et Myriam, avait-elle répondu avec fermeté. Je t'ai raconté la vérité car j'ai confiance en toi. Je veux que William profite des fêtes, il est véritablement marqué par cet événement, il ne mérite pas d'assister à une guerre ouverte ou quelques règlements de compte.

Mentir. Depuis l'accident, mentir était devenu une seconde nature.

Elle n'avait pas pensé mentir un jour à ses parents sur des faits aussi graves. Cependant, aucun autre choix ne s'imposait à elle et des mensonges de plus en plus gros bordaient son chemin de vie, désormais sinueux à souhait...

Albert comprit le regard de reproche de sa fille et demanda alors aimablement à son gendre s'il voulait des fines bulles pour trinquer à la naissance du petit Jésus.

— Non merci, je conduis ce soir et je tiens à ne prendre aucun risque.

Des paroles anodines dans les oreilles de son beau-père mais qui résonnaient avec intensité dans celles d'Alice. Si seulement il avait eu autant de réserve le jour de leur mariage, ils n'en seraient sûrement pas à ce point de fracture.

Les heures passèrent, agréables, chaudes, humaines, tantôt au coin de la cheminée, tantôt à table à savourer les mets délicieux. Alice ne s'était pas approchée de Lucas de la soirée malgré de multiples tentatives de sa part. Il prit finalement l'option de jouer avec son fils, ne cherchant plus à s'insérer dans le monde des adultes qui le rejetaient. Et après tout, il avait deux semaines d'absence à combler auprès du fiston.

À minuit très précisément, sans attendre une fraction de seconde supplémentaire, l'euphorie des cadeaux gagna petits et grands. Les emballages furent déchirés dans des cris de joie. Les enfants surexcités

lesquels, les yeux ne sachant plus où regarder, offraient un spectacle unique aux parents s'affairant à filmer ou photographier la scène. Enfin, avec plus de retenue, ces derniers profitèrent à leur tour des présents du père Noël, fort généreux.

Découvrant un grand paquet à son nom, avec l'écriture si familière de son mari, elle réalisa seulement qu'elle n'avait rien prévu pour lui. Dans ce moment de partage, elle se sentit soudainement gênée et bête pendant que Lucas fit mine de ne pas être affecté. Le pauvre accumulait de nombreux revers, ce dernier, symbolique, l'achevait, à coup sûr, intérieurement.

— Je lui ai acheté une écharpe. Je l'étranglerai avec s'il ose te faire à nouveau du mal ! avait précisé son père.

— Les couleurs iront parfaitement avec ton manteau, précisa Alice à son homme afin de se donner une contenance et d'affirmer un quelconque intérêt envers lui.

La forme du paquet, plat et rectangulaire, d'une soixantaine de centimètres de côté environ, ne laissait guère d'équivoque sur le contenu. Un tableau. Un présent plutôt original de la part de Lucas, peu friand de décoration, ayant toujours laissé la voie libre à sa femme pour agrémenter leur maison. Il ne la lâchait pas des yeux, voulait voir sa réaction.

Alice n'eut pas besoin de feindre ses émotions devant cette impression sur toile d'eux trois. Cet instant volé fleurait bon les vacances, le soleil, la légèreté de la vie. Un pique-nique au bord d'un lac, dans un cadre magnifique. La couverture à carreaux, le panier en osier, le chapeau de paille. Et William, quelques mois seulement, allongé au milieu des victuailles, jouant avec un hochet. Trois sourires. De l'amour. Le bonheur parfait capturé dans cette peinture, à jamais.

La clarté du message de Lucas ne lui échappa point. Elle comprit la symbolique, le choix de cette photo et sincèrement, à cet instant, elle s'en voulut d'être à deux doigts de détruire leur union, leur famille, à cause de cette agression. À cause de cette peur viscérale, permanente, lui ôtant toute perspective. À cause de cette impression d'asphyxie qu'elle ressentait au plus profond d'elle.

Elle l'accusait de tout et voulait lui faire payer le cauchemar vécu. Toutefois, elle savait ses sentiments envers Lucas, grands, beaux et réels encore malgré cette déchirure vive entre eux. Elle lui avait juré fidélité et soutien pour toute la vie, pour le meilleur et pour le pire.

— Merci... réussit-elle à dire, troublée et émue. Merci beaucoup, je suis touchée... Tu as bien choisi. Viens voir William, c'est toi là, sur le tableau !

Une nouvelle fois, elle utilisa son fils refusant de rester à deux, en face-à-face, alors même qu'il venait de marquer un point. Car son geste, si précieux soit-il, ses sentiments, si forts soient-ils, n'occultaient nullement le fait que William aurait pu mourir égorgé par cet enfoiré au couteau. Elle n'oubliait pas que par sa faute, le risque zéro qu'un tel incident ne se reproduise n'existait plus.

Ils prirent le chemin du retour vers trois heures du matin. Une nuit aussi noire que du charbon, balayée par des vents incessants. Des bourrasques, des feuilles et branches volantes, la fatigue de l'année écoulée, de cette journée riche en émotions. Résolument un temps à avoir un accident.

William s'endormit à l'arrière du véhicule, avec l'effigie de Spiderman dans la main. Il n'avait pas voulu s'en séparer même pour la route et Alice paria qu'il dormirait avec quelques temps, des rêves plein la tête.

— Maintenant que nous sommes seuls, tu peux m'expliquer ce qu'il se passe ?

Alice ne lui fit pas l'affront de se perdre à nouveau en esquive ou mensonge. Lucas méritait un discours franc et lui cacher la vérité après cette longue soirée où il avait senti l'amertume de tous ne servirait qu'à envenimer les choses.

— Je leur ai raconté une histoire d'adultère et de mari trompé qui t'aurait tabassé.

— Mais pourquoi ? Jamais je n'ai... s'indigna-t-il.

La colère de Lucas se voyait à deux doigts d'exploser. Il comprit brutalement tous les non-dits de la soirée et s'insurgea de ce terrible mensonge.

— Tu ne pouvais pas t'en tenir à une banale chute durant une randonnée ? Une putain de porte de placard ? C'était quoi l'idée ? Détruire mon image ? Qu'on te plaigne d'avoir épousé un mec comme moi ?

Écrasée au fond de son siège, fixant l'horizon obscur seulement percé de la lumière des phares de la voiture, Alice n'eut aucune explication satisfaisante à apporter. Par ces conditions météorologiques, il roulait bien trop vite à son goût et de plus, loin d'être concentré sur sa conduite. Il ne pouvait pas se permettre une telle remarque à cet instant, toutefois sa crainte de ne pas arriver indemne à la maison l'emporta.

— Regarde la route, s'il te plaît.

Les rafales secouaient la berline par intermittence et le sifflement du vent masquait les silences. Il ne cessait de l'observer au lieu de se focaliser sur la route.

— Tu veux divorcer, c'est ça ? Tu as anticipé et préparé le terrain afin d'en sortir victime et moi bourreau...

Le mot était lâché. Divorcer. L'entendre de la bouche de Lucas lui glaça le sang. Était-elle vraiment décidée à *divorcer* ? L'envisager représentait en soi un demi-aveu.

— Je n'en sais rien... Regarde la route et roule plus lentement, s'il te plaît, insista-t-elle.

Ils venaient de passer le dernier carrefour avant la longue ligne droite de la D133. Dans d'autres circonstances, elle l'aurait prié d'éviter ce tronçon, de prendre un détour, toutefois, elle n'osa exprimer sa phobie. Jamais elle n'avait évoqué avec lui son besoin de prendre systématiquement une autre route que

celle de l'accident. Et lui ? Cela ne lui procurait-il aucun malaise de passer à côté du châtaignier et ces bouquets de fleurs régulièrement déposés ? Sans doute était-il trop sous l'emprise de l'alcool pour avoir gardé des souvenirs intacts de cette nuit-là. À l'approche de la petite côte, elle préféra fermer les yeux.

— Dis-moi ce que je peux faire... Pour se marier, il faut être deux mais pour divorcer aussi, non ? Personnellement, je ne l'envisage pas une seconde et je ne comprends toujours pas les raisons pour lesquelles tu te dresses contre moi ainsi... Comme si... Comme si j'étais un monstre.

« Passer expressément sur les lieux de notre crime, n'est-ce pas déjà un acte monstrueux ? » eut-elle envie de lui balancer à la figure, juste pour commencer. Même si la mort de Louis Jasmin la hantait chaque jour, elle n'éprouvait aucune honte à ce que ce ne soit pas sa raison première.

— J'ai cru que William allait mourir sous mes yeux, alors que j'étais impuissante, prise en otage, concéda-t-elle sans fard, la poitrine oppressée par ses souvenirs. Tu m'avais pourtant promis à l'époque que tout irait bien.

Alice sursauta lorsqu'un fantôme jaillit devant la voiture et percuta le pare-brise à pleine vitesse. Ou était-ce simplement une branche, avec quelques feuilles mortes, emportée par la tempête ?

— Nous avons fait le nécessaire, s'emporta Lucas. Comment aurais-je pu anticiper que des langues se délieraient et que d'autres remonteraient jusqu'à nous ?

— Et là, tu me dis que tout est à nouveau arrangé. Pourquoi je te croirais cette fois ?

Lucas préféra finalement s'intéresser à l'enchaînement de virages que de répondre avec assurance.

— Fais-moi confiance.

Il posa sa main sur la sienne et l'étreignit de manière à lui signifier par ce contact intime qu'elle devait lui accorder une autre chance. Alice repensa à la scène de pique-nique sur le tableau, à son fils sautant dans les bras de son père, à eux deux jouant à Spiderman. Il était si facile de tout détruire par lâcheté, si difficile de surmonter les épreuves pour sauver l'édifice. Elle répondit à son étreinte et versa une larme silencieuse.

Aux abords de Guerbigny, alors que l'encre épaisse de la nuit les noyait dans le noir depuis leur départ, une lueur transperça le ciel et l'horizon. Ce halo au-dessus de leur village ne pouvait venir des quelques décorations lumineuses ornant les poteaux électriques. Ils dépassèrent le panneau d'entrée de la commune puis virent des reflets de gyrophares bleus clignoter sur les façades des riverains. Malgré l'heure, certains habitants s'inquiétaient de toute cette agitation nocturne. Lucas freina progressivement, comme pour retarder l'instant, pour mieux se préparer au pire. Sans doute avait-il compris à l'égal d'Alice qu'à vue d'œil, le problème se situait non loin de chez eux. Alice sut instinctivement que l'incendie rougeoyant le ciel et peignant les alentours de couleurs automnales venait de leur domicile. Il semblait inutile de

s'approcher davantage, elle savait.

Ils tournèrent dans leur rue et avancèrent un petit peu avant d'être arrêtés par un barrage de gendarmerie. Plus loin, des camions de pompiers avaient envahi le secteur. Des lances crachaient leur eau et des sapeurs-pompiers s'activaient autour du foyer.

Tous s'évertuaient à éteindre la maison des Bellamy, véritable brasier attisé par les vents violents.

Chapitre 15

21 mai 2012

D'un pas traînant, désabusé, Alice Bellamy rejoignit la file d'attente. Comme tous les autres, elle prit un plateau et remonta lentement la ligne de self. Elle n'avait pas spécialement faim et la purée servie dans son assiette ne lui ouvrait nullement l'appétit. Que dire de la tranche de pâté industriel bon marché proposée en hors d'œuvre ? Elle traversa ensuite le réfectoire aussi bruyant qu'une cocotte-minute au bord de l'explosion et prit place dans une petite salle annexe, plus calme avec vue sur le parking des professeurs.

Elle s'installa à côté de ses collègues connaissant, par avance, le menu des discussions. Entre professeurs, le plat du jour concernait toujours les élèves, leur intarissable sujet de conversation. En voyant son collègue d'histoire-géographie Jean Cassagne, tenant un épais dossier, elle se rappela que le repas s'assimilerait plus à une séance de travail qu'à un moment de repos entre deux tremblements de terre.

Elle se plaignit de la chaleur dans sa salle tandis que Claire Merlin leur fit l'apologie de la nourriture espagnole en comparaison à ce triste jambon-purée payé rubis sur l'ongle. Jean embraya sans perdre de temps sur le voyage en Normandie auquel ils participaient tous.

Alice ne prit pas part aux échanges. Comme depuis un long moment déjà, elle restait perdue dans la lune, fatiguée dès le matin, hagarde le midi, suffocante le soir. Pressée de terminer sa journée et de rejoindre son fils. Pressée de terminer cette année scolaire qu'elle aurait préféré ne jamais vivre. À l'heure des bilans, si Alice établissait le sien, que ce soit d'un point de vue professionnel ou personnel, elle n'avait nullement de quoi se réjouir. Et tous savaient dans la corporation que si la vie privée n'apportait pas la stabilité et le réconfort, la vie professionnelle en pâtissait et la dégringolade s'amorçait. Affronter des classes surchargées, agitées, prêtes pour certaines à en découdre plus qu'à se laisser accompagner, sans être à cent pour cent de sa forme physique et psychologique, relevait d'un défi impossible. Petit à petit, l'énergie quittait les veines, les heures de cours vous dévoraient doucement mais sûrement, ne laissant aucun répit.

À cet instant, au lieu de perdre sa pause du midi à clore le dossier d'un voyage pédagogique, elle aurait tant aimé tout plaquer et rejoindre William pour des moments conviviaux. Pourquoi pas un tour à la piscine ? Dernièrement il réclamait souvent cette activité, ayant pris plaisir à élabousser tout le monde, y compris dans le grand bain où il n'avait pas pied. Et sans mauvais jeu de mots, Alice s'accorda à dire que finir au fond du bassin

lorsque toute sa vie avait pris l'eau relevait de l'euphémisme et de l'ironie.

— Alice ? Tu es avec nous ?

Six mois qu'elle vivait en apnée. Depuis cette agression puis cet incendie. Des années à construire et structurer sa vie pour être pleinement heureuse, et tout perdre en quelques instants. La voilà désormais à louer une petite piaule miteuse, aux murs décrépis, qui engloutissait une bonne partie de son salaire de jeune professeure. Un logement trouvé dans l'urgence après que tous ses souvenirs soient partis en fumée. Un abri de fortune non loin de chez ses parents. Eux avaient voulu l'accueillir les bras ouverts. Cependant, elle avait décliné l'offre, ne préférant pas retourner à la case départ. Cette période restait déjà bien assez difficile et humiliante.

— La tour de contrôle appelle Alice ! Alice ! s'amusa Claire en mimant des signes de manière à la sortir de ses rêveries.

Elle balbutia de plates excuses et ses collègues ne lui en tinrent pas rigueur. Ils étaient au courant de ce que madame Bellamy traversait depuis de longs mois. Alice s'appliqua à écouter le bilan des derniers préparatifs en vue de la sortie pédagogique prévue la semaine suivante. Deux jours en Normandie sur les plages du débarquement. Un travail sur la seconde guerre mondiale, un devoir de mémoire, proposé par le collègue d'histoire.

À la première sollicitation, Alice avait décliné toute participation au voyage, prétextant être la maman d'un petit garçon de quatre ans qu'elle devait absolument garder. Les rumeurs quant à l'alcoolisme de son mari, le docteur qui avait soudainement fermé son cabinet sans préambule, avait alors gagné de l'ampleur. Le Bellamy serait dans un état tel que sa femme ne pouvait envisager qu'il garde leur enfant seul.

Puis elle s'était laissé convaincre qu'un changement d'air lui serait certainement profitable. Claire l'avait incitée à les rejoindre dans cette « expérience » avec les élèves de 3^{ème}. En sortie, le contact entre les deux camps évoluait et ensemble ils se construisaient des souvenirs impérissables. Rien à voir avec le cours de grammaire du mois dernier que tout le monde avait intégralement oublié. Après quatre années à se côtoyer au collège, il allait bientôt être l'heure des adieux avec cette cohorte. Même si le parcours commun avait été semé d'embûches, terminer sur une bonne note demeurait important.

Pour beaucoup d'adolescents embarqués dans ce projet, quitter la région et partir loin seraient une première. Voir la mer sans le prisme de l'écran, goûter au vent salé, sentir le sable fin couler entre les orteils, des sensations incroyables à découvrir grâce à eux, grâce à l'école. Des éléments non-inscrits dans les programmes officiels mais ô combien primordiaux. Et à quelques semaines du sacro-saint brevet des collèges avec lequel tous les professeurs baignaient les 3^{ème}, la bouffée d'oxygène n'en serait qu'appréciée par tous.

Toutefois, au préalable à cette escapade normande, la paperasse administrative devait être réglée. Jean égrainait la liste définitive des élèves participants avec les autorisations parentales. Claire mangeait son repas d'une

main et cochaît les noms sur un tableau de l'autre. Pour chacun, elle commentait le profil de l'adolescent, notamment les détails à retenir de façon à ce que le voyage se déroule sans incident.

— Il est à surveiller et à séparer d'Anthony Vachet, ils se sont encore embrouillés hier dans la cour.

Quant à Alice, elle validait les aspects médicaux avec les remarques importantes fournies par l'infirmière. La proportion de gamins allergiques au gluten, aux piqûres, au pollen, aux graminées et cetera demeurait incroyable... À se demander sincèrement ce que les humains mangeaient et respiraient pour que leurs corps ne supportent plus leur environnement. Ceux avec des traitements réguliers demeuraient heureusement moins nombreux.

— Jérémy Serriki, problème gastrique et œsophagique. On a l'ordonnance et les parents ont signé, c'est bon, précisa-t-elle.

Après avoir rencontré la famille Serriki chez le spécialiste à Compiègne, Alice ne fut nullement surprise de découvrir ce souci de santé chez Jérémy.

— Lui aussi est à garder dans le viseur... ajouta Claire. Il n'a jamais eu un comportement d'ange et a toujours eu des phases difficiles mais depuis la mort de son père il y a seulement quelques semaines, il faudra être vigilant à tous points de vue.

— J'avais averti que ce n'était pas le bon plan de l'emmener... soupira Jean, tendance rabat-joie.

— Plus que quiconque peut-être, ce gamin a besoin de voir autre chose que la grisaille de sa cité... modéra Claire, dont l'instinct maternel reprenait souvent le dessus dans le but d'apaiser les potentiels conflits.

Début avril, les gros titres des journaux régionaux avaient évoqué la mort de monsieur Serriki. Son portrait de tête de tueur à gages avait été imprimé sur toutes les feuilles de chou. Il présentait le profil type pour faire trembler les ménagères. Un véritable bulldozer sur la photo. Un curriculum vitae d'infractions long comme le bras et un casier judiciaire justifiaient sans doute sa fin tragique. Assassiné en plein deal de drogue. Corps repêché dans l'Oise. Un règlement de compte, un différend, qu'importe, ce mec était une sale ordure.

En début d'après-midi, assise derrière son bureau, Alice surveillait sa classe de troisième en contrôle. L'ultime, pour clore les bulletins, et avant la dernière ligne droite de révisions pour le brevet. Certains élèves dormaient sur leurs copies jugeant apparemment préférable de se reposer de leur nuit passée à jouer en réseau ou devant la télévision que de tester leur connaissance sur la thématique du regard du poète sur le monde. Un sujet peut-être trop abstrait pour des gamins vivant dans une société laissant aussi peu de place à la culture.

Toute l'année, Alice avait dépensé une énergie folle à secouer ces ados lorsqu'ils renonçaient ainsi aussi facilement, à leur expliquer le but de leur présence entre les murs de ce collège, à leur faire miroiter un meilleur avenir

s'ils se prenaient en main et décrochaient des diplômes. Là, à quelques mètres de l'arrivée, elle abandonnait, épuisée. Elle ne pouvait se tuer à la tâche pour des jeunes qui se destinaient uniquement aux divers trafics illégaux dans leur cité. Elle ne pouvait se substituer constamment aux parents démissionnaires. Elle ne pouvait s'engager émotionnellement pour la centaine d'élèves qu'elle suivait de la même façon que pour William, son propre enfant. Dans la société, dans n'importe quel système, afin d'obtenir l'équilibre, chacun devait jouer pleinement son rôle. Alice avait pris le sien au sérieux et avait fait au mieux de ses capacités. Ses partenaires, enfants et parents, pas toujours malheureusement.

Aussi, Alice les laissa-t-elle dormir, désabusée. Tant que ces derniers ne gênaient pas ceux qui tentaient de sauver les meubles ou de se donner bonne conscience en écrivant quelques réponses, elle tenait là sa petite victoire du jour. Beaucoup ne suspectaient pas encore que dans la vie, on n'obtenait rien sans efforts, et ce, dès l'école. Quelques irréductibles, très minoritaires, avaient préparé l'évaluation avec sérieux, à hauteur de leur capacité. Alice se dit qu'elle en aurait sauvé certains de la noyade, triste lot de consolation quand, au début du cursus, elle rêvait de tous les porter à bout de bras vers le chemin de la réussite...

Le constat se répétait inlassablement au fil des ans et la tendance penchait du mauvais côté. Les collègues les plus expérimentés d'Alice confirmaient que cette génération avait perdu en maturité, en autonomie, en ambition, en logique. Jean Cassagne ressassait à qui voulait l'entendre que le quotient intellectuel moyen des êtres humains diminuait depuis le cap de l'an deux mille et l'entrée dans cette ère du tout numérique. Difficile de le contredire à l'heure des bilans de fin de cycle.

Les yeux dans le vague, assise devant ses vingt-cinq élèves, les pensées d'Alice allaient et venaient. L'image de John Lennon lui vint alors à l'esprit avec sa fameuse citation sur le bonheur. À la question de l'un de ses professeurs lui demandant ce qu'il voudrait devenir plus tard, la future icône britannique avait simplement répondu qu'il voulait être heureux. L'adulte face à lui rétorqua qu'il n'avait pas compris la question. John Lennon lui précisa qu'il n'avait pas compris la vie.

Ces gamins, se moquant royalement du point de vue du poète sur le monde et ne s'émouvant pas d'une mauvaise note, avaient-ils mieux compris la vie qu'elle, Alice Bellamy, multi-diplômée ? Elle qui n'attendait plus grand-chose de *la vie*...

William représentait à lui seul son bonheur. À partir de là, tout pouvait se déliter, s'oxyder et s'autodétruire, elle n'en avait cure, cela ne présentait plus aucune forme d'importance à ses yeux. Alice en était là de ses réflexions quand la sonnerie retentit. Elle ramassa les copies, sachant que certaines étaient restées blanches et que pour les autres, il lui faudrait déchiffrer un charabia indescrivable, loin de la langue française. Elle s'arracherait les cheveux et se morfondrait encore et encore comme si elle seule était

responsable de ce constat d'échec.

Cinq années en primaire et quatre au collège pour « ça » du côté des élèves.

Un master universitaire en lettres modernes pour « ça » du sien.

Quelque chose ne tournait décidément plus rond dans le système éducatif et ces aberrations n'aidaient en rien Alice à lutter contre sa dépression.

À dix-sept heures trente, Alice retrouva enfin le sourire.

À l'ouverture de la porte de sa nourrice, l'espoir renaissait à chaque fois. Elle se sentait revivre, son cœur battant la mesure sur une musique joyeuse. Ses idées noires s'évaporaient pour quelques heures. Ses questionnements sur la vie disparaissaient lorsqu'elle retrouvait son William après le travail.

Le voir rayonner de bonheur à son arrivée lui réchauffait le cœur. Le câlin qu'il lui offrait chaque soir la reboostait comme si ses malheurs n'existaient plus. William constituait son énergie, était son moteur, représentait son futur.

Sur le trajet de retour, son fils lui racontait sa journée, ses jeux, son repas. Parfois, il croisait des copains au parc et s'amusait avec eux entre toboggans et parties de ballon. Alice l'écoutait, commentait mais ne parlait que rarement des heures pénibles qu'elle venait de traverser. Protéger son fils de sa morosité, de sa perte de goût et de sensation, restait une priorité.

En rentrant dans la maison qu'elle louait, elle ne portait plus attention aux détails qui l'avaient tant écoeürée : ces volets aux peintures écaillées, cette gouttière cassée, ce petit lot de terre envahi par les mauvaises herbes et étouffé par des arbustes livrés à eux-mêmes, cette odeur d'humidité persistante, ce manque de luminosité, cette tapisserie déchirée et jaunie par le temps.

Alice soupira en relevant le courrier et en découvrant une nouvelle facture à payer. Son seul salaire épongeait à peine les frais incompressibles et les crédits à rembourser. Fini le temps de l'insouciance financière, des cadeaux, restaurants et voyages. Bienvenu le monde de l'austérité et de la déprime. Depuis son déménagement, elle ne recevait plus personne à domicile, éprouvant une honte immense à la vue du spectacle offert ici. Une illustration parfaite de sa descente aux enfers.

Elle posa son cartable de professeure sur la table de la salle à manger transformée en bureau à domicile. Juste à côté, dans le fauteuil du salon, à une seule enjambée vu l'étroitesse des locaux, Lucas ronflait comme un train à vapeur. Il s'était à nouveau endormi devant le poste de télévision et leur arrivée ne l'avait nullement sorti des vapes. Des cadavres de bouteilles en verre traînaient à ses pieds. Alice en compta huit. Le pack de bières était stocké à portée de mains, rendant le tableau encore plus pathétique.

À l'égard de ses élèves récalcitrants, Alice s'était échinée à le secouer et à le raisonner. Sa volonté à le faire réagir, le remettre debout, sur pied, comme un homme digne de sa famille, l'avait épuisée durant des mois. Maintes fois, elle en était venue à le menacer s'il ne se reprenait pas en main. Sauf que, après l'incendie de leur maison, ce fut de mal en pis et jamais une lueur

d'espoir n'avait éclairé son chemin de croix.

Lucas Bellamy était devenu un véritable fardeau. Pour elle, sa famille, la société. Aux oubliettes le jeune docteur Bellamy ouvrant son cabinet médical. Adieu le mari, gendre et père idéal jaloué de beaucoup. Bienvenu à l'ivrogne, le moins que rien, la limace collante incapable de laisser fuir sa femme et son fils avant l'apocalypse finale.

Du jour au lendemain, il n'avait plus enfilé sa blouse blanche pour accueillir ses patients, les abandonnant à leur propre sort. Sans avertissement, sans excuse. Le bâtiment qu'il avait acheté prenant la poussière et l'humidité depuis Noël et jamais il n'avait eu la volonté de revendre ce bien immobilier, préférant peut-être définitivement ruiner sa famille avec les charges et le prêt à rembourser.

Aux yeux de son épouse, Lucas Bellamy ne ressemblait plus qu'à une larve répugnante, en totale opposition avec tout ce qui lui avait plu chez lui. Si un amour sincère l'avait empêchée de divorcer après leur agression à la fin de l'automne, désormais plus aucun sentiment ne faisait obstacle à cette ultime décision. Malgré leur longue et belle histoire commune, il ne restait plus une trace de ce qui les avait unis. Ce lien fusionnel et inconditionnel s'était désagrégé et les miettes subsistantes avaient été soufflées par le vent.

Si seulement Lucas assurait toujours son rôle de père, Alice l'aurait encore estimé un peu. Mais en plus de représenter un mauvais exemple pour William, Lucas en venait même à le rejeter, l'ignorer, à supposer qu'il portait sur lui les causes de son malheur. Lentement, tous deux étaient devenus des étrangers l'un pour l'autre, dans l'incompréhension complète du jeune enfant, pleurant régulièrement cette situation douloureuse, cherchant à comprendre ce qu'il avait bien pu faire de mal pour mériter ce traitement. Alice compensait au mieux par son omniprésence, ses discours rassurants et elle expliquait le drame par l'alcoolisme de Lucas sans entrer dans les détails qu'il ne devrait jamais connaître.

Comme chaque soir, Alice le laissa cuver, préférant le silence de son homme à sa colère quand il franchissait la limite et ne se contrôlait plus. Elle alla se servir une boisson fraîche dans la cuisine. Elle stoppa son geste en ouvrant la porte du réfrigérateur car une odeur âcre lui envahit les narines. Une ritournelle qu'elle connaissait par cœur. Elle chercha autour d'elle à l'affût des dégâts et fut soulagée que Lucas eut cette fois atteint l'évier pour vomir sa vinasse écœurante. Elle ne se plaignit pas, préférant cela au canapé ou au tapis du salon. Tombée en bas de la falaise, Alice se réjouissait vraiment de peu.

Elle ouvrit le robinet et rinça le dégueulis avant de verser une bonne dose d'eau de Javel et de frotter toutes les surfaces souillées. Elle subissait le triste sort de la femme mariée à un ivrogne et se retrouvait forcée d'accepter ce quotidien devenu ordinaire. Lucas lui avait pourtant promis de ne plus toucher une goutte d'alcool alors même qu'à l'époque, il n'en était jamais venu à une extrémité de la sorte. Désormais, il cuvait tous les jours ses désillusions.

En récurant l'évier, elle se jura une centième fois de le quitter, coûte que coûte. Avec une once supplémentaire de courage, elle aurait pu en quelques minutes franchir une ultime fois cette porte avec William. Mais ce salopard la tenait fermement. Il n'avait plus aucune conscience du bien et du mal, se fichait désormais royalement des conséquences de ses actes. Alors à chaque fois qu'elle évoquait le divorce, il répétait froidement la sempiternelle menace.

« Si tu me quittes, je dirai tout à la police. Tu entends ? Tout ! »

Le même refrain, toujours et toujours, d'une efficacité diabolique permettant de contrer les désirs de fuite de son épouse.

William la rejoignit après avoir rangé son sac dans sa chambre.

— J'ai chaud, je peux me servir un verre à boire ?

Son fils adorait le thé glacé et aimait jouer avec les glaçons, les faire tourner, les voir fondre, les croquer. Il se prépara sa boisson comme un grand, sans renverser, sous le regard bienveillant de sa mère.

— Tu as besoin d'aide, maman ?

— Non, je me débrouille, tu sais. Et toi, tu vas t'occuper comment d'ici le bain ?

Évidemment, le garçon avait déjà réfléchi à la question et des projets sensationnels se bousculaient dans sa tête. Le plus difficile restait de choisir, il ne pouvait pas tous les accomplir à la fois.

— Je vais construire la plus grande tour du monde !

Les indémodables briques de construction avaient toujours la côte auprès de William, sans cesse émerveillé de ce qu'il pouvait créer et réaliser à partir de simples pavés de couleur.

— Tu veux que je t'aide à toucher le plafond ? lui proposa-t-elle avec enthousiasme.

— Oh ! Oui !

Alice jeta son éponge dans l'évier et courut après son fils vers des instants magiques de partage. Tous deux oublieraient le temps d'une soirée la présence d'un étranger dans leur salon.

Chapitre 16

31 mai 2012

Partir avant l'aube sans embrasser son fils constituait une première fois douloureuse en quatre années. Alice faillit renoncer à son projet et il fallut la présence de sa mère à ses côtés, levée elle aussi dans la nuit, pour l'en dissuader. Néanmoins, Alice ne résista pas à aller voir William, endormi dans la chambre que sa mamie lui avait préparée pour cette occasion spéciale. La veille, elle avait craint que son petit loup ne trouve pas le sommeil ou cauchemarde mais à son grand étonnement, il était tombé dans les bras de Morphée rapidement et ne semblait nullement stressé, contrairement à sa mère. Séjourner en dehors de sa maison en perdition, dans cette pièce jolie et agréable, saine et propre, lui convenait parfaitement.

— Tu aurais dû venir ici depuis le début, avait répété madame Cassandre à sa fille. Cela ne nous dérange aucunement. Bien au contraire, votre présence nous réjouit tous les deux.

— Je dois assumer ma vie d'adulte, maman. Et je saurai me sortir de cette mauvaise passe, même si cela me prendra du temps...

Alice n'aimait pas aborder le sujet délicat de son couple et de la déchéance de son mari avec ses parents. Cela constituait un constat d'échec difficile à partager. Or, la veille, alors qu'elle était arrivée avec William des valises à la main, les questions avaient fusé.

— Pourquoi tu ne le quittes pas, bon sang ?

Il avait fallu plusieurs mois à ses parents, à Myriam et à Lisa avant d'aborder aussi directement avec elle ses problèmes conjugaux. L'heure des pincettes, du principe de précaution, des réserves à adopter face à la vie privée d'Alice, était révolue. Tous plongés dans l'incompréhension devant une telle catastrophe, ils étaient passés à l'offensive, d'une manière très coordonnée prouvant ainsi qu'ils en avaient tous parlé au préalable ensemble. Chacun d'eux s'inquiétait véritablement de son sort et elle ne pouvait assurément leur en vouloir. La laisser périr au sein de ce couple sans réagir aurait été inhumain.

Alice se murait dans de fausses explications, se sachant contrainte au silence. Un silence asphyxiant qu'elle ne serait jamais en état de rompre au risque d'aggraver de surcroît la situation, aussi inconcevable que cela puisse paraître. Alice se savait encore loin du fond du trou dans lequel elle tombait en chute libre depuis des mois. Se taire pouvait lui éviter l'impact final.

— On s'appelle régulièrement, d'accord ? voulut se rassurer Alice en quittant la maison de ses parents.

— Ne t'inquiète pas, nous veillons sur lui.

Dans le bus en route vers la Normandie, seuls les professeurs semblaient finir leur nuit tandis que les élèves étaient étrangement réveillés, bien plus qu'en classe à huit heures. Les adolescents n'avaient pas encore pleinement conscience des lieux de mémoire qu'ils allaient visiter. Cassagne allait entreprendre une mise en condition afin que les différentes étapes du voyage se passent sans incident. Le Victory Normandy Museum de Catz, musée construit sur l'emplacement d'un ancien aérodrome américain, constituait leur première étape, un lieu où tous seraient immédiatement immergés dans le quotidien des années quarante et où ils auraient la possibilité de toucher des objets d'époque. Son collègue d'histoire-géographie possédait le don de raconter l'Histoire avec le cœur, ponctuant son récit d'anecdotes. Alice se dit en l'écoutant qu'elle faisait pâle figure. Elle n'avait plus la foi pour enseigner et à partir de cet instant, elle ne pouvait en vouloir aux gamins de ne pas être captivés par ses cours.

Quand ils posèrent le pied en Normandie, Alice avait déjà échangé des dizaines de textos avec ses parents souhaitant obtenir les détails les plus insignifiants. William avait dormi jusqu'à huit heures. Il allait bien, avait mangé avec appétit, s'était brossé les dents, affirmait être content de se retrouver un peu avec ses grands-parents... Alice demanda mille précisions et sourit à chacune d'elles comme si elle tentait de pallier son absence. Que William ne se sente pas abandonné par sa mère après avoir été délaissé par son père... Sans doute pour abrégé les échanges, la mamie finit par préciser qu'ils allaient se promener, sous-entendu, qu'elle ne serait pas en mesure de répondre à ses innombrables messages. Elle joignit une photo du fiston avec un grand sourire, prêt à partir en balade.

Tout au long de cette première journée d'expédition, Alice Bellamy se laissa porter au milieu de cette cohue, finalement disciplinée, à la hauteur du respect que les lieux imposaient. Cette génération n'avait pas connu la guerre en dehors d'images à la télévision, à l'autre bout du monde. Ici, la réalité les rattrapait. Quand, dans le cimetière militaire allemand de la Cambe, leur professeur montra des tombes de jeunes prisonniers de guerre morts après l'armistice car utilisés dans le but de déminer les plages, leur souffle fut coupé. Il n'existait rien de virtuel en ce lieu, ni jeu vidéo ni fausse explosion. Alice retint particulièrement le discours sur le massacre d'Oradour-sur-Glane, la destruction du village français et l'assassinat de six-cent-quarante-trois habitants. Se retrouver devant la tombe du SS responsable de cette abomination glaça le sang de tous. La noirceur de l'âme humaine dépassait l'imaginaire. Alice repensa aux salauds venus faire chanter sa famille, fracasser son mari, égorger son fils, contre une poignée de billets. Des êtres ignobles, lâches, lamentables là aussi.

S'en suivit dans l'après-midi, la visite du VN62, rendu tristement célèbre par le débarquement du 6 juin avec le sinistre record de tués en un point, puis

celle du cimetière américain de Colleville-sur-Mer. Ce petit havre de verdure invitait chacun au recueillement et au souvenir. La vue imprenable sur la plage d'Omaha Beach inspirait un sentiment de paix et de sérénité. Alice espérait retrouver ses sentiments à long terme, ne cessant de juxtaposer sa vie en lambeaux et cette page de l'histoire de France.

Face au mémorial en forme de demi-cercle, trônant fièrement au milieu de l'alignement parfait des tombes vers l'ouest, ils s'arrêtèrent non loin de celles des frères Nylan ayant inspiré Steven Spielberg pour la réalisation du film « Il faut sauver le soldat Ryan ». Devant l'intérêt suscité par certains élèves à l'évocation de ce monument du cinéma, le professeur d'histoire leur avoua qu'une séance de projection était prévue au centre d'hébergement avant l'extinction des feux.

Après une première journée aux multiples sensations, où sans cesse les adolescents avaient dû se contenir – ce qui pour certains relevait d'un défi permanent – le temps de se défouler fut venu. À deux pas de l'hébergement à Lion-sur-Mer, les professeurs offrirent aux jeunes un moment de détente sur cette autre plage où l'Histoire avait été écrite par des milliers de soldats courageux et braves. Peut-être ce voyage susciterait-il des vocations dans l'armée, dans les secours ou l'aide à autrui en général ? Ces hommes avaient risqué leur vie, pour beaucoup l'avaient même donnée de manière à défendre l'idée de la liberté. Foncer vers les mines et les tirs ennemis. Savoir que peu d'entre eux en sortiraient vivants. Combattre le mal jusqu'à la mort, la victoire comme seul objectif. Cependant, la liberté n'avait pas de prix à leurs yeux. Un magnifique message envers ces jeunes nés dans une société devenue individualiste, où le chacun pour soi prédominait malheureusement.

— Auriez-vous eu ce courage ? leur avait lancé Cassagne.

Un grand nombre admit honnêtement ne pas se sentir capables d'un tel sacrifice. Alice concéda aussi appartenir à ceux refusant sa propre mort en échange d'une idéologie ou en vue de sauver autrui. À moins qu'il ne s'agisse de sauver son fils... Dans cette unique hypothèse, Alice se surpasserait sans aucune hésitation, transgresserait ses peurs et ses valeurs, via son amour inconditionnel pour son enfant.

Autour d'elle, les élèves libérés des contraintes couraient vers la mer. Un moment savouré par tous dans ce grand espace. De vrais ados une fois extraits de leur quotidien bétonné et cloisonné. Des rires, des jeux, des cris. Les bons côtés de la jeunesse où l'insouciance permettait de passer en un claquement de doigts de la gravité à l'amusement, des pleurs aux larmes de joie. Alice restait quant à elle dans sa bulle, préoccupée par le cours de sa vie, anxieuse de la distance entre elle et son fils.

— En voyant un aussi beau spectacle, tu ne regrettes pas d'être venue avec nous, dis-moi ? lui demanda Claire.

Le panorama se révélait grandiose et valait effectivement le détour à la vue de tous ses 3^{ème} joyeux avec qui elle avait pourtant tant de fils à retordre cette année.

— Non, la journée restera gravée dans ma mémoire assurément. Je m'évade aussi, autant qu'eux, concéda-t-elle, comprenant les arrière-pensées de son amie et collègue.

Le téléphone d'Alice se mit à sonner. Une fois l'appareil en main, elle constata avec une légère grimace qu'il s'agissait d'un numéro inconnu de son répertoire. Elle se sentait si impatiente de parler à William qu'elle ne résisterait pas longtemps avant de l'appeler elle-même pour entendre le bonheur dans sa voix lui raconter ses péripéties avec papi et mamie.

— Un problème ?

— Non, encore du démarchage pour mon isolation je suppose. J'aurais préféré que ce soit mes parents et William. Une fois l'heure du bain passé, je les rejoindrai pour prendre des nouvelles.

Les deux femmes se tournèrent vers des cris de colère. Une élève râla ostensiblement après que d'autres lui eurent vraisemblablement lancé du sable dans le visage, amusant au passage la galerie.

— Ah... Le calme ne pouvait pas durer », commenta Claire Merlin à voix basse, augmentant ensuite le volume pour montrer son mécontentement. « Arrêtez ça tout de suite ! Profitez du grand air ou nous rentrerons plus tôt que l'heure prévue ! »

Tranquillement, tous remontèrent la plage, certains profitant d'un bain de pied, d'autres d'un bain de soleil. Jean les rejoignit en évoquant le programme du lendemain. La croix de Lorraine du général de Gaulle à Courseulles-sur-Mer, le commando Kieffer à Ouistreham. Son enthousiasme restait intact et son organisation bien rôdée, fort de son expérience à organiser ce voyage chaque année.

Ce fut alors son téléphone qui vibra dans sa poche.

— Ah, c'est le collègue. Ils veulent savoir combien on en a perdu en route ! s'amusa-t-il en décrochant.

Alice sourit à son humour et fixa l'horizon afin d'immortaliser le paysage de la Manche avec au loin les chalutiers en transit avec la Grande-Bretagne. Un léger vent apaisait sa peau exposée aux rayons du soleil déjà ardents pour un début juin. Les premiers signes d'un été radieux à venir, espérait-elle.

— Oui, oui, elle est là... bredouilla Jean, soudainement plus sérieux. Je lui transmets l'information immédiatement.

Le trio s'arrêta de marcher, conscient que cette voix grave n'aurait pas une bonne nouvelle. L'historien s'adressa à Alice :

— C'était la principale... Elle me dit que depuis plus d'une heure, la gendarmerie essaie de te joindre sur ton portable. Elle te demande de décrocher, c'est apparemment urgent.

Les visages blémirent et Alice crut défaillir. Elle le sentait. Le malheur allait la frapper, encore une fois... À peine, eut-elle le temps d'encaisser le choc que la petite musique retentit à nouveau dans son sac. Fébrile, sous les regards inquiets de ses collègues, elle observa l'écran. Toujours le même numéro non identifié. D'un doigt hésitant, elle prit la communication.

— Allô ? souffla-t-elle, au bord de l'évanouissement.

— Madame Bellamy ? C'est l'adjudant Benotti de la gendarmerie de Montdidier.

L'officier attendit une confirmation de l'identité de son interlocuteur avant de poursuivre.

— Je viens d'apprendre que vous étiez en voyage scolaire en Normandie et je suis vraiment navré de vous importuner mais il s'agit d'une urgence, madame. Vous devez revenir au plus vite ici.

Brusquement pâle, chamboulée par l'annonce, Alice chercha ses mots.

— Pourquoi ? parvint-elle à demander. Que se passe-t-il ?

— Je ne peux rien vous dire au téléphone. Précisez-moi où vous êtes exactement et je vous envoie immédiatement un taxi.

Alice n'eut guère de doutes sur la gravité de la situation. Ses collègues l'observaient, abasourdis, comprenant eux aussi qu'un cataclysme avait eu lieu.

— Je vous en prie, dites-moi que mon fils va bien ! Que mon mari aussi...

— Madame, je vous en prie. Essayez de garder votre sang froid.

Non, Alice ne parvint pas à rester zen. Ce type au bout du fil lui prédisait la mort d'un de ses proches. Qui pourrait garder son putain de sang-froid ? Alors Alice s'emporta et cria dans le téléphone.

— Racontez-moi ce qui est arrivé ! Je veux savoir !

Au bord de la crise de nerfs, elle attira l'attention de tous sur la plage. Personne n'osa intervenir, le temps se suspendit à la réponse du gendarme qui aurait préféré annoncer autrement le drame à cette femme. Il ne pouvait décemment pas la laisser dans l'ignorance pour les heures de trajet la séparant de la Picardie.

— Y a-t-il quelqu'un de proche à vos côtés, madame ?

Ainsi, avec des mots que l'adjudant Benotti n'avait nullement appris à l'école de gendarmerie et qu'il n'aurait jamais voulu prononcer, le destin d'Alice se brisa en multiples fragments.

Elle cria son désespoir à la face du monde, au milieu de ce champ de bataille d'un autre siècle, elle livrait son propre combat et semblait chaque jour perdre un peu plus la bataille.

Claire la soutint alors qu'elle défaillait, ses jambes rompant sous le poids de cette nouvelle torture. Jean prit le téléphone de sa collègue en état de choc. Alertée, une autre professeure courut vers eux, suivie de la masse des élèves, stupéfaits, comprenant tous qu'un immense drame venait de foudroyer à nouveau la jeune femme.

Pour chacun d'entre eux, et notamment pour Alice Bellamy, cette journée resterait effectivement gravée dans toutes les mémoires...

Deuxième partie
Pour le pire

« I'm not here

This isn't happening »

How to disappear completely - **Radiohead**

Chapitre 17

Aujourd'hui

En remontant ce long couloir, la chaleur l'étouffe petit à petit. Alice Bellamy se liquéfie à chaque pas, écrasée par cette température qui lui paraît infernale. Dehors la météo est clémente, cependant à l'intérieur de ces murs, un enfer caniculaire semble régner en maître. À chaque porte ouverte, Alice n'ose jeter un coup d'œil, par peur de découvrir l'antre d'un autre drame. Elle se contente de fixer le bout du tunnel dans lequel on l'invite à suivre cet homme à la démarche assurée, alors qu'elle tente péniblement de dissimuler un trouble profond.

— Je vous en prie, asseyez-vous, je reviens dans un instant.

Telle une femme apeurée, timide, introvertie, Alice s'introduit dans le bureau qu'on lui désigne. Elle avance au milieu de la pièce et réalise qu'elle se retrouve désormais seule. L'envie de fuir la submerge avant même qu'elle ne s'installe sur cette chaise en plastique bien inconfortable. Le sac à main sur les genoux, elle s'y cramponne avec force comme si sa vie en dépendait, comme s'il ne lui restait plus que cet accessoire pour survivre.

Face à elle, le bureau a été rapidement déblayé et des dossiers s'empilent dangereusement sur le bord, formant une tour de Pise attirée par la gravité. Tout autour d'elle, quelques décorations sans valeur effacent les surfaces aux peintures écaillées. Deux grands tableaux blancs ont là aussi été nettoyés avant sa venue. Une imposante armoire métallique grise occupe tout un côté de la salle et l'une de ses portes, restée entrebâillée laisse entrevoir les milliers d'heures de travail acharné qu'ont abattu les hommes et femmes de ce service. Sans doute souhaitent-ils rappeler à chaque visiteur qu'il prend place devant des professionnels chevronnés et expérimentés.

Alice a chaud. Son corps monte en ébullition et cette attente l'insupporte. À croire que la manœuvre est volontaire. Elle n'a pas l'intention de s'éterniser et s'asseoir du bout des fesses lui semble être le bon signal pour signifier qu'elle repartira rapidement de ces lieux hantés. Toutefois, Alice se résout à se mettre à l'aise en enlevant sa veste, de crainte de tomber dans les vapes avant même qu'on lui annonce l'irréversible.

Depuis le coup de téléphone, elle angoisse terriblement et ses nerfs sont mis à rude épreuve. Elle devine ce que cet homme va lui apprendre, certes, sans avoir de certitudes. Elle espère s'être monté un film d'épouvante ridicule, s'être imaginé le pire des scénarios. Quand bien même, on ne l'aurait pas appelée et dérangée pour rien...

Durant ces minutes de solitude, Alice tente d'analyser la situation afin de

mieux appréhender ce qui serait susceptible de la percuter en pleine face mais ses pensées s'emmêlent et sa principale angoisse reste de ne pas avoir l'esprit assez clair pour suivre et comprendre la discussion à venir. Et cette chaleur ne l'aide en rien à se concentrer, à croire que les chauffages sont poussés à leur maximum en plein été.

Alice Bellamy se triture les mains, s'impatiente, envisage de sortir dans le couloir pour rappeler à tous sa présence. On l'abandonne là alors qu'elle souhaite plus que tout savoir pourquoi on l'y a amenée...

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre, affirme le charmant trentenaire en la rejoignant enfin.

Il ferme la porte derrière lui comme pour mieux profiter de ce sauna. Alice le supplierait bien de tout aérer, de produire un courant d'air rafraîchissant, pourtant elle se garde d'intervenir, souhaitant ne pas paraître faible et rester digne des circonstances. Il s'assied sur son fauteuil et prend le temps de se servir puis de boire un verre d'eau. Là encore, Alice ne réagit pas à ce qu'elle traduit par de la provocation ou a minima une profonde maladresse tandis qu'elle transpire, immobile, pourtant simplement vêtue d'un fin chemisier.

— Désolé, nous travaillons sur une grosse affaire et il y a des urgences qui s'intercalent constamment.

Et moi, ne suis-je pas une urgence ? Veut-elle crier, agacée et déjà usée avant d'engager la discussion. N'est-ce pas le but de son interlocuteur ?

Tant de choses l'attendent à l'extérieur qu'Alice voudrait partir, là, maintenant. La peur d'entendre ce qu'il a à lui dire la paralyse, pour autant elle sait qu'elle doit tenir, aucun autre choix ne se propose à elle. L'individu qu'elle a déjà rencontré à plusieurs reprises s'affaire un instant derrière son clavier d'ordinateur et fixe son écran, jouant les prolongations, testant les limites de son adversaire. Il se dodeline dans son fauteuil et l'affronte enfin, droit dans les yeux pour sonder son âme.

— Commençons par le commencement si vous le voulez bien, s'engage-t-il tranquillement alors qu'Alice s'impatiente dès lors d'en finir.

Ai-je le choix ? Dis plutôt ce que tu as à m'apprendre, ne perdons pas de temps...

Alice se retient, elle sait devoir faire bonne figure. Tant qu'elle ne connaît pas toutes les cartes dont dispose l'adjudant Benotti, elle doit peser chacun de ses mots, évaluer toutes les hypothèses et anticiper les mauvaises surprises.

Abrège mes souffrances.

Deux parts d'elle-même s'opposent à cet instant-là. La version battante et celle défaitiste. Au moindre grain de sable d'un côté de la balance, l'équilibre sera rompu et, soit elle remportera la partie, soit elle perdra le contrôle. Face à elle, le gendarme n'a pas l'air pressé de jouer. À moins que le jeu n'ait déjà débuté depuis une bonne heure, dès son entrée dans la fournaise.

— Veuillez décliner votre identité complète, s'il vous plaît.

— Alice Bellamy, née Cassandre.

Antonin Benotti tape les informations qu'il connaît déjà depuis longtemps,

bien trop longtemps pour qu'Alice soit rassurée. Date de naissance. Adresse. Profession. Elle répond aux questions d'une voix neutre, la gorge asséchée. Elle ne peut s'empêcher de regarder ce velux au-dessus de sa tête et réalise qu'elle baigne dans le faisceau des rayons solaires.

Satisfait de ces petites formalités, Benotti s'accoude ensuite à son bureau et se penche légèrement par-dessus. Il la fixe de longues secondes sans rien dire, l'obligeant à maintenir son regard dans cet instant de malaise souhaité par l'adjudant. Intervenir serait interprété comme de la nervosité, ne pas réagir comme de la culpabilité. Alice opte pour l'entre deux, d'un ton faussement détaché.

— Un problème, adjudant ?

— Non, non, madame Bellamy. Je réfléchissais juste à ce que vous avez fait...

Chapitre 18

29 juillet 2007

Comment Alice s'était-elle retrouvée en robe de mariée, cachée dans les buissons, en pleine nuit de noces ? Un long frisson parcourut tout son corps. La température plutôt agréable n'y était pour rien contrairement à l'épave de voiture et au cadavre à quelques mètres d'elle. Cette tête éclatée contre le volant et la cervelle répandue sur le tableau de bord la hanteraient jusqu'à la fin de sa vie.

Sur ce vieux modèle de BX des années quatre-vingt, aucun airbag n'était venu au secours du chauffeur. Cependant, vu l'impact contre le châtaignier, rien ne garantissait qu'il aurait survécu à l'accident même avec les dernières technologies en matière de sécurité routière. Ils étaient pleinement responsables de ce drame.

Lucas et elle étaient vivants. Lui mort. Elle ne savait pas si elle devait se réjouir ou non de ce constat comptable.

Lucas boitait et un hématome sur son front résultait d'un choc violent contre la vitre latérale. Elle s'en sortait apparemment sans trop de séquelles physiques, les bras simplement constellés de griffures et éraflures dues à ses efforts pour se redresser dans l'habitacle, le corps écrasé contre les débris de verre. L'autre conducteur avait eu quelques secondes pour prier une dernière fois avant de se briser en mille morceaux contre un tronc qui n'avait, quant à lui, pas cillé.

À quoi devait-elle ce bilan contrasté et insupportable ? Au destin ? À la chance ? Devait-elle évoquer la chance d'ailleurs ? Pourquoi eux survivaient-ils et non cet inconnu ? En quoi méritaient-ils de poursuivre l'aventure plus qu'un autre ? À cet instant, elle aurait préféré crever sans douleurs que vivre avec cette insupportable culpabilité. Était-ce une décision de Dieu qui la mettait à l'épreuve ? Une punition divine d'affronter le monde après avoir provoqué la mort ?

Alice retournait le problème dans tous les sens, cela ne changeait absolument pas ses sensations de vertiges. Elle déambulait au bord de cette route départementale, obnubilée par ce pauvre type, cet innocent, cet inconnu qui était mort. Ils l'avaient tué. Lucas l'avait tué. Devaient-ils désormais assumer cet accident – *jamais nous n'avons voulu la mort de quiconque !* – ou échapper à cette responsabilité – *nous venons de nous marier et la belle vie s'ouvre face à nous !* – qu'elle savait déjà trop lourde à porter ?

— Il faut appeler les secours, trancha-t-elle.

Lucas ne tenait plus en place et labourait le sol en attendant la venue du

messie. L'accident et ses conséquences le sortaient peu à peu de sa douce ivresse. Une véritable gueule de bois où le corps et l'esprit vomissent leurs regrets.

— Il est mort, putain ! Tu veux qu'ils fassent quoi ? Qu'ils le ressuscitent ? s'emporta instantanément Lucas au bord de la rupture, ne se souciant guère de l'état de fragilité de son épouse.

Ce jeune médecin dont la vocation première consistait à soigner et sauver ses semblables réalisait qu'il avait ôté la vie. Accidentellement peut-être, mais il en restait indéniablement la cause et son état d'ébriété ne lui laissait aucune échappatoire.

— Bon sang, qu'est-ce qu'il fait ? répétait-il à voix basse en surveillant l'horizon et vérifiant l'heure toutes les trente secondes.

Aucun véhicule ne passa durant les quinze minutes qui suivirent, preuve que l'endroit demeurerait désert la nuit. Preuve que rencontrer cette vieille Citroën précisément à cet endroit, à cet instant où Lucas avait dévié de sa trajectoire, au moment où le corps de sa femme l'avait plus importé que le reste du monde, relevait d'une terrible malchance. Cependant, au jeu des probabilités malencontreuses, aucun juge ne l'épargnerait pour autant. Aucune excuse ne lui accorderait le pardon de la famille du défunt, la clémence de la justice et la bienveillance de la société. Qu'il soit enfant de bonne famille, médecin de campagne, jeune marié ou donneur de sang universel n'y changerait rien.

Alice se balançait d'avant en arrière dans un ballet hypnotique. Elle se berçait, le regard perdu vers l'astre lunaire, cette faible lueur qui éclairait son océan de désarroi. Ce seul témoin du désastre la narguait et Alice aurait préféré une nuit de nouvelle lune. Pour ne rien voir, s'abandonner dans le noir, se coucher dans ces hautes herbes et ne plus jamais se réveiller. Oublier ce cauchemar.

À cette heure avancée, ils auraient dû découvrir la suite prestigieuse de l'hôtel réservée à leur nom. Pour une nuit inoubliable, d'amour et de sexe. Il aurait dû lui retirer lentement ses collants pour apprécier la douceur de sa peau et s'approcher inexorablement du graal. Il aurait dû la prendre sauvagement, tout habillée, en robe de mariée, comme dans ses fantasmes. Il aurait dû prononcer *madame Bellamy* à chaque coup de reins et elle aurait répondu *monsieur Bellamy* à chaque gémissement. Ils auraient dû se glisser sous la douche puis poursuivre leurs ébats jusqu'au petit matin, avec plus de sensualité cette fois et jouir à nouveau l'un dans l'autre, en parfaite communion.

Au lieu de ce rêve qu'elle a effleuré du doigt, le voile noir de la nuit fut déchiré par des appels de phares lointains. Lucas sortit de l'ombre et signala leur position par de grands gestes désespérés.

La voiture se gara sur le bas-côté et éteignit ses feux de croisement instantanément afin de disparaître des radars. Le père Bellamy était venu seul, ne souhaitant aucun témoin à cette catastrophe annoncée. Rien n'aurait pu dire

qu'il sortait d'une longue fête arrosée. Avec autorité, il calma son fils, à la frontière de la folie, prêt à perdre définitivement pied. Ils ne s'occupèrent nullement d'Alice qui n'existait plus. Arthur et Lucas examinèrent les dégâts. La BX devenue cercueil d'un côté de la route, en contrebas, invisible à première vue ; la Porsche sur le flanc de l'autre, au milieu d'un champ.

Alice aussi perdait doucement la raison. Elle chantonait désormais de vieilles comptines apprises dans sa jeunesse. Seule la curiosité d'un petit rongeur venu à proximité d'elle la sortit de sa transe. L'animal fila dans les fourrées en même temps qu'elle se retournait pour l'identifier. Ce fut à cet instant qu'elle vit le morceau de verre enfoncé dans son épaule. La blessure maculait peu à peu son bustier de sang, répandant une nappe sombre sur le tissu blanc immaculé.

Elle se leva d'un bond et se mit à crier en tirant sa manche de toutes ses forces. Elle ne supportait pas la vue de ce sang sur elle, preuve formelle que sa vie avait dérapé, que plus rien ne serait comme avant, Le tissu de sa robe résistait et elle ne parvenait pas à le déchirer. Cette frénésie s'arrêta lorsque Lucas la força à se blottir dans ses bras. Elle éclata en sanglots.

Alors qu'Arthur Bellamy téléphonait non loin de là, le médecin dénoua sa lavallière en soie et s'appliqua à retirer l'éclat de verre de l'épaule d'Alice. Il compressa la plaie après s'être assuré qu'elle n'engendrait rien de grave. Elle garderait sur elle une cicatrice indélébile : une marque au fer rouge lui rappelant pour l'éternité cette nuit d'horreur.

Et sa robe... Elle avait toujours pensé la garder pour un jour, peut-être, la porter à nouveau pour des noces de porcelaine ou d'argent. Une icône du bonheur de ces futurs parents. Un témoignage d'une vie de couple. Le point de départ de la construction de leur foyer où des petits Bellamy grandiraient tandis qu'eux vieilliraient paisiblement. L'objet finirait dans les ordures ménagères et serait brûlé dans un vulgaire incinérateur.

En plein deuil de sa tenue de cérémonie et de sa journée de mariage – *le plus beau jour de ta vie*, lui avait-on assuré – Alice retrouva son calme et sa raison. Elle s'approcha de son beau-père qui venait de multiplier les contacts téléphoniques.

— Vous avez appelé la police ? s'enquit-elle.

Malgré les années et leur relative bonne entente, Alice vouvoyait toujours cet homme d'affaire qu'elle respectait de par son parcours, son charisme et l'éducation qu'il avait fournie à Lucas. Elle ne s'était pas résolue à passer à plus de familiarité, imposant entre eux une barrière invisible, sans doute essentiellement due à leur différence de statut social. Lui, le riche entrepreneur, elle la simple professeure.

— Hors de question. On va régler ce problème entre nous, asséna-t-il avec assurance, ne laissant guère de latitude au jeune couple. J'ai appelé une équipe qui me doit un service. Ils ont de quoi remorquer la Porsche et la faire disparaître à mille lieues d'ici. Ils nettoieront toutes les traces de votre passage dans ce champ. À partir de là, aucun indice ne pourra vous identifier, donc dès

qu'ils arrivent, je vous conduis à votre hôtel et vous continuez à vivre normalement. Je m'occupe du reste.

Il conclut sa déclaration en affirmant prendre les opérations en main, comme s'il s'agissait d'une faveur qu'ils ne pouvaient décliner. Il imposait sa vision du dénouement. En quelques minutes, il avait tracé une ligne droite de fin de crise. Ils devaient la suivre et tout irait bien. Ils n'avaient rien à dire, rien à faire, juste à obéir et oublier ce désagréable moment.

Le cerveau en ébullition, Alice n'osa pas prononcer un mot. Il lui était difficile de comprendre réellement ce qu'il se passait, les tenants et les aboutissants. Arthur Bellamy venait de leur offrir une porte de sortie. Une véritable fuite visiblement sans conséquences.

Elle parvenait difficilement à croire à cette proposition, qui, à l'écouter, n'en semblait pas vraiment une. Non, elle ne pouvait pas acquiescer sans rien dire. Qu'aurait-elle vraiment entrepris sans la présence de son beau-père ?

— Mais... On ne peut pas... Maquiller la réalité... Fuir comme si rien ne s'était passé...

Une nouvelle vague de panique, accompagnée de tremblements, refit surface. Aussi, Arthur l'empoigna-t-il brutalement et la fixa de son regard noir de requin d'affaire à qui personne ne doit résister.

— Vous n'avez pas le choix. Il n'est pas l'heure de laisser parler les sentiments ou de tenter l'héroïsme qui n'auraient pour seule conséquence votre perte à tous les deux. La responsabilité de Lucas, son taux d'alcoolémie... La police ne lui fera aucun cadeau, tu entends ? C'est la prison ferme qui l'attend. Fini le rêve du cabinet médical. Au revoir la belle vie dorée. Adieu la réputation de la famille Bellamy. Vous pourrez quitter la région à la suite d'années de procédures judiciaires éprouvantes et humiliantes, après cette case prison dont Lucas ne se remettra jamais. Tu vois le tableau, Alice ? Tu as envie de cette vie minable juste pour soulager ta conscience ? Le type est décédé, votre décision ne changera rien à ce constat clinique.

Le choc face à la clarté de cette vision.

Alice regarda Lucas pour s'en remettre à lui. Le visage blême, la mâchoire serrée, il ne trouva rien à dire. Son père lui avait toujours tout offert sur un plateau d'argent, lui ouvrant grand les portes de la réussite. Aujourd'hui, Arthur Bellamy lui proposait un plan simple pour lui sauver la mise sans compromettre son avenir. Pourquoi s'y opposerait-il ?

— Allez à l'arrière de ma voiture et n'en bougez plus.

Alice demeura silencieuse, entre terreur et stupéfaction. Lucas la prit par le bras et elle se laissa emporter.

Qui ne dit mot consent.

Chapitre 19

Aujourd'hui

Alice opte pour le silence afin de ne pas prononcer un mot de trop.

Ce que vous avez commis.

Face au regard inquisiteur de l'adjudant, elle feint cependant un petit air interrogatif. Benotti lance une perche à tout hasard pour tester madame Bellamy. Bluffe-t-il tel un joueur de poker ou connaît-il déjà l'envers du décor ? Espère-t-il réellement qu'elle va déballer tous ses méfaits, un par un en comptant aussi les bonbons qu'elle chipait dans l'armoire de sa grand-mère quand elle était petite ? Il sème simplement le trouble pour instiller le doute et amener son interlocutrice à gamberger.

C'est toi l'enquêteur donc si tu as quelque chose à me reprocher, à toi de parler... Alice connaît les enjeux de cette entrevue et elle tiendra bon, cependant elle ne s'attendait pas à être aussi vite déstabilisée. Au bout de quelques secondes de ce silence imposé, scrutée ostensiblement par des yeux experts pour démasquer les menteurs, elle cède la première, d'une voix la plus innocente possible.

— C'est-à-dire ?

— Nous allons y venir, madame Bellamy, nous allons y venir, affirme-t-il jouant avec ses nerfs. Comme je vous l'ai dit, commençons par le tout début. Parlez-moi de vous, de votre enfance à aujourd'hui.

Alice a chaud et suffoque presque dans cette pièce où l'air est brûlant et sec. Elle est irritée de ne pas maîtriser la conversation et d'être d'emblée baladée. La séquence ouverte par l'adjudant ne peut la mener qu'au désastre, sinon pourquoi aurait-elle été convoquée ? La vérité n'a sans doute déjà plus de zones d'ombre par le gendarme, alors à quoi bon tergiverser ?

Gagne du temps et fais preuve de bonne volonté, cela éveillera la bienveillance du juge et allégera ta peine...

— Quel intérêt, adjudant ?

Il ne la lâche pas du regard, pas un instant, scannant la moindre de ses réactions, froncement de sourcils, tremblement de mains, pincement de lèvres, clignement de paupières. Il prend son temps, fait durer le suspense puis lui répond enfin, s'imposant définitivement en maître du jeu et des horloges. Alice désire déjà que toute cette mascarade finisse et qu'elle puisse repartir... Enfin, s'il lui en laisse l'opportunité...

Non, Alice ! Si son enquête était bouclée, tu aurais depuis longtemps les menottes aux poignets ! Réagis, défends-toi, affronte ce pauvre type qui ne souhaite que ton malheur et t'ôter le peu qu'il te reste.

— La vérité se cache dans les détails, intervient-il enfin. Je voudrais que l'on discute des détails de votre vie, madame Bellamy, savoir comment vous en êtes arrivée là.

Son intonation change quand il évoque son nom marital. C'est volontaire, il sonde ses réactions et la guide vers ce qu'il souhaite.

Il n'a rien contre toi, juste des suspicions. Il tâte le terrain avant d'y poser un pied. Réponds à ses questions, sois mesurée, ne lui laisse aucun grain à moudre et il repartira bredouille.

Alice ne doit donc rien laisser transparaître. Il veut l'obliger à parler, la fatiguer, l'embrouiller pour mieux la surprendre, l'abrutir pour provoquer un faux pas. Elle en est consciente et cela constitue sa principale force. Elle s'engage ainsi à lui répondre, à lui compter un récit, avec un débit lent afin de peser chacun de ses mots. « Tourne sept fois ta langue dans ta bouche » disait sans cesse sa mère à la petite Alice Cassandre. Elle allait appliquer ce principe à la lettre et jouer la montre comme Benotti.

— Je suis née à Compiègne et ai toujours vécu en Picardie. Elevée au cœur d'une famille aimante, de classe moyenne. Ma mère est secrétaire de gestion, mon père ingénieur dans l'agroalimentaire. J'ai eu une enfance relativement normale et une adolescence tranquille. Une fois majeure, je suis partie en fac de lettres à Amiens à l'université Jules Verne afin d'y préparer un master de lettres modernes et d'y passer le concours de professeur. Je suis actuellement en poste depuis quelques années dans un collège de Creil.

Alice se tient à une biographie succincte qui ne dévoile rien de plus de ce que le gendarme ne devait préalablement savoir s'il avait un minimum préparé leur rencontre. S'il cherche à en apprendre davantage sur sa vie, il n'a qu'à poser les questions adéquates.

— Pourquoi n'avez-vous pas évoqué votre mariage ? s'interroge Antonin Benotti, un brin provocateur.

Alice cesse immédiatement de manipuler son alliance sur son annulaire, un vieux réflexe d'anxiété. Son regard se durcit. Elle s'en veut car elle n'est pas assez concentrée et ses mimiques la trahissent, ses omissions sont immédiatement pointées du doigt.

— Parce que vous connaissez pertinemment mon état civil.

— C'est vrai. J'ai d'ailleurs déjà rencontré votre époux à deux reprises, dans de malheureuses circonstances. Néanmoins, je m'étonne que vous ne mentionniez pas ce point fondamental dans votre présentation personnelle.

Irritée par ses sous-entendus, elle ajoute en soupirant :

— Mariée le vingt-huit juillet 2007 à Lucas Bellamy avec qui j'ai eu un fils, William en 2008. Or, ça aussi vous le savez, vous étiez présent à l'enterrement.

La brèche ouverte, la tension d'Alice montée d'un cran, l'adjudant Benotti attaque immédiatement, battant le fer incandescent.

— C'était intentionnel de ne pas évoquer votre époux ou inconsciemment l'avez-vous rayé de votre vie ?

Benotti frappe fort et Alice trébuche ne sachant que répondre. Quoiqu'elle dise, elle connaît déjà la question suivante. Suite à ce premier coup au thorax, elle respire profondément et essaie de ralentir les battements de son cœur prêt à exploser. Se calmer afin de garder le contrôle de la situation... Au mieux...

— Si mes réponses ne vous conviennent pas, soyez plus précis dans vos interrogations adjudant, répond-elle sans parvenir à masquer complètement son agacement.

— Vous avez parfaitement raison, madame Bellamy. Je vais m'y efforcer mais dans ce cas, soyez, vous aussi, très claire dans vos réponses. Dites-moi ce qu'il s'est exactement passé dans la nuit du vingt-huit au vingt-neuf juillet 2007 juste après la célébration de votre mariage.

Chapitre 20

31 juillet 2007

Alice Bellamy avait imaginé son voyage de noces autrement.

Les paysages corses qu'elle savait splendides et le soleil chaud et agréable illuminant ce décor paradisiaque ne la décurent aucunement.

Depuis un an, son imagination l'avait préparée à découvrir cette région main dans la main avec Lucas. Jamais elle n'aurait pensé remonter cette plage de sable blanc, la bague au doigt, avec le cœur et l'âme esseulés.

Alice, profitant que son mari prenne une douche dans la chambre d'hôtel, avait quitté les lieux sans prévenir. Elle marchait maintenant, anonyme, au milieu des touristes. Des couples amoureux, des familles joyeuses, des bandes de potes facétieux. Elle, en plein contraste, solitaire et mélancolique. Une foule en maillot, à s'exposer au soleil et à autrui, fiers de leur bronzage, des kilos perdus, de leur musculature ou de leurs formes avantageuses. Elle, habillée des pieds à la tête, recouverte de vêtements légers mais opaques, avec la volonté de dissimuler son corps, meurtri encore par son accident de voiture. Des griffes, une vilaine cicatrice, des hématomes. Des preuves de son implication dans la mort d'un homme. Les traces physiques de sa honte. Des éléments à dissimuler aux yeux de tous pour ne pas éveiller l'attention et susciter quelques questions.

Elle avançait lentement le long de la côte, fixant la mer Méditerranée, si douce, si accueillante, espérant ne croiser aucun regard inquisiteur. Cachée derrière ses lunettes de soleil, dissimulée sous un chapeau de paille, elle demeurerait inconnue de tous et devait le rester. Pourtant, l'impression que tous la scrutaient lui nouait les tripes et la poussait à rapidement se confiner dans sa suite nuptiale cinq étoiles. Dès qu'elle tournait le dos, elle sentait les doigts pointés vers elle, entendait les murmures l'accusant des pires atrocités. Les mille bornes la séparant de ses terres picardes et de l'épave de cette vieille BX n'y changeaient rien, elle avait embarqué avec ce cadavre dans ses bagages. Elle restait constamment focalisée sur ce crâne défoncé, cette peau maculée de sang, cette carcasse broyée. Plus de quarante-huit heures après l'impact, la violence des images dans sa tête demeurait inouïe. Dès qu'elle fermait les yeux, ses visions la terrifiaient et la ramenaient à sa triste réalité si bien que son médecin de mari lui avait prescrit des somnifères pour l'assommer le soir. Bientôt, elle passerait sans aucun doute aux anti-dépresseurs et autres molécules pour l'abattre définitivement aussi la journée...

Sentir l'écume des vagues lui lécher les pieds, entendre ces enfants jouer au ballon, voir ces amoureux s'enlacer dans l'eau turquoise... Ce séjour forcé

aurait pu l'apaiser et lui redonner espoir dans l'avenir, au contraire, ce bonheur manifeste la renvoyait à son propre sort. Elle ne goûterait pas à la joie et à l'euphorie de son voyage de noces.

Le père Bellamy leur avait dit de profiter de cette occasion, loin de tout, pour se vider la tête, se déconnecter de l'horreur, et revenir ensuite comme si aucun drame n'avait eu lieu. Ne possédait-il ni cœur ni conscience ? Comment le pourrait-elle alors qu'à l'autre bout de la France, une famille entière pleurait un proche à cause de leur faute ?

Non, elle n'était pas « la » responsable, elle ne tenait pas le volant à ce moment-là. Le constat final demeurerait pourtant identique. Elle profitait du climat corse après avoir fui, abominable créature humaine. Elle avait cautionné leur lâcheté à tous et désormais elle devait vivre avec, sauf que sa mauvaise conscience la rongait autant que la pire des gangrènes.

Indéniablement, une partie d'elle-même en voulait à Lucas. Par instant, son dégoût la poussait à le détester. Il avait tout gâché. Tous ses plans, ses projets, ses ambitions. Son bonheur. L'autre partie, elle, aimait cet homme qui l'accompagnait depuis tant d'années. L'aimait éperdument. Il ne ressemblait en rien à un monstre, un meurtrier ou un chauffard.

Trois jours plus tôt, sur les coups de onze heures, ils se disaient oui devant monsieur le maire. Ils se promettaient soutien, fidélité, honneur et respect dans les sacrements du mariage. Pour le meilleur et pour le pire. Elle n'avait pas mesuré ces paroles à leur juste valeur et ne pensait pas se confronter au pire de leur union aussi rapidement et brutalement. Elle avait renvoyé cet aspect abstrait aux lointaines années futures quand la routine ferait son apparition, quand la crise de la quarantaine perturberait les équilibres... Pas là, tout de suite. Pas de cette façon...

Qu'elle veuille sauver leur couple ou brûler tout un pan de sa vie, elle devait se résoudre à parler à Lucas, chose que tous deux avaient soigneusement évité depuis cette nuit-là. Aussi, elle se résigna, elle fit demi-tour et gravit les roches formant une jetée pour retourner à son hôtel. De sa discussion, elle ne savait ce qu'il en sortirait, mais pour la santé mentale de tous, ils devaient poser les mots et tenter d'entrevoir l'avenir.

— Où étais-tu ? Je m'inquiétais ! Je n'ai pas arrêté de t'appeler !

De la peur dans ses yeux. Alice comprit instantanément ces reproches et cette colère sous-jacente : Lucas avait cru qu'elle s'était enfuie, seule, l'abandonnant cruellement, sans même un petit message. Son regard reflétait ses tourments intérieurs, cette situation traumatisait son mari bien plus qu'il ne voulait le laisser paraître.

— Pas de panique, je suis là. Je suis seulement allée prendre l'air.

— Pendant deux heures ? insista-t-il, tel un père grondant son enfant rentré en retard à la maison.

— Un grand bol d'air, oui. Il faut qu'on parle maintenant. Assieds-toi et calme-toi.

À l'image d'un chien battu, Lucas baissa les yeux et sembla se

recroqueviller sur lui-même face à sa maîtresse prête à se fâcher contre lui. Encore un peu, il se roulerait en boule dans un coin de la chambre et couinerait sa souffrance à tous ceux qui voudraient bien l'entendre. Lucas n'avait jamais eu l'étoffe d'un leader, pas même les épaules ni le charisme. À bien y réfléchir, il n'avait été que rarement indépendant, soit sous l'égide de ses parents, soit accompagné par son épouse. Son père lui avait constamment facilité la tâche, mâché le travail, simplifié la vie, l'argent apportant bien souvent des solutions. Cependant, après toutes ces années sans grande difficulté, sans véritable défi à surmonter, sans faute note, Lucas se retrouvait désarmé devant leur situation impossible. « Inapte à la vie d'adulte » aurait-elle pu dire avec un peu de méchanceté. Depuis le mariage, Lucas Bellamy n'avait clairement pas été à la hauteur et il se rendait compte que son parcours jusqu'alors avait été pavé d'or, qu'il ne méritait pas son statut.

Ainsi, le vingt-neuf juillet vers trois heures du matin, devant les demandes de son père, il s'était tu, consentant à se laisser une nouvelle fois aider et guider. Or, trois jours plus tard, seul à affronter son épouse, personne n'était là pour lui souffler les répliques ou lui expliquer la façon de gérer l'après.

Devant l'état pitoyable de son époux, Alice commença en douceur, l'idée n'étant pas de le briser définitivement.

— Comment te sens-tu, chéri ?

À peine eut-elle posé la question que Lucas craqua et s'effondra à ses genoux, en pleurs, en cris d'agonie. Elle ne s'était pas attendue à un tel torrent de larmes et de désespoir.

— Ne me quitte pas... J'ai tant besoin de toi...

Ces supplices, elle aurait pu aussi les prononcer, elle non plus ne souhaitait pas être abandonnée dans pareilles circonstances, elle aussi avait besoin de l'autre. Elle aurait simplement ajouté « sois fort... » car c'était bien la faiblesse affichée par l'homme de sa vie qui la terrifiait le plus.

Elle s'agenouilla pour lui faire face et attendit que ses sanglots s'estompent.

— Je n'ai pas l'intention de partir. Il va falloir avancer à deux maintenant, contre vents et marées, malgré le mal que nous avons semé.

Ses derniers mots furent difficiles à prononcer, néanmoins elle sentit qu'elle n'avait nullement le choix de s'inclure dans les responsables de ce drame. Elle devait le soulager un peu du poids de la culpabilité, même si cela lui arrachait le cœur d'admettre qu'elle y était pour quoi que ce soit. Elle avait bu raisonnablement, elle ne conduisait pas, elle n'avait pas pu donner son avis...

Elle continua pourtant à dire ce que Lucas devait entendre pour sortir un tant soit peu la tête de l'eau.

— Nous ne pouvons plus revenir sur cet accident, remonter le temps nous est impossible. Nous ne pouvons plus revenir sur les décisions prises, il faut maintenant pleinement les assumer. Même si je ne suis pas sûre de pouvoir me regarder à nouveau dans un miroir un jour, ce qui est fait restera ainsi,

gravé dans l'histoire. Par contre, le futur s'annonce incertain mais je demeure persuadée que nous tenons notre destin entre les mains. Ce sera difficile, cependant à deux, nous y parviendrons, je te le promets.

Lucas remontait peu à peu à la surface, le flot de larmes se tarissant. Alice lui vendait de l'espoir à l'instar d'un shaman vendant des remèdes à prix incroyables sans certitude de leur efficacité. Les circonstances l'y obligeaient, elle aurait le temps plus tard d'aviser.

— J'aurais tant voulu que tout se passe autrement... parvint-il enfin à dire de manière audible. Je suis désolé pour cet homme. Sa famille. Ses amis... Pour toi évidemment... Personne ne devrait subir les conséquences de ma bêtise... Je n'ai pas eu la force de tenir tête à mon père... J'aurais dû assumer mon erreur et payer pour mon crime. Moi non plus, je ne vivrai plus jamais comme avant.

Alice officiait en tant que prêtre dans un confessionnal. Peut-être attendait-il qu'elle lui accorde d'emblée son pardon mais elle admettait ne pas être prête pour cette absolution. Elle essaya néanmoins d'abonder dans son sens, sachant pertinemment qu'aucune marche arrière ne serait envisageable après un délit de fuite et un nettoyage de la scène de crime. Elle en appela donc au mysticisme afin d'éclairer un chemin d'avenir. Il fallait tracer une nouvelle voie de rédemption.

— Le destin, ou quoi que ce soit, nous lance le plus grand défi de notre vie, Lucas. Nous devons nous racheter auprès de Dieu en multipliant les bonnes actions, en diffusant le bonheur autour de nous, en étant utiles à la société, en aimant notre prochain. Nous décuplerons nos forces en vue de ce nouvel objectif de vie. Je veux toujours un enfant de toi, Lucas. En donnant naissance à notre bébé puis en le chérissant plus que tout, nous retrouverons, j'en suis certaine, une âme plus sereine et digne. Nous ne sommes pas des monstres, juste des humains ayant commis une regrettable faute.

Lucas acquiesça en silence. Il semblait prendre conscience qu'une issue restait possible. Jusqu'à la fin de ses jours, il devrait répandre le bien afin que la balance s'équilibre face au mal engendré. Le labeur de toute une vie. Seulement ainsi, il échapperait à l'enfer qui lui tendait les bras.

— Tu crois que dans l'immédiat, nous sommes sauvés ? Enfin... Tu vois ce que je veux dire... demanda-t-il d'une petite voix de garçon, réveillé par un cauchemar, désirant plus que tout être rassuré par sa mère sur l'irréalisme de son mauvais rêve.

Là encore, pour ne pas enfoncer davantage son homme dans les abysses, Alice lui répondit ce qu'il voulait entendre...

— Deux jours et demi sont passés... Si des preuves flagrantes subsistaient sur le lieu de l'accident, la gendarmerie nous aurait déjà contactés.

Alice Bellamy tentait de se convaincre elle-même, tout en sachant pertinemment qu'une enquête pouvait durer de longues semaines, voire plus... Que des analyses scientifiques prenaient beaucoup de temps. Qu'un accident de la route ne constituait peut-être pas la priorité du moment et que,

inexorablement, le dossier remonterait sur le haut de la pile. Objectivement, rien ne leur garantissait qu'aucun lien ne puisse être établi, aujourd'hui ou dans deux mois, entre l'accident et eux.

— Tu as raison, confirma Lucas, manquant de lucidité du fond de son gouffre. Ayons confiance en mon père, il a forcément tout mis en œuvre afin que tout se passe au mieux pour nous...

Lucas serra sa femme dans ses bras. Malgré les mots d'apaisement, leur étreinte fut froide, sans passion. La flamme était éteinte. Avec le temps, elle se raviverait sûrement, mais dans l'immédiat, Alice ne put feindre l'amour incommensurable qu'elle devait à sa moitié. Oui, avec les enfants qu'elle désirait, cette flamme brillerait à nouveau, de mille feux, éclatante, et lentement ils oublieraient ce sable mouvant qui avait voulu les engloûtir.

Hésitant, maladroit, Lucas l'embrassa dans le cou, huma son parfum et glissa sa main dans la chevelure soyeuse de sa bien-aimée, sa protectrice, sa sauveuse. Avant que cela ne devienne plus gênant encore, Alice se défila et sortit sur la terrasse de leur suite nuptiale. Elle ne se retourna pas, ne souhaitant pas découvrir l'expression de tristesse sur le visage de son mari. Elle ressentait le besoin de se perdre à nouveau dans la contemplation de ce paysage merveilleux. La vue impressionnante sur Porto-Vecchio en contrebas et sur la mer Méditerranée à perte de vue l'hypnotisa. Ces mélanges de bleus caressant les côtes sauvages de l'île de beauté, cette nature protégée dans laquelle tout se dissimulait, la transportèrent loin du précipice, loin de ses problèmes. Elle se laissa enivrer par la chaleur du soleil, envoûter par le chant des grillons, transporter par cet air iodé aux effluves de pins noirs.

La vibration de son portable dans sa poche l'extirpa de cette communion salvatrice avec la Corse. Elle constata la réception d'un énième texto de Myriam venant aux nouvelles des jeunes mariés. La liste de ses messages privés non lus sur les réseaux sociaux s'allongeait aussi, tous sans doute lui souhaitant le meilleur pour son voyage de noces et tous se demandant peut-être pourquoi elle leur imposait le silence.

— Je vais prendre quelques photos pour poster sur mes différents comptes, dit-elle pour renouer doucement le contact avec Lucas, toujours à genoux, à terre, en chien de faïence attristé.

Dans sa longue énumération de préconisations après le drame, Arthur Bellamy leur avait précisé de continuer de vivre en sauvegardant les apparences, de ne rien laisser transparaître sur leur état d'âme, de jouir de la vie d'un couple amoureux en plein bonheur. Habitée à partager ces instants de joie sur ses applications, Alice se devait de donner le change et de poster des clichés que beaucoup attendaient et likeraient sans modération.

Elle immortalisa ainsi son incroyable panorama et diffusa cette image agrémentée de cœurs rouge passion symbole de bonheur absolu sur la toile. Elle se garda bien pour l'instant de les inclure sur les photos postées, leurs visages encore trop marqués par l'accident, leurs sourires demeurant impossibles... Juste un paysage, sans mariés rayonnants.

Alice se demanda combien de temps devrait durer cette comédie...

Chapitre 21

Aujourd'hui

— Lucas et moi avons quitté la cérémonie dans la nuit. Nous avons pris la route vers notre hôtel à Compiègne où nous avons terminé les festivités en jeunes mariés. Que voulez-vous que je vous dise de plus ?

— La vérité, madame Bellamy, la vérité. Ce serait pas mal.

Alice Bellamy sent l'étau se resserrer autour d'elle. Pour autant la trentenaire garde confiance, elle n'a plus que ça pour avancer sans vaciller. Un peu de confiance et d'amour-propre afin de ne pas céder aussi facilement. Depuis des années, elle a imaginé cette rencontre avec un gendarme et s'étonne encore, une fois piégée au centre de cette pièce surchauffée, qu'il ait fallu autant de temps pour la convoquer.

— Ce que je viens de vous dire est la stricte vérité, adjudant.

Antonin Benotti laisse échapper un sourire. Il apprécie visiblement la malice de la professeure et se demande soudain comment une si jolie femme, intelligente, éduquée, au service de la nation, aimante, bienveillante et sans aucun antécédent judiciaire peut se retrouver là, dans son viseur, sous le tir de ses questions. Il veut comprendre et ne faiblira pas malgré le charme et l'apparente innocence d'Alice Bellamy.

— Oui, c'est vrai, je vous l'accorde. Néanmoins, disons qu'il manque quelques détails importants dans votre récit. Je vais vous aider à vous rafraîchir la mémoire si vous le voulez bien.

L'adjudant ménage le suspense en prenant le temps de se verser un verre d'eau comme s'il se trouvait seul dans la pièce. Il s'hydrate à grandes gorgées et si Alice n'était pas assoiffée, elle rirait presque devant cette parodie de publicité vantant les bienfaits des sels minéraux. Quand il repose son verre, elle lui en demande un avec politesse, même si la rage bout dans ses veines.

— Peut-on aussi ouvrir une fenêtre ? À moins que vous ne souhaitiez appeler les secours quand je me serai évanouie ?

— Désolé, les velux sont condamnés pour prévenir toute tentative d'évasion, comprenez-vous ?

— Une porte alors ? insiste-t-elle, sachant pertinemment qu'il ment car en passant dans le couloir, elle en a vu un entrouvert dans la pièce voisine.

L'air embêté, Benotti lui précise qu'il y a trop de bruit aux alentours et que de nombreuses auditions ont lieu en ce moment même. Alice commence à le haïr royalement. Elle déteste qu'on se fiche d'elle ouvertement, comme le font certains élèves effrontés souhaitant toujours avoir le dernier mot, quitte à être ridicules et pitoyables. Il veut garder le contrôle et rester le maître des

lieux.

— À quelle heure avez-vous quitté le château de Tilloloy, le lieu de la réception ?

— Quatre ans se sont écoulés, croyez-vous que je me souviennne de cela ? Je ne portais pas de montre avec ma robe de mariée.

— Sur les coups de deux heures trente-six, à quelques minutes près, lui précise-t-il en glissant vers elle une feuille sur laquelle est imprimée une copie d'écran d'un compte Facebook. Votre sœur Myriam Cassandre a posté une photo de vous et de votre mari quittant le parc dans cette somptueuse Porsche Cayenne à cette heure-là avec en commentaire, je cite « Départ des mariés. Longue et belle vie à toi, sœurette. Je t'adore. »

— Va pour deux heures trente-six alors, si cela a une importance pour vous, concède Alice, anticipant parfaitement le cheminement de pensées du gendarme, à son grand désespoir.

— Quel itinéraire avez-vous emprunté jusqu'à Compiègne ? Le plus direct, je suppose ? Il n'était pas l'heure pour effectuer des détours touristiques, si ?

Au fur et à mesure, l'adjudant tape ses questions puis les propos recueillis à l'ordinateur. La dextérité de ses doigts sur le clavier lui permet d'imposer un rythme soutenu à leurs échanges. Battre le fer tant qu'il est encore chaud prend tout son sens pour Benotti dans ce type de conversation. Ne jamais laisser trop le temps à son adversaire pour réfléchir.

— Je ne sais pas. Il faisait noir, je ne conduisais pas.

— En toute vraisemblance, en évitant les chemins à travers champs, vous avez emprunté la D133, vous voyez de quel axe je parle ou je vous montre une carte routière ?

— Je pense savoir mais je ne vois pas où vous voulez en venir, adjudant.

De plus en plus mal à l'aise, Alice temporise en buvant régulièrement une gorgée d'eau fraîche. Elle est désormais certaine que le gendarme sait tout et elle se demande s'il faut rendre les armes rapidement et amoindrir ses souffrances ou continuer de se battre et sauver sa peau ainsi que son honneur.

— Bon... Je continue seul à conter cette histoire ou vous avez la décence de préciser vous-même le déroulement des événements sur cette départementale ?

— Je n'ai rien de spécial à évoquer, affirma-t-elle, jouant la totale incompréhension. Je vous l'ai déjà dit, nous avons filé à notre hôtel pour profiter quelques heures avant de partir en voyage de noces.

Benotti lève la main comme pour lui signifier d'arrêter son baratin. L'agacement vient de changer de camp et l'homme se résout à avancer pas à pas, à la vitesse d'un escargot.

— Très bien. Allons-y étape par étape, madame Bellamy. Votre état d'ébriété a peut-être faussé votre mémoire. À moins que ce ne soit un traumatisme qui ait provoqué ce trou noir ?

Il la jauge en continu mais elle ne réagit pas à sa nouvelle provocation.

— À quelle heure êtes-vous arrivés à destination, à l'hôtel Napoléon à Compiègne ? poursuit-il, consciencieux et calme, certain de parvenir à ses fins.

— Aucune idée, soupire Alice.

— À cinq heures quarante précisément. Votre badge de réservation à l'hôtel a enregistré votre arrivée sur le parking. Puis trois minutes plus tard, il a activé l'ouverture de la porte de votre chambre.

Cette révélation impose le silence. Alice ne peut contester et ne prend pas le risque de répliquer inutilement. Elle a la confirmation que la gendarmerie détient en réalité tous les indices pour les incriminer, qu'elle n'attend plus que des aveux fermes et définitifs. Benotti dépose sur son bureau une nouvelle preuve que son dossier est béton : les relevés de l'hôtel avec les points et horaires d'activation du badge au nom du couple Bellamy.

— Je continue ? propose-t-il devant un visage impassible. Votre mari et vous avez donc mis plus de trois heures pour effectuer le trajet de trente kilomètres, en pleine nuit, essentiellement en rase campagne. Pour tout vous dire, le temps estimé, et ce, en roulant lentement, est de trente-cinq minutes. Avez-vous un commentaire à me fournir à propos de ce trou dans votre emploi du temps ?

Alice n'a rien à dire, elle attend, anxieuse que le couperet tombe, que le tsunami dévaste ce qu'il lui reste de vie, que cet homme l'humilie définitivement, que les institutions la traînent dans la boue pour parachever ces années de malheur.

— Allez-vous enfin me dire dans quelles circonstances Louis Jasmin a perdu la vie cette nuit-là, sur la D133, alors qu'il la remontait dans l'autre sens aux environs de deux heures quarante-cinq ?

— Je ne connais pas cet individu, se borne-t-elle à répondre.

— Je commence à vous trouver indécente et irrespectueuse, madame Bellamy. Cet individu comme vous dites, rentrait chez lui après son poste de nuit à l'usine Oleon. Il conduisait une vieille Citroën BX rouge et il n'avait ni bu ni pris de quelconques stupéfiants. Il connaissait la route par cœur, ne ressemblait en rien à un chauffard, et, de plus, n'avait jamais reçu d'amende depuis l'obtention de son permis. Louis Jasmin semblait quelqu'un de parfaitement respectable qui rejoignait simplement sa femme et ses trois enfants. Avez-vous imaginé une seule fois la peine qu'ils ont tous pu ressentir en apprenant sa mort, fauché par le destin, lui qui n'avait rien à se reprocher ?

Alice Bellamy retient ses larmes. Quatre ans après les faits, la réalité reste toujours aussi difficile à encaisser. Elle a brisé une famille innocente. *Lucas* a brisé cette famille... Un lourd secret qui avait conditionné le reste de sa vie, la consumant à petit feu.

— Racontez-moi cet accident, Alice. Soulagez enfin votre conscience.

— Je ne conduisais pas, je n'y suis pour rien... bredouille-t-elle, peinant à contenir ses émotions et ce débordement de larmes derrière ses paupières.

— Je le sais, madame Bellamy. Les photos des invités l'attestent. Votre

époux avait pris le volant, après une longue journée et une soirée bien arrosée. Le champagne, le vin, la fête... Cela n'aurait jamais dû arriver. Il aura juste fallu quelques instants d'inattention...

Elle acquiesce d'un hochement de tête, incapable de parler sans qu'elle n'éclate en milliards de débris. Benotti lui laisse le temps de se reprendre, d'avaler sa fierté, de refouler cette vague qui prouve qu'Alice regrette, qu'un cœur bat encore sous son épaisse carapace. Elle parvient enfin à aligner quelques mots sans trembler. Elle décrit alors les minutes fatidiques ayant mené au drame. C'est la première fois qu'elle raconte cette scène à haute voix après l'avoir visualisée des centaines de fois dans son esprit.

— Suite à la constatation du décès de l'autre automobiliste, vous me dites être repartis, c'est bien ça ?

— Oui, essaie-t-elle de mentir à nouveau. Après un long moment... Nous étions en état de choc...

— Toujours avec la Porsche ? s'empresse-t-il de demander d'un ton l'invitant à s'arrêter sur la ligne de la vérité.

Sa tentative de mensonge ne passe pas et Alice doit admettre que cet adjudant connaît aussi la suite du récit, ayant préparé consciencieusement cette entrevue. Cependant, quatre ans après l'accident, comment avait-il pu « enfin » dénouer le mystère ? Alice tente de déchiffrer le jeu de son redoutable adversaire, son cerveau tournant à plein régime, avant qu'elle ne dise un mot de plus, un mot de trop, pouvant compromettre bien plus que Lucas et elle... Cependant, il ne lui laisse pas le temps de la réflexion, l'empêche de souffler et revient immédiatement à la charge, devinant les interrogations de la femme.

— À l'époque, les gendarmes sur place avaient uniquement découvert de la poudre de verre brisé dans le champ de l'autre côté de la route, guidés par les traces de pneus sur le macadam et les cultures endommagées aux abords. Aucun véhicule ne s'y trouvait, or la présence de ce verre Sekurit prouvait la casse de vitres latérales et donc que le second engin mis en cause dans l'accident avait effectué un tonneau. Cependant, étrangement, aucune autre trace, de plastiques, de métal ou autre n'avait été décelé, rendant évident le nettoyage de la zone après le remorquage de la voiture. Devant le manque d'indices à exploiter, l'enquête s'est rapidement enlisée et le mystère demeurait encore il y a peu, malgré les appels à témoins lancés dans les journaux et médias.

Alice attend le lien qui les a trahis. Comment cet adjudant est-il remonté jusqu'à eux, si longtemps après le décès de Jasmin ? Devant son impassibilité, Benotti poursuit son récit jusqu'au dénouement, avec un brin de fierté d'avoir élucidé l'affaire restée en sommeil des années durant.

— Jusqu'au jour où... Enquêtant sur les derniers événements vous concernant, vous et Lucas Bellamy, en creusant votre passé, je suis tombé par hasard sur la date et le lieu de votre mariage... Et mon instinct a modelé la suite. En partant du possible coupable, le puzzle s'est soudainement assemblé.

Il m'a alors suffi de décrypter les appels téléphoniques que votre mari a passé cette nuit-là. Étrangement vers les deux heures cinquante du matin, il a multiplié les tentatives pour joindre son père, en vain, jusqu'à une communication de trois longues minutes. Arthur Bellamy se trouve encore à Tilloloy à ce moment précis, le déclenchement des bornes téléphoniques le prouve. Vingt-cinq minutes plus tard, c'est à son tour de joindre plusieurs personnes, en pleine nuit. Et cette fois, il est à proximité du lieu de l'accident, comme vous et Lucas, ils ont déclenché la même borne.

Alice écoute, dépitée, cette réalité confondante. Au lieu de se sentir aculée et en colère, c'est finalement un profond soulagement qui la traverse. Sur ce sujet tabou, Alice n'a plus rien à dire, n'a plus à mentir ni à réfléchir. Oui, Lucas est responsable de l'accident. Oui, il est responsable de la mort de cet homme. Alice laisse terminer l'adjudant sans intervenir car la suite l'inquiète néanmoins...

— Madame Bellamy, peut-on en conclure que votre beau-père a fait intervenir une équipe de nettoyeurs ? Pourquoi pas un trio qu'il utilise de temps en temps, apparemment pour s'occuper du sale boulot ? N'aurait-il pas embarqué la Porsche, enlevé les preuves et détruit les indices potentiels ? Ensuite, la voiture a été déclarée volée, soi-disant dérobée sur le parking de votre hôtel. Un plan finement pensé et exécuté dans l'urgence d'une nuit. C'est remarquable, sincèrement.

Alice n'acquiesce pas car admettre cette hypothèse compromettrait son beau-père et le condamnerait à la prison. Elle tente de se déconnecter de la conversation un instant afin de comprendre comment le passé a pu ressurgir aussi nettement, sans aucune faute dans le récit du gendarme. Benotti a évoqué une enquête les concernant... De quels événements parle-t-il précisément ? Elle craint le pire en remarquant l'assurance prise par l'adjudant. Désormais, il lit en elle comme dans un livre ouvert car il sait tout de son parcours chaotique et anticipe la moindre de ses réactions. Son teint déjà pâle devient livide, la donne vient de changer complètement, elle ne peut plus jouer au funambule à espérer ne pas tomber cent mètres plus bas malgré le vent qui souffle.

— Je veux un avocat. Je ne dirai plus rien en attendant.

Benotti fronce les sourcils, manifestant sa perplexité. Il se joue à nouveau d'elle, elle le sait.

— Mais Madame Bellamy... Je ne vous ai pourtant encore accusée d'aucun crime ou délit et je pense – intelligente comme vous êtes – que vous le savez tout aussi bien que moi : vous ne risquez absolument rien dans cette sinistre affaire d'accident. Vous n'étiez pas au volant donc vous n'êtes pas responsable de cet homicide involontaire. L'autopsie de Louis Jasmin ne laisse aucun doute, il est mort sur le coup. On ne peut évoquer la non-assistance à personne en danger. Et enfin, je ne crois pas un instant que vous ayez participé à la modification d'indices et à la dissimulation de preuves, ce trio et votre beau-père s'en sont visiblement chargés. Arthur Bellamy se

trouve actuellement dans l'enceinte de la gendarmerie et doit répondre de ce chef d'inculpation face à mes collègues. Psychologiquement, vous n'avez pas fini de purger votre peine suite à vos multiples actions ou inactions immorales, malheureusement, aux yeux de la loi, je ne peux pas vous inculper pour les faits survenus cette nuit du vingt-huit au vingt-neuf juillet 2007.

L'adjudant Benotti patiente quelques instants, se recule sur son fauteuil pour mieux profiter de la scène à venir. Il ménage son effet d'annonce même si tous deux savent déjà dans quelle direction va se poursuivre leur conversation.

— En revanche, nous devons maintenant évoquer ce trio venu à votre secours, si l'on peut dire... Savez-vous que ces trois hommes ont tous été assassinés ces derniers mois ?

Chapitre 22

21 février 2012

Le feu tricolore passa au rouge.

Alice Bellamy ralentit et s'arrêta au carrefour qu'elle redoutait tant. À ce même endroit, plusieurs années plus tôt, elle avait failli renverser une bande de jeunes. La troupe avait manifesté sa colère en cabossant toute sa carrosserie, lui filant une frousse terrible. Longtemps après, s'immobiliser devant cette intersection lui provoquait encore des frémissements. Une agression en pleine journée. Devant de nombreux témoins à peine surpris. À visage découvert, sans aucune gêne. Alice avait fini par comprendre le fonctionnement et le mode de justice de cette jeunesse désabusée. Elle se trouvait sur leur territoire et devait subir leur loi. Elle se situait plus exactement à l'entrée d'un vaste terrain de jeux que constituait leur cité.

En ce vendredi soir, jour de vacances scolaires, Alice aurait dû filer rejoindre William pour célébrer l'événement. Elle s'était pourtant attardée le plus possible au collège, prétextant une longue réunion de travail. Durant ces heures d'attente, seule et frigorifiée dans sa salle de classe, ses multiples hésitations l'avaient presque conduite à annuler son projet... Sauf qu'en cas de capitulation, elle aurait dû le reporter à deux semaines, après les congés. Or, elle ne pouvait plus se permettre de tergiverser, le temps de l'action était venu.

Lorsque le feu tricolore passa au vert, elle n'hésita pas, accéléra doucement et tourna à droite à l'intersection.

Ses yeux furetérent partout et elle réussit à repérer un duo encapuchonné, vêtu entièrement de noir, dissimulé dans la pénombre. Il observait le trafic en continu et scannait tous les véhicules entrant dans le quartier. Leur quartier. Ces petits délinquants pleins d'avenir commençaient à gagner leur vie en tant que guetteurs. S'ils manœuvraient bien, dans quelques années, ils finiraient dealers. S'ils savaient jouer des coudes, ils deviendraient chef de bande avec tous les privilèges associés. À grelotter des heures, ils devaient alerter leurs frères de l'arrivée imminente de la police dans le secteur. Avec l'expérience, ils parvenaient à repérer un mouvement suspect, un véhicule étranger, un touriste égaré ou un nouveau client potentiel cherchant des substances bien particulières.

Sur chaque axe reliant leur monde à l'extérieur, ce même système de surveillance privé efficace et fiable permettait de protéger les intérêts de la bande. Dans une première couronne, des petits immeubles de quatre ou cinq étages invitaient chacun à la prudence. Seuls quelques commerces avaient

subsisté, pour ne pas dire survécu, au déclin de la cité laissée aux mains des trafiquants en tout genre. Puis une deuxième couronne constituée de barres d'immeubles, hautes, longues, austères, comme infranchissables, terminait de vous alerter sur le sort que cet endroit pouvait vous réserver.

Dans l'obscurité de cette fin d'hiver, Alice Bellamy ne se montrait sincèrement pas franche de s'aventurer au milieu de ces mastodontes qui quadrillaient les quatre points cardinaux. Elle n'était pas de ce monde et ne le connaissait qu'à travers ses élèves. Leurs discussions avec eux, les conversations qu'elle surprenait dans les couloirs, leur mentalité qu'elle devait souvent supporter et leur vie qui volait parfois en éclat devant ses yeux. Elle ne les envoyait pas une seconde et en pénétrant pour la première fois au cœur de ce no man's land, elle comprit d'autant mieux les deux catégories auxquelles appartenaient ses élèves.

Certains maîtrisaient tous les codes de la cité et les exploitaient à leur propre compte pour survivre en dominant. D'autres ne demandaient qu'à fuir le quartier sans en avoir ni les moyens ni l'opportunité. Ces derniers constituaient les oubliés des institutions, piégés dans des zones hors de la République. Un enfant ne choisit pas les trottoirs sur lesquels il apprend à marcher...

Alice se gara sur un emplacement vide devant une épicerie aux étals dégarnis. Elle imagina que l'établissement restait ouvert à n'importe quelle heure, tous les jours de l'année. À la vue de la façade, défraîchie par le temps mais moins dégradée que les autres autour, elle devina que le patron devait exercer ici depuis des décennies avec l'accord des dealers locaux. Sans doute ne voyait-il rien et n'entendait-il rien. Peut-être payait-il aussi des taxes aux maîtres des lieux pour qu'on le laisse tranquille ?

Stationner devant cette vitrine éclairée ne garantissait en rien à Alice de retrouver sa voiture à son retour, néanmoins elle se rassurait comme elle pouvait. En coupant son moteur, elle se demanda si son immersion ici était franchement raisonnable. Evidemment non, cependant elle considérait qu'elle n'avait plus le choix. À retourner son problème dans tous les sens, cette décision s'imposait à elle. Depuis leur violente agression sur un chemin communal en pleine campagne, Alice vivait avec la peur et se savait sans défense en cas de récidive. Finalement, en quoi cette plongée au cœur de la cité dérogeait-elle au fil actuel de sa vie ? Oui, elle se sentait nue, exposée, fragile et scrutée par des yeux invisibles cachés dans les recoins, dans les ombres. Elle puait l'étrangère à cent mètres à la ronde. Elle constituait la victime idéale. Elle devrait se montrer forte, très forte.

Alice descendit de son véhicule et en verrouilla les portières. À peine fut-elle sortie qu'elle sursauta au vacarme provoqué par des motos en plein rodéo sauvage dans une rue voisine. Elle se reprit tout en continuant de frémir à chaque coup d'accélérateur de ces deux roues. Leurs pétarades lui déchirèrent les tympanes. Comment tous ces habitants pouvaient-ils supporter ces conditions de vie ? Osaient-ils manifester leur mécontentement ? Appelaient-

ils encore la police face à ce type d'incivilités ?

La jeune femme se planqua sous sa capuche et dissimula une grande partie de son visage derrière une épaisse écharpe en laine. Elle ne disposait pas de plan bien défini mais son passeport en ces lieux restait l'argent dont elle disposait. Dans les cités, tout s'achète et les billets de banque demeuraient le meilleur moyen de se faire comprendre. Frêle, esseulée et inoffensive, elle espérait juste ne pas se faire dépouiller sans rien en retour. Elle prenait de gros risques, elle le savait pertinemment, néanmoins sans communes mesures avec ce qu'elle et sa famille subissaient en menaces et chantages depuis plusieurs mois.

Le besoin viscéral de protéger son fils William lui fournit le courage et la force d'avancer vers l'ancre de l'enfer. Avec cette obsession en tête, elle sentait pouvoir parvenir à ses fins dans cet univers hostile où une femme blanche ne devrait pas traîner sans être accompagnée ou être invitée. Elle se convainquit de ne pas courir se réfugier dans sa voiture lorsqu'elle distingua un groupe rassemblé sous un perron. Non, elle ne quitterait pas les lieux sans repartir avec son butin. Elle serra les dents et les poings dissimulés dans ses poches.

Les six jeunes gens n'étaient pas bruyants, seul un poste diffusait une chanson de rap aux paroles brutales qu'elle tenta d'oublier. Ils fumaient leurs joints et l'odeur piqua instantanément la gorge d'Alice qui n'avait goûté que rarement – et il y a longtemps de cela – à ce type de drogue. De ce qu'elle distinguait dans cette pénombre, sous leurs bonnets et capuches, emmitouflés dans leurs grosses doudounes à la mode, ils devaient avoir entre quinze et vingt ans. Des gamins. Et pourtant, tous ces regards braqués sur elle la terrifiaient. Une proie. Une gazelle face à une horde de félins aux crocs acérés.

L'un des types se leva, le plus costaud de la bande à première vue. Alice le réalisa quand il s'imposa devant elle, faisant barrage de son corps. Elle sut d'emblée qu'il n'était pas le leader du groupe mais le boxeur poids lourd. Une véritable armoire à glace, de celle qui vous brise en un mille-feuille d'une seule main. Cependant, elle ne se laissa pas impressionner par le gorille, il ne possédait – pour l'instant – aucune raison de la réduire en bouillie.

— T'es qui toi ? prononça-t-il d'une voix grave qui collait parfaitement avec son physique.

Elle n'avait nullement l'intention de décliner son identité et avait bien pris garde de ne conserver aucun papier officiel sur elle, au cas où. Elle amenait le principal : l'argent. Elle ne tourna pas autour du pot, y alla direct, sans détour, afin d'être prise au sérieux et d'affirmer sa détermination.

— Je veux acheter un flingue.

Par miracle, sa voix ne trembla pas, contrairement à tous ses membres en plein séisme qu'elle tenta de contrôler. Les gars ricanèrent allègrement en réponse, ces quelques mots constituant apparemment la meilleure blague de la journée. Seul le colosse musclé ne réagit pas à ses propos et se contenta de répéter :

— T'es qui toi ?

Elle ne put s'empêcher de le fixer un instant, hésitant à l'affubler d'une déficience mentale. Son visage à demi dévoilé ne lui semblait pas inconnu. Elle préféra néanmoins vite l'oublier pour ne pas se laisser perturber. À la moindre faille, ils la terrasseraient.

— J'ai de l'argent, je veux un flingue. J'ai frappé à la bonne porte ou je me casse ?

Alice s'étonna elle-même de la dureté de son ton, comme si elle avait vécu ici depuis toujours et que s'exprimer ainsi demeurerait son unique chance de survie au milieu des fauves.

— T'es qui toi ? insista-t-il tel un automate, sans aucune variation dans la voix.

Posait-il la question à cette étrangère ou interrogeait-il sa mémoire défaillante ? Alice ne préférait pas savoir, de peur qu'ils ne se soient déjà rencontrés et qu'il l'identifie. Elle avait prononcé le mot magique, celui qui ouvrait de nombreuses portes dans ce milieu inhospitalier, alors un des mecs assis daigna se redresser et s'approcher. Le jeune tira ostensiblement sur son joint, fidèle allié. Sa dégainé aurait fait sourire Alice en d'autres circonstances tellement elle lui parut ridicule, tel un animal rôdeur sûr de sa supériorité, elle comprit qu'il cherchait à l'impressionner pour mieux l'attraper. Arrivé à sa hauteur, le type lui souffla sa fumée à la figure et la mata des pieds et à la tête.

Ne pas tousser. Ne pas cligner des paupières. Ne pas s'enfuir...

— Ce n'est pas prudent de se balader ici avec de l'argent ma p'tite dame, surtout avec des gars comme mes potes dans les parages...

Son cœur battait à tout rompre. Si cet enfoiré la touchait, son cœur exploserait dans sa poitrine. Elle enchaîna miraculeusement, en apparence aussi solide qu'un roc.

— J'ai cinq mille donc ne me fais pas perdre mon temps. T'as ce qu'il faut ou je vais voir ailleurs ?

En une longue inspiration, le type savoura les molécules de sa dope, prêtes à lui griller les derniers neurones. D'un sourire narquois voire méprisant, il lança à son pote qui le dépassait d'une tête :

— T'as entendu fréro, elle a cinq mille sur elle cette salope. Désape-la qu'on se régale.

L'alerte rouge se déclencha et Alice dut trouver une issue favorable à cette menace en une fraction de seconde. Elle dégaina instantanément.

— C'est Serriki qui m'envoie alors arrête de jouer les gros bras et de me prendre pour une conne.

Ce fut la seule pensée venue à son esprit. Un coup de bluff digne d'une championne de poker. Jamais elle ne se serait crue capable de contre-attaquer dans une telle adversité. Et pourtant, les forces ne la quittaient pas, sa foi demeurerait inébranlable. L'image de William la guidait. Ce couteau qu'un salopard avait glissé sur le cou de son enfant l'obligeait à se surpasser.

Désormais, c'était quitte ou double.

Soit son intervention la crédibilisait à leurs yeux et la suite lui serait favorable, soit sa déclaration la trahissait et Alice venait de creuser sa propre tombe.

Elle sonda la réaction de cet enfoiré, prête à détailler loin d'ici tout en sachant qu'échapper à cette bande lui serait impossible.

— T'es qui toi ? tournait le costaud en boucle, en plein bug, cherchant à poser un nom sur le regard de cette femme au caractère bien trempée.

— Il m'a parlé de gars fiables. J'ai dû me tromper d'immeubles apparemment, feinta-t-elle jusqu'au bout, n'ayant plus rien à perdre.

— Serriki aurait dû te dire que c'était dix mille pour ce genre de service, intervint le patron qui continuait de la toiser, méprisant.

— Arrête de m'insulter. Je t'ai demandé un flingue pas un bazouka. Il m'a dit que ce serait cinq mille donc ce sera cinq mille.

Sa réplique imposa le silence et Alice crut avoir poussé un peu trop le bouchon, jusqu'au point de rupture de cet abruti. Elle le laissa réfléchir. S'il décidait d'appeler Serriki, cela signait son arrêt de mort. Concrètement, elle n'avait aucune idée des tarifs pour obtenir une arme à feu sous le manteau, elle s'était simplement fiée aux renseignements glanés sur Internet. Il finit par faire signe à un de ses acolytes. Ce dernier se leva et disparut dans le hall du bâtiment. En plus de battre à la manière d'un tambour, son cœur se serrait, compressé par une terrible angoisse. Pétrifiée, elle espérait avoir accompli la partie la plus difficile de sa mission mais cette attente continuait de lui scier les jambes.

— Je ne savais pas qu'il connaissait des copines aussi bonnes, Serriki. Tu crèches où que je vienne te border un de ces quatre ?

Ce gars était à vomir. Pour employer leurs méthodes, elle lui aurait bien craché à la figure, elle se contenta simplement de l'affronter à nouveau, ici ou ailleurs, elle n'avait plus jamais l'intention de se laisser intimider ou insulter.

— Garde ta merde pour tes potes, OK ? Je ne suis pas là pour écouter le baratin d'un petit branleur dans ton genre. Tu devrais apprendre à causer aux dames, ça t'éviterait à l'avenir de sacrées emmerdes.

De nouveau, Alice réalisa après coup qu'elle y était sans doute allée un peu fort, emportée par le personnage qu'elle incarnait. Elle faillit reculer d'un pas pour se prémunir d'un coup de colère de ce gamin sans repères autres que ceux fixés par le cadre de sa cité.

Leur agression... Elle s'était promis après ce jour, de ne plus porter le costume de la victime ou de la proie. Ce face-à-face constituait un test grandeur nature et anima l'esprit guerrier qui se cachait en elle.

Elle vit des éclairs de rage dans les yeux de son adversaire mais visiblement le nom de Serriki en imposait trop pour qu'il s'en prenne à elle, sans doute craignait-il des représailles de ce dernier s'il abusait avec cette cliente. Sans ce passe autoritaire, ce morveux l'aurait tabassée sur place, elle en était convaincue. Elle venait de lui prouver avoir une sacrée paire de couilles si bien qu'il ne rétorqua même pas verbalement, rongé par son frein

porté à incandescence.

Un sifflement aigu jaillit de l'intérieur de l'immeuble, les appelant pour l'échange de marchandise. D'un signe de tête, il incita Alice à le suivre à l'abri des regards. Leur vigile scruta l'horizon à cent-quatre-vingts degrés afin de vérifier qu'aucune entourloupe ne se préparait dans les parages. En pénétrant dans le petit hall, Alice se sentit encore plus esseulée. S'il lui arrivait malheur, personne ne savait qu'elle était là, et personne ne devinerait qu'elle ait pu, d'une façon ou d'une autre, se trouver là...

Au bord de la cage d'escalier menant aux caves, elle étouffa soudainement, terrifiée qu'il la jette, la viole et ne la tue au fond de ces cases de béton puant la pisse. Sa main gauche ne lâchait pas un instant sa petite bombe lacrymo dissimulée dans sa large poche, prête à arroser ses assaillants. Se retrouver en tête-à-tête avec des dealers sans vergogne l'aurait terrassée quelques mois auparavant, mais elle sut à nouveau se contrôler et évacuer ce coup de chaleur.

Alice résistait à la pression, elle tenait bon, droit debout, ne courbant plus l'échine. Elle avait changé, elle n'en avait pas eu le choix. Elle gagnait en confiance et l'adrénaline produite en profusion la galvanisait. Pour William, elle gravirait l'Everest à mains nues sans oxygène, alors elle survivrait à sa rencontre avec quelques crapules dans un HLM malfamé.

— Le pognon d'abord.

Ce petit chef de seconde zone énonçait sa réplique fétiche. Sans doute se croyait-il dans un film de gangsters à échanger une valise pleine d'argent contre des kilos de cocaïne. Alice sortit simplement de sa poche un sachet zip avec une liasse de cinquante billets de cent euros. N'étant toujours pas à l'abri d'un coup foireux, elle ne lui tendit pas le blé avant de voir l'arme.

Elle ne connaissait absolument rien en pistolet et revolver. Elle avait juste vu quelques photos sur un moteur de recherche sans avoir retenu le nom ou les caractéristiques des différents modèles. S'il la piégeait avec un exemplaire factice, elle n'y verrait que du feu...

L'acolyte du chef remonta lourdement les marches vers la surface. Comment pouvaient-ils squatter un endroit aussi glauque ? Ça suintait l'humidité, des tags recouvraient tous les murs, la condamnation des portes de l'ascenseur datait d'un autre siècle et le faible éclairage clignotait péniblement au plafond. Il déplia un vieux torchon taché d'huile pour lui présenter le flingue en question. À sa vue, elle réprima un frissonnement et se contenta de tendre les cinq mille euros. De manière réciproque, ne lui accordant aucune confiance, le chef s'appliqua à recompter les billets. Une fois satisfait, il empocha le butin.

— Il est chargé, ne va pas te blesser, la nargua-t-il, ne pouvant la laisser partir sans reprendre le dessus dans leur duel d'ego.

Alice prit le pistolet et le glissa dans sa poche. Elle n'en avait jamais touché auparavant et fut surprise par son poids et le contact glacial du métal. Un sentiment étrange l'étreignit. Soudainement, elle ne se sentait plus

vulnérable, plus nue, ni inoffensive. Elle pouvait se défendre, menacer, voire tuer l'ennemi si besoin. Un sentiment de puissance extraordinaire.

Elle ne demanda pas son reste et sortit sans attendre, hors de question de jouer les prolongations avec ces malfrats. En redescendant le perron, le gorille lui tournait le dos, toujours en mode radar à emmerdes. À la faible lueur de la lumière du hall, Alice put voir un petit rond de peau nue au milieu de la chevelure du type. Une pelade de quelques centimètres située à la base du crâne. Alice sut à cet instant pourquoi cette tête, ce physique imposant, l'avait tant troublée.

Amadou Benlil. Le nom de cet ancien élève lui sauta brutalement à la figure. Elle avait été son professeur lors de sa première année à Creil. *T'es qui toi ?* Son blocage ne s'apparentait en rien à une déficience mentale, plutôt à un trouble mémoriel. L'inconscient de Benlil lui avait sans doute envoyé une alerte rouge à la seule vue des yeux de cette jeune femme, seule partie du corps visible. Pouvait-il la reconnaître à partir de ce détail, si longtemps après ? Elle pria pour qu'il n'ait aucun flash la concernant, qu'il l'ait oubliée depuis tout ce temps, surtout que, d'après ses souvenirs, il n'avait rien du collégien assidu en classe.

— C'était un bonheur de faire affaire avec toi. Passe le bonjour à Serriki de ma part, lança le chef derrière elle.

— J'y penserai, conclut-elle sobrement sans s'attarder et sans se retourner pour ne surtout pas offrir une nouvelle opportunité à Benlil d'observer son visage et de l'identifier.

Alice arpena rapidement le trottoir sans toutefois se précipiter, espérant qu'aucun de ces types ne la suivrait jusqu'à son véhicule pour un sale coup de dernière minute. Elle avait joué avec le feu, avait senti la flamme lui caresser tout le corps, provoquant en elle une sensation entre douleur et jouissance. Désormais, elle devait quitter les lieux au plus vite, ne pouvant s'en remettre davantage à la chance qu'elle avait eue en citant le nom de Serriki. Parvenue à sa voiture, elle vérifia qu'elle ne constituait pas une cible pour quiconque, la bande se tenait hors de vue. Elle monta à bord, verrouilla les portières et mit le contact coup sur coup. Elle accrocha sa ceinture et enclencha la marche arrière sans prendre le temps de souffler un instant, d'évacuer son stress, de manifester sa joie.

L'objectif de quitter cet enfer avec son butin paraissait une parfaite réussite.

Cramponnée à son volant, l'œil furetant dans ses rétroviseurs et se méfiant des quelques passants, elle remonta jusqu'au feu tricolore. Les guetteurs y demeuraient toujours en place et ne s'intéressèrent pas spécialement à elle. Au vert, elle accéléra brutalement pour s'échapper définitivement de cette cité oppressante dans laquelle elle espérait ne plus jamais mettre un pied. Elle respira profondément.

Une fois à bonne distance, certaine de ne pas avoir été prise en filature, elle retira son écharpe et baissa sa capuche. Elle cria dans l'habitacle. Hurla

littéralement. Elle évacua toute l'adrénaline accumulée lors de cette mission impossible. Elle cria longuement à tue-tête, jusqu'à ce qu'elle se sente vidée de toutes ses forces. Soulagée, elle posa sa main sur la poche de son manteau et épousa la forme de l'arme à travers le tissu.

L'espace d'un instant, elle se sentit invulnérable.

Chapitre 23

Aujourd'hui

— Le dix-huit mars dernier, messieurs Antoine Ducatel, Alexandre Rémy et Gabriel Vallée ont, tous les trois, été tués dans une maison abandonnée dans les forêts de Choisy-au-Bac dans l'Oise. D'après le scénario que nous avons pu établir à partir des constatations, ils s'y sont rendus individuellement et ont été assassinés par arme à feu les uns après les autres. D'après les experts de la scientifique, le tireur mesurerait entre un mètre soixante et un mètre soixante-dix, donc potentiellement une femme. Tout porte à croire que le meurtrier a agi seul et ne serait pas un habitué du maniement de pistolet car les tirs semblent avoir été hasardeux, manquant systématiquement les organes vitaux de peu. Peut-être un manque de condition physique ou de contrôle de recul de l'arme. Trois tirs pour le premier puis deux tirs chacun pour les suivants. Ni coups portés directement à la tête, ni à bout portant, il ne s'agit clairement pas de mises à mort professionnelles.

L'adjudant Benotti connaît les faits et détails de ses dossiers par cœur et n'a nullement besoin de relire ses notes pour évoquer ce triple homicide à Alice Bellamy. Elle écoute le récit religieusement, attentive aux informations divulguées, bien plus intéressée qu'elle ne voudrait le laisser paraître.

— Je ne comprends pas pourquoi vous me racontez ces horreurs. En quoi suis-je concernée ? s'indigne-t-elle presque. Je n'ai concrètement jamais vu ces hommes et ne connaissais même pas leurs noms.

— Ce sont pourtant les trois individus venus sur place la nuit du vingt-neuf juillet 2007 pour nettoyer la scène de l'accident mettant en cause votre mari... Je dispose d'un faisceau de preuves tendant à prouver que ce ne fut pas votre seule rencontre. J'espère que vous allez pouvoir m'éclairer à ce sujet d'ailleurs.

Alice désespère. Petit à petit, elle voit cet adjudant l'emmener sur les terrains minés qu'elle aurait tant voulu éviter. Elle sent l'assurance du gendarme qui, à l'issue de son entretien, lui passera les menottes et l'emmènera en cellule pour un long séjour parmi les détenus les plus fous et retords de l'humanité. Benotti semble disposer de tous les tenants et aboutissants de l'histoire des Bellamy, ceux-là-même qu'ils avaient pris tant de soin à dissimuler.

— Vraiment, je ne vois pas comment je le pourrais, affirme-t-elle sèchement.

Des gouttes de sueur roulent sur son ventre, dans son dos et sur son front. Elle les sent descendre les voies de la gravité et ne peut s'empêcher de les

essuyer inconsciemment, agacée par cette chaleur, irritée par la tournure de cette discussion. Elle lit dans les yeux de l'adjudant sa volonté de l'envoyer périr en enfer.

— C'est tout simple, voyez plutôt. Voici la photocopie du carnet de comptes d'Antoine Ducatel qui y répertoriait toutes ses transactions financières frauduleuses depuis des années. Objet d'une rare valeur, découvert par hasard sous une latte grinçante de sa chambre lors de la perquisition de son domicile. Pas franchement le type de document qui doit tomber dans toutes les mains, et certainement pas dans celles des autorités car on y apprend beaucoup de choses...

Il place la feuille sur le bureau face à Alice qui ne peut s'empêcher de s'y intéresser. Elle maudit ce Ducatel, soi-disant le cerveau de cette bande mais capable de consigner sur papier tous ses méfaits... Elle n'en revient pas d'une telle aberration, pourtant l'authenticité du registre n'instaure aucun doute, l'adjudant ne la mène guère en bateau.

— Regardez ce premier extrait, dit-il en pointant une ligne manuscrite surlignée en fluo. À la date du vingt-neuf juillet 2007, au nom de Bellamy, vingt mille euros. Une bonne note de nettoyage, bien salée, bientôt plus cher que le coût total de votre mariage en grandes pompes. Heureusement que beau-papa dispose de comptes en banque bien fournis !

Le sarcasme de l'adjudant déplaît à Alice qui se ravise de rétorquer. Elle est bien trop concentrée sur la lecture des autres informations de cet extrait de carnet. Le pire se produit devant ses yeux et Alice se sent impuissante. Elle subit chaque nouvel élément apporté par Benotti comme un nouveau coup de poignard. De quelle manière aurait-elle pu imaginer l'existence de telles preuves ? La terre sous ses pieds semble s'effriter peu à peu et au prochain tremblement, Alice devine qu'un gouffre géant l'engloutira.

— Le nom de Bellamy apparaît à de nombreuses reprises... Antérieurement avec des sommes d'argent plus modestes, puis postérieurement avec parfois des montants exorbitants, par exemple en mai 2008, précise-t-il en dévoilant une autre photocopie. Cinquante mille euros, rien que ça.

Le sol se fissure, Alice sent l'air l'aspirer vers les profondeurs.

— Puis enfin, poursuit-il sans temps mort pour assommer définitivement son adversaire, fait étrange, à partir de juillet 2011, des versements réguliers de dix mille euros ont été répertoriés. De décembre 2011 à février 2012, ils deviennent même mensuels... Avez-vous une quelconque idée des raisons de ces paiements innombrables ?

Évidemment, elle aurait pu rétorquer qu'il fallait plutôt demander à Arthur Bellamy, qu'ici il ne s'agissait pas d'elle. Alice ne disposait pas de tels moyens financiers. Cependant, elle se garde pour l'instant d'incriminer son beau-père, il est trop tôt et elle devrait jouer cette carte en dernier recours.

— Au risque de me répéter, je sais à peine qui sont ces gens, donc comment vous répondrais-je ?

— Oui, je comprends, concède-t-il faussement. Nous allons attendre ce que nous révèle l'audition de monsieur Bellamy. Il aura certainement des explications à nous fournir.

Arthur subit actuellement le même sort qu'elle, dans une pièce voisine sous ces combles surchauffés. Alice le sait solide psychologiquement, armé mentalement, homme d'affaire à la carapace épaisse, bien mieux préparé qu'elle à encaisser les charges de ces gendarmes. Néanmoins, face à toutes ces questions gênantes et preuves accablantes, combien de temps tiendra-t-il ? Ne risque-t-il pas à un moment de se défausser entièrement sur elle pour amoindrir sa peine ? Tous deux n'avaient jamais spécialement eu d'affinités ou de sentiments réels l'un pour l'autre. Pourquoi se mouillerait-il alors davantage pour l'épargner ? Alice redoute la trahison pure et simple de ce véritable requin à sang froid et se tient prête à tirer la première pour se défendre des accusations.

— Néanmoins, en attendant, je ne peux m'empêcher d'élaborer quelques hypothèses dont une qui me paraît fort probable. Vous souvenez-vous de notre première rencontre, madame Bellamy ?

Comment aurait-elle pu oublier cette visite inopinée à l'hôpital suite à l'agression sauvage de Lucas ? Son monde s'effondrait depuis ce jour et l'incursion de l'adjudant dans leurs périples avait ajouté la goutte d'eau de trop, celle qui avait provoqué la rupture du barrage et tout dévasté.

— Oui, bien sûr, dit-elle simplement. Ma vie, ces derniers mois, n'a pas ressemblé à celle dépeinte dans les romances, vous l'admettez.

Par cette petite phrase innocente, Alice tente de se replacer en tant que victime dans ce théâtre des horreurs.

— C'était début décembre, le quatre pour être exact. Je me souviens encore de l'état pitoyable de votre mari, sacrément amoché, côtes cassées, défiguré. Un triste spectacle. Et pourtant, vous avez tous deux refusé de porter plainte, vous avez ostensiblement souhaité passer les faits sous silence malgré leur gravité extrême. N'avez-vous pas d'explications plus concrètes à me fournir désormais ?

Après plusieurs mois de silence à ce sujet, Alice se résout à évoquer avec Benotti le contexte de cette altercation, elle n'a aucun intérêt à ne pas corroborer l'histoire que tous ses proches raconteraient si à leur tour ils devaient témoigner.

— Je pense qu'il ne sert plus à rien de mentir... Je suppose que vous avez dû le découvrir par vous-même de toute façon... Lucas a eu une relation extraconjugale et le mari cocu l'a surpris dans les bras de sa femme en plein ébat. Mon époux en a payé le prix et n'a pas fait le poids sous les coups rageurs de la vengeance de cet homme trompé.

Benotti se remet à taper sur le clavier de son ordinateur, visiblement intéressé par ces propos.

— Connaissez-vous l'identité de cette maîtresse et de son mari ? veut-il logiquement savoir.

Alice hoche la tête négativement, consciente que ce détail cloche forcément... Elle n'a aucun nom à citer car elle a inventé de toutes pièces cet adultère pour expliquer l'agression auprès de ses proches. Ce subterfuge avait parfaitement fonctionné jusque-là dans le cadre familial sauf qu'en l'absence de noms à donner à cet adjudant, elle perd en crédibilité. Là encore, elle attend le verdict, le retour de bâton, le craquement dans le sol, la chute finale.

— Vous ne savez réellement pas comment s'appelait la femme avec qui votre mari entretenait une liaison ? Vous ne lui avez jamais demandé, même après que son mari lui ait cassé la figure ? Sincèrement ?

Il la fixe et tous deux savent que le mensonge se montre grossier. Il insiste avec une autre incohérence de taille dans son histoire fabriquée.

— D'après les déclarations de l'équipe du SAMU intervenue pour emmener Lucas Bellamy aux urgences de l'hôpital de Montdidier, votre mari se trouvait inconscient au milieu d'un chemin de campagne alors que vous étiez, lui, vous et votre enfant, en pleine balade dominicale. Cela ne colle pas avec votre discours d'homme surpris au lit avec son amante.

Alice n'a plus toute sa tête, elle s'embrouille et de telles évidences ne lui sautent plus aux yeux. Les mensonges d'hier ne permettent plus de cacher la vérité aujourd'hui et les pièges se renferment les uns après les autres sur elle.

— Cette chaleur est insupportable, je ne me sens pas bien, est-il possible d'avoir un ventilateur ou autre ? Je perds le fil et me suis simplement mal exprimée voilà tout. Le mari cocu a appris que sa femme le trompait avec Lucas, il lui est tombé dessus quelques jours plus tard.

— Admettons, madame Bellamy, admettons. Pour l'instant, après des semaines d'investigations, nous n'avons trouvé aucune trace de cette maîtresse, mais nous creuserons encore, elle ne peut être le fruit de votre imagination tout de même.

Benotti se joue littéralement d'elle. Il s'amuse de sa situation, de ses non-dits, de ses approximations. Il se délecte de la voir se décomposer à chaque nouvelle attaque en règle et la suite lui promet le meilleur. Il continue ainsi son jeu de sape.

— Est-ce le même homme qui aurait mis le feu à votre maison le jour de Noël ?

Alice s'enfonce sur sa chaise, elle veut disparaître. Tout simplement disparaître. Elle puise en elle ses dernières ressources car elle sait qu'elle ne peut pas se laisser abattre. Être forte, lutter jusqu'au bout. Elle a bien trop à perdre pour flancher. Juste parce que la pièce chauffe à plus de trente degrés et que le ventilateur se fait attendre, juste parce qu'un simple adjudant de cambrousse espère une promotion, juste parce que tout semble s'écrouler autour d'elle. Non, elle tiendra, parce qu'il le faut. Elle ne peut plus compter que sur son instinct de survie...

— N'est-ce pas aux pompiers et aux gendarmes de mener l'enquête ? Je ne pense pas avoir les compétences pour découvrir quel est le salopard qui a incendié ma maison et mes souvenirs. Cela date de six mois, j'attends toujours

les conclusions définitives. À vous entendre, vous m'accusez de tous les crimes, je vous rappelle néanmoins que dans cette agression et cet incendie volontaire, je suis bel et bien la victime, non ?

— Victime, oui. D'un chantage. Voilà mon hypothèse, madame Bellamy. Ducatel, Rémy et Vallée vous faisaient chanter concernant les services qu'ils avaient effectués pour vous. Votre mari et votre beau-père ont donc payé une première fois... Puis ont refusé ce petit jeu qui aurait pu durer éternellement. Les trois malfrats ont haussé le ton et agressé votre mari mais vous n'avez pas cédé. Et enfin, ils ont mis le feu à votre habitation pour enfoncer le clou et montrer leur détermination. Le lendemain, Ducatel note un versement de dix mille euros sur son carnet, ainsi que les deux mois suivants, jusqu'à l'assassinat du trio de malfaiteurs. Un schéma plutôt classique dans le milieu.

Alice se contraint au silence même s'il sonne comme un véritable aveu.

— Reste à établir précisément le rôle d'Arthur Bellamy, de Lucas Bellamy et du vôtre dans tout ce micmac.

— Le mien ? Qu'ai-je à voir avec tout ça ? Jamais je ne les ai payés pour quoi que ce soit !

Certes son affirmation est véridique et vérifiable, cependant elle marche sur des braises ardentes et il lui est de plus en plus difficile d'intervenir sans se compromettre. Elle ne connaît pas encore l'étendue exacte des certitudes de l'adjudant et ne sait pas quelle version des faits délivre actuellement Arthur aux autorités. La charge-t-il ? Accuse-t-il son propre fils de tous les maux possibles ?

— Pour une fois, je suis d'accord avec vous. Comme aime à le rappeler votre beau-père, vous n'êtes que professeure, verser de telles sommes vous est impossible. Par contre, votre rôle dans toute cette histoire rocambolesque me semble bien plus central et problématique. Tout à l'heure, je vous ai parlé de l'arme du crime mais j'ai oublié de vous préciser plusieurs conclusions des scientifiques. Nous sommes passés un peu trop vite sur les résultats de la balistique alors revenons-y. Vous mesurez bien un mètre soixante-cinq, madame Bellamy ?

Benotti la travaille au corps sans relâche. Alice résiste, son fils William en tête. Elle lutte pour lui.

— Oui, autant que des millions d'autres personnes je présume, pour rappeler au gendarme que des coïncidences ne forment pas des preuves.

— C'est vrai. Cela vous inclut tout de même dans la longue liste des suspects. Et sur ces millions d'individus potentiels, très peu ont été en contact avec ces trois hommes, quasiment aucun – à ma connaissance – n'était victime de chantage de leur part. Cependant, laissez-moi apporter une nouvelle pierre à l'édifice. L'étude des munitions logées dans le corps des victimes ou les ayant traversées, avec notamment le relevé des micro-griffures à la surface des ogives caractéristiques de l'arme avec laquelle les balles ont été tirées, nous a permis d'identifier le pistolet. Nous savons qu'il a déjà servi dans une autre affaire qui n'a apparemment aucun lien avec notre dossier. Il y

a un an environ, cette arme a aussi été utilisée lors d'un braquage violent ayant entraîné la mort d'un bijoutier de Gennevilliers en région parisienne.

— Ce braqueur a donc tué Ducatel et les autres, ose-t-elle en espérant une voie de secours dans cette direction.

Benotti sourit gentiment devant cette manœuvre désespérée.

— Non, pas vraiment. Notre homme mesurait un mètre quatre-vingt-cinq et a été arrêté quelques semaines plus tard. Il croupit actuellement à la prison de Liancourt. Il habitait sur le Plateau de Creil, vous connaissez peut-être ?

La révélation est rude et un coup de poing en plein estomac n'aurait pas autant soufflé Alice. Elle a envie de crier mille injures contre ce minable chef de banlieue qui lui a refourgué l'arme. Mais ne doit-elle pas s'en prendre qu'à elle-même, idiote d'avoir pu croire que se procurer un flingue intraçable aurait été aussi facile ? Ce salopard s'était bien foutu de sa gueule à lui vendre du matériel de seconde main, ayant déjà tué, incriminé dans une affaire d'envergure. Elle s'en veut à mort et voudrait laisser sortir la rage qui bout en elle, vulgaire débutante. Qu'a-t-elle cru ?

— Oui, vaguement. J'enseigne dans un collège juste à côté.

Benotti et son équipe sont-ils allés plus loin ? Ont-ils retrouvé les revendeurs ? Ces jeunes de cité ont-ils parlé sous la pression d'accusation d'un triple homicide ?

— Simple coïncidence encore je présume ? la nargue l'adjudant, cherchant à la provoquer et à atteindre enfin le point de rupture.

Épuisée, sa patience mise à trop rude épreuve, Alice oublie de tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant d'intervenir. Ses nerfs lâchent.

— Vos insinuations commencent à m'insupporter sérieusement adjudant. Je ne suis pas la seule à travailler dans le Creillois à ce que je sache !

— Non, évidemment que non. Par contre, vous êtes bien la seule qu'Amadou Benlil, un de vos anciens élèves, ait officiellement reconnue. J'ai également la date d'achat, le vingt-et-un février vers vingt heures. Et croyez-le ou non, la nourrice de votre enfant, madame Béatrice Ballin a justement déclaré qu'elle avait gardé exceptionnellement William ce soir-là en raison apparemment d'une réunion. En contactant votre supérieur, le principal du collège, il a été fort surpris de cela car aucune réunion n'était prévue ce jour-là.

Il ne sert donc plus à rien de nier, de jouer sur les semblants.

Alice se résout à arrêter un temps ce jeu qu'elle ne supporte plus. Elle admet ne pouvoir s'en sortir seule, acculée, épuisée, sans plus aucune possibilité de quitter cette pièce la tête haute, les mains libres, l'esprit tranquille.

— Je veux un avocat. Je ne dirai plus un mot sans sa présence. Et je vous conseille de rafraîchir cette pièce immédiatement sinon je porterai plainte pour mauvais traitement.

La fermeté dans sa voix ne laisse plus aucun espoir à l'adjudant Benotti d'avancer rapidement dans les échanges. Il notifie la demande à l'ordinateur

avant de manifester une certaine satisfaction.

— Je pense effectivement que la présence d'un avocat va devenir indispensable, madame Bellamy, nous avons encore tant à nous dire...

Chapitre 24

15 février 2012

À l'entendre, William serait un jour « constructeur ». Dans son univers merveilleux d'enfant, en effet, il adorait construire des murs, des pyramides, des maisons, des châteaux, avec des Legos, des Duplos, des briques en bois, des cartons. Son imagination semblait infinie et sa soif d'invention intarissable, si bien qu'il transformait n'importe quel chaos de pièces en un édifice solide et harmonieux.

De telles ingéniosité et patience avant même l'âge de quatre ans interpelaient. Si à ces compétences, Alice ajoutait celle de connaître l'alphabet, savoir compter jusqu'à cent, s'habiller et se laver seul comme un grand, elle pouvait certifier que son fils s'épanouissait pleinement dans ces tâches quotidiennes.

Son rôle de mère consistait uniquement à l'accompagner en lui proposant des activités ludiques afin qu'il s'éveille et s'émerveille de tout. Le mercredi, elle l'emmenait à la gym des tout petits, le samedi ils empruntaient des livres à la bibliothèque, le dimanche ils exploraient la nature, les soirs de la semaine ils jouaient ou s'usaient les yeux sur des puzzles de plus en plus grands.

Elle avait rêvé de devenir mère et vivre en communion avec son fils représentait le point culminant de sa vie. Tous les à-côtés avaient perdu en saveur, le superficiel étant devenu superflu. William constituait son centre de gravité et permettait parfois à Alice d'oublier tout le reste. De supporter tout le reste... Le boulot parfois dur et épuisant. Son mari déconnecté, en état d'ivresse continue. Ses nuits pleines de cauchemars. Leur agression. Ce couteau sous la gorge de son fils. Leur maison réduite en cendres.

William rayonnait dans sa grisaille, l'abreuvait en plein désert. Sans lui, que serait-elle devenue ? À quoi se serait-elle raccrochée au cœur de ce marasme ?

Dès la naissance du petit, et surtout avec l'alcoolisme prononcé de Lucas, Alice s'était renfermée sur son duo mère-fils, s'était isolée dans le réconfort qu'ils s'apportaient mutuellement. Les sorties entre filles s'étaient espacées jusqu'à quasiment disparaître. Sa sœur Myriam passait encore souvent à la maison, mais plus par inquiétude et solidarité que pour passer un excellent moment en sa compagnie, comme avant. Sa meilleure amie Lisa avait pris peu à peu ses distances et demeurait tout de même en contact grâce aux réseaux sociaux. Alice gardait un œil désormais plus critique sur sa copine de toujours. En quatre ans, cette dernière n'avait pas évolué d'un iota, se complaisant dans l'inactivité professionnelle – bien aidée par les finances de

ses parents – et dans les conquêtes masculines éphémères. Ce qu'elle avait trouvé incroyablement fun quelques années auparavant lui paraissait fade et pathétique. Jamais elle ne reviendrait en arrière, avec William il fallait avancer, découvrir, grandir, se surpasser chaque jour. Un magnifique défi s'imposait, bien plus noble que celui d'aligner les mecs et les mojitos entre deux achats de sac à main Louis Vuitton.

Alice pénétra dans la propriété luxueuse de ses beaux-parents et se gara dans la cour gravillonnée devant le perron. Elle n'oublia pas de freiner sèchement afin de laisser des traces de pneus, pour salir ce parterre parfait. Sûre qu'avant la tombée de la nuit, le majordome aurait effacé cet affront, sans sourciller, avec le sourire même.

— Attends, je vais t'enlever ta ceinture, dit-elle à son fils surexcité de retrouver ses grands-parents.

Si une certaine animosité régnait entre elle et le clan Bellamy, elle conservait cependant le contact avec la famille de Lucas. Elle ne disposait en réalité d'autres perspectives. D'une part priver William de ces quelques visites ne se justifiait pas, d'autre part, Arthur Bellamy n'accepterait nullement qu'elle coupe les ponts et l'empêche de profiter de son unique petit-fils. Faire face à la beauté saisissante de la maison de maître des Bellamy, en totale opposition avec le taudis qu'elle louait depuis l'incendie, la renvoyait à ses conditions précaires actuelles. Les rêves de vie aisée sans soucis financiers s'étaient évaporés dans la fumée des braises de sa demeure.

Elle descendit son fils du véhicule. Elle lui réajusta son manteau, ébouriffa ses cheveux puis le laissa prendre les devants.

— Tu sais que je t'aime ? lui rappela-t-elle.

— Oui, sourit-il. Moi aussi !

— Allez, va frapper à la porte et dire bonjour à papi mamie.

William, du haut de ses cent-deux centimètres, adorait faire le grand et accomplir les missions réservées aux adultes : aller chercher le courrier, mettre la table, remplir le lave-vaisselle ou répondre au téléphone. Cela lui passerait sans doute et il qualifierait ces tâches de corvées, si bien qu'un jour, elle devrait peut-être s'arracher les cheveux pour qu'il daigne ranger sa chambre, se brosser les dents ou retourner ses chaussettes avant de les jeter au panier de linge sale. En attendant l'âge ingrat de l'adolescence, elle profitait au mieux du moment présent, malgré le contexte anxieux.

— Bonjour mon p'tit Will ! l'accueillit sa mamie.

Alice détestait quand sa belle-mère utilisait ce diminutif de William. Si elle avait voulu l'appeler ainsi, elle l'aurait fait, en tout état de cause, ce n'était pas le cas donc de quel droit madame Bellamy se permettait-elle cette déformation ?

Entre elles, ce fut un bonjour, un ça va, deux bises, le minimum vital pour ne pas paraître grossière. Le cœur n'y avait jamais vraiment été mais depuis les événements le fossé entre eux tous se creusait inexorablement. Plus personne ne s'efforçait à un quelconque simulacre, sauf en présence de

William, l'enfant et le petit-enfant chéri de tous.

— Alors, encore en vacances ? lui lança Arthur, goguenard semblable à son habitude.

En tant que professeure, Alice entendait au moins cent fois par an cette réflexion. Un quota minimum pour être ensuite vaccinée et ne plus y prêter attention. En début de carrière, elle s'était évertuée à riposter, arguant la difficulté de son métier et le travail invisible de préparation et de correction qui l'attendait pendant ses « vacances ». Désormais, elle laissait couler. Cette jalousie, cette frustration, ce manque de respect et de considération lui passaient au-dessus de la tête. Jamais elle ne s'autorisait à critiquer gratuitement une profession dont elle ne connaissait pas tous les aspects.

— Non, c'est la semaine prochaine, répondit-elle sobrement, n'étant pas là pour une énième prise de tête.

Mamie Bellamy appela William pour le goûter dans la cuisine. Femme au foyer, elle aimait prendre soin des autres, de son mari, de son fils et de ses invités. Prévenue de leur visite, elle avait encore dû préparer un festin pour combler l'appétit du petit bonhomme.

Une fois seuls dans le salon avec Arthur, Alice profita de sa remarque sur ses vacances supposées pour lancer le sujet qui l'amenait ici.

— Pour profiter de congés, il faut d'abord avoir un travail, vous devriez le rappeler à Lucas.

Le ton de la conversation était donné. Contrairement à la faim dans le monde ou le réchauffement climatique, quand il s'agissait d'évoquer son fils, Arthur Bellamy ne restait pas indifférent, preuve s'il en fallait qu'un cœur en or massif battait dans ce coffre-fort.

— Il n'a toujours pas repris le chemin du cabinet médical ?

Arthur savait pertinemment que ce n'était pas le cas et cette situation le désolait. Pas réellement pour elle et son fils, plutôt pour lui et sa réputation, car les questions quant à la fermeture du cabinet du docteur Bellamy revenaient souvent à ses oreilles et il peinait à la justifier sans éprouver une certaine honte.

— Non, pas depuis son agression. Et il ne veut pas entendre parler d'un suivi psychologique pour sortir de son addiction. Il est tombé dans un trou si profond qu'il n'en voit plus la lumière. Il faut que vous lui parliez. Vous, il vous écouterait.

Par cette dernière phrase volontaire, Alice attisait l'ego du père de Lucas, patriarche dans toute sa splendeur.

— Cela devient urgent, poursuivit-elle après avoir suscité son intérêt, car mon salaire de petit prof ne couvre pas les factures, la location de la maison et l'emprunt pour le cabinet. Nous allons vite finir dans le rouge.

— Combien vous voulez ?

Arthur Bellamy adorait tout ramener à l'argent, pour lui, le dénominateur commun de toute chose. Lui en possédait de sacrées sommes qu'Alice n'osait à peine imaginer. Cette particularité le rendait donc supérieur aux autres, fier

de son parcours, intransigeant avec ceux qui ne réussissaient pas.

— Non, je me débrouillerai seule jusqu'à temps que Lucas se relève. Je sais d'ailleurs que nous vous coûtons déjà bien assez cher.

— Je ne peux vous le cacher, dit-il aigri comme s'il détenait la primauté de la colère froide à ce sujet.

Alice n'acceptait pas son point de vue accusateur alors qu'elle n'était pas responsable des choix de son beau-père. Elle répliqua sans attendre, mauvaise, car c'est elle qui en subissait les conséquences jour après jour.

— Si vous aviez des hommes de confiance à votre service, cette situation catastrophique n'existerait pas. Dorénavant, je vais prendre les choses en main. Vous les payez combien ces enfoirés pour qu'ils se taisent ?

— Dix mille, se rembrunit-il, se gardant de justesse de hausser le ton face à sa bru.

Sa faute était avérée car la trahison provenait de ses propres hommes et il n'avait trouvé d'autres moyens de les tenir en laisse que de succomber à leur chantage. Agression et incendie avaient eu raison de son opposition. Lui, Arthur Bellamy avait dû plier l'échine.

— Donnez-moi le nom de ces trois individus.

— Pourquoi ? répondit-il interloqué. Vous voulez jouer les gros bras avec eux et risquer de nous envoyer tous en prison ?

— Je veux leurs noms, les dix mille euros, le lieu et la date de votre prochain rendez-vous pour les engraisser.

— Il en est hors de question ! Il y a trop à perdre dans la balance pour que je vous laisse agir en véritable électron libre. La situation est stabilisée, pourquoi vouloir l'envenimer ?

— Il est évident que ce n'est pas vous qui vivez dans la peur d'une nouvelle récidive, que ce n'est pas votre enfant qu'on a menacé de mort, que ce n'est pas vous qui vous couchez à côté d'un homme ivre du matin au soir. Donnez-moi ce que je veux et je vous jure que ce sera le dernier versement. À moins que vous ne craigniez simplement que je réussisse là où vous avez échoué ?

Alice ne le lâcha pas du regard, lui qui n'avait pas pour habitude d'être ainsi malmené. Déterminée, elle ne partirait pas d'ici sans les informations et l'argent.

Ébranlé, il s'assit dans son canapé en cuir. Derrière lui, des pièces de collection uniques venant d'artistes africains lui conféraient des accents de colonialiste en pleine désillusion. Il prenait le temps de la réflexion. En homme d'affaires aguerri, il ne laissait rien au hasard. Et pourtant...

— Je refuse de vivre ainsi plus longtemps, avec les tripes nouées parce que trois crétins ont décidé de nous faire chanter ad vitam aeternam, insista-t-elle. Chaque nouvelle journée dans cette conspiration enfonce un peu plus Lucas dans sa dépression violente. William n'a pas l'âge de comprendre nos tourments mais il ressent nos angoisses, il sait que son père ne va pas bien, que les choses risquent de mal finir. Laissez-moi gérer la situation à ma

manière maintenant, je suis la principale concernée.

William arriva en courant dans la pièce, la bouche en cœur, le bonheur peint sur le visage.

— Maman ! J'ai goûté la confiture à la rhubarbe de mamie, c'est délicieux ! On pourra en faire aussi l'été prochain ?

Son insouciance tranchait avec le problème que les adultes autour de lui tentaient de régler.

— Évidemment mon chéri, si tu aimes ! Va te laver les mains maintenant, elles sont toutes collantes !

Et l'enfant repartit de plus belle dans l'autre sens, heureux comme jamais, protégé de la morosité ambiante par sa mère, toujours souriante en sa présence. Dès qu'il eut quitté le salon, le visage d'Alice redevint dur.

— Vous savez exactement ce que j'ai à perdre dans cette histoire. Je prends les devants car je suis certaine de ce qu'il me reste à faire. Ayez confiance en moi.

Chapitre 25

Aujourd'hui

Alice a été trop sûre d'elle. Elle ne s'est pas attendue à cette avalanche gigantesque qui recouvrait peu à peu ses espoirs d'une épaisse couche de neige infranchissable, tellement épaisse qu'elle filtrait toute la lumière et que l'air se raréfiait en-dessous. Elle n'a pas pensé un instant se rapprocher d'un avocat en se sachant convoquée à la gendarmerie. En même temps, que lui aurait-elle dit alors qu'elle ne savait pas concrètement de quoi il retournait. Ces dernières années, sa vie avait peu à peu éclaté en milliers de fragments. Des morceaux qu'elle peinait à rassembler pour comprendre comment elle en était arrivée là et comment elle pourrait parvenir à s'en sortir. Faire intervenir une personne étrangère et la promener dans les méandres de sa vie lui avait paru totalement absurde.

Et pourtant, désormais face à l'implacable adjudant Benotti, Alice ne semble plus avoir d'autres options que d'être épaulée par un professionnel. De toute sa vie, n'ayant jamais pris place sur le banc des accusés ou des victimes, elle n'a jamais eu besoin d'être défendue ou même représentée par un avocat devant la justice. Cette première expérience risque d'être la dernière.

Maintenant elle regrette sa trop grande confiance, sa négligence, son manque de préparation. Puisqu'elle n'a ni numéro de téléphone à appeler ni nom de magistrat à citer, Benotti appelle le numéro de permanence pour lui obtenir un avocat commis d'office.

— L'affaire ayant un caractère criminel, quelqu'un se déplacera pour vous cependant, ne rêvez pas, personne ne sera là à la reprise de l'interrogatoire dans une heure, délai légal que je dois vous accorder pour poursuivre l'entretien.

L'adjudant se complait à lui préciser ce détail. Oui, elle a le droit à un avocat, mais ce sera un commis d'office. Alice s'imagine évidemment le pire derrière ce terme qu'elle traduit péjorativement. Un avocat va l'accompagner comme un cheveu tombé dans la soupe. S'agira-t-il d'un jeune imberbe connaissant le code pénal à la virgule près, n'ayant jamais plaidé, ou bien un alcoolique, un incapable, relégué à ce rôle car n'ayant aucune clientèle à défendre ? Oui, elle a le droit à un avocat, mais il n'arrivera qu'après l'heure fatidique, après avoir tranquillement fini de déjeuner, après avoir traversé toute la Somme pour venir jusque dans sa campagne profonde où son GPS ne connaîtra pas le nom des rues.

Au lieu d'être soulagée, Alice se sent au contraire dépitée.

Benotti lui a préalablement expliqué qu'il passait d'une simple audition de

témoin à une audition de mise en cause. Il lui a clairement notifié qu'il la suspectait d'être l'auteur ou la complice d'un triple homicide. De quoi voir les ruines de son monde s'effondrer encore un peu plus.

« Commis d'office ». Le terme la désespère. En d'autres circonstances, elle aurait immédiatement contacté son beau-père. Lui connaissait forcément des ténors du barreau, lui pourrait se payer les meilleurs défenseurs à prix d'or. Sauf qu'actuellement, Arthur Bellamy patiente sans doute dans la pièce voisine, soumis à la même pression qu'elle, à quelques nuances près. Sur la sellette, le flingue sur la tempe, Alice n'a aucune idée de quelle façon il va se dédouaner des accusations portées contre lui. Elle ne lui a accordé que rarement sa confiance, à présent elle ne peut clairement plus le compter dans son camp et doit se méfier de lui comme de la peste. Pour sauver sa peau, il les jetterait, elle et son propre fils, aux lions sans aucun état d'âme. Il constituait un nouvel ennemi, redoutable, ce qui compliquait encore davantage sa partie d'échecs...

L'adjudant Benotti appelle un gendarme afin qu'il monte la garde dans le bureau en son absence. Son interlocuteur va aux renseignements. Il reviendra sans aucun doute avec de nouvelles cartouches pour la dégommer définitivement. Alice le suit du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse dans le couloir. Elle attend là, assise, penaude, dans cette pièce surchauffée sans aucune vue vers l'extérieur, comme un avant-goût de prison.

Alice dispose d'une heure pour effectuer le bilan de cette longue discussion. Une heure pour rassembler ses idées confuses face aux attaques incessantes et surprenantes de l'adjudant. Une heure pour peaufiner une stratégie qui évitera son péril.

Le climat tropical de ces combles l'empêche de se concentrer, un sentiment d'épuisement la colle à sa chaise, lui écrase la poitrine, lui comprime le cerveau. À moins que ce ne soit les conséquences de cette peur qui envahit chaque cellule de son corps ? Elle se sent aspirée par une spirale infernale et ses forces s'amenuisent dans la lutte. L'envie de lâcher prise. L'envie de combattre. L'envie que cette entrevue se termine. Positivement ou non, elle souhaite en finir, tout simplement.

Alice sait qu'elle ne mérite aucune sentence et vit difficilement cette injustice immonde. Benotti veut la traîner dans la boue et la noyer par la même occasion, la vilipender en place publique et l'accuser de tous les maux de la Terre. Pourtant, elle n'estime n'avoir rien à se reprocher. Oui, elle doit lutter face à ce nouvel ennemi, inlassablement, jusqu'au dernier souffle, ne pas laisser cet homme briser son rêve.

Quelques minutes avant l'heure fatidique, l'adjudant Benotti revient se positionner face à elle. Impassible, il ne s'occupe pas d'elle et ne lui prête aucune attention. Une moins que rien, déjà invisible dans le prisme de la société. A contrario, Alice le dévisage pour déceler en lui le moindre indice sur la suite qu'il compte donner à leur entrevue. Qu'a pu dire Arthur Bellamy

durant son entretien ? Est-il également encore coincé entre ces quatre murs à subir cet acharnement ? Elle cherche à lire en l'adjudant, or ce dernier ne laisse rien paraître, il joue finement depuis le début, elle sait qu'elle aura du fil à retordre.

À midi vingt-sept, Benotti tape quelques mots sur son clavier et reprend les hostilités comme si cette ellipse temporelle n'avait jamais existé. Il a respecté la loi, maintenant, place au déluge. Sans surprise, l'avocat d'Alice n'est pas arrivé. À trois quarts d'heure de route d'Amiens, il fallait s'en douter. À l'heure du repas, ce dernier mange sans doute sur le pouce avant de venir perdre son temps pour une affaire quelconque à l'autre bout du département. Peut-elle l'espérer pour la fin de sa digestion, entre la sieste et le goûter ? Alice est aigrie, se sent flouée par ce système qui la laisse démunie.

Immédiatement, Benotti rentre dans le vif du sujet...

— Sincèrement, je ne comprends pas pourquoi vous seriez allée jusqu'à tuer ces trois hommes, vous, madame Bellamy, mère de famille, professeure émérite, sans problème apparent, saine d'esprit à ce que j'ai pu en juger. Personnellement, vous ne risquiez absolument rien après l'accident de voiture ayant coûté la vie à Louis Jasmin. Votre mari oui ; vous non ; comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure. Pour quelles raisons vous impliquer autant et risquer la réclusion à perpétuité ? Je m'interroge et si vous pouviez éclairer mes lanternes, je vous écoute.

Alice interprète cette question à l'image d'une perche tendue à son secours et la saisit à la volée. À l'issue de ses réflexions, elle a conclu qu'elle devait s'y résoudre. Alors, quand l'adjudant l'invite à s'innocenter, elle avoue.

— C'est Lucas... C'est lui qui m'a demandé d'acheter une arme pour qu'on puisse se défendre. Suite à son agression puis à l'incendie criminel de notre domicile, c'était louable, non ? Qui pourrait nous le reprocher ?

Elle attend un assentiment qui ne vient pas. Elle aurait pu pleurer, se mettre à genoux, hurler à la mort pour manifester leur état de psychose après ces douloureux événements, que le gendarme n'aurait eu aucune considération pour elle. Au contraire, il est froid et procédurier et en profite pour l'incriminer.

— Vous reconnaissez donc avoir effectivement acheté ce pistolet, dans la cité du Plateau à Creil ?

Elle comprend que la perche tendue n'avait pour seul but que de la pousser du haut de la falaise. Elle se retourne un instant vers la porte fermée, espérant la venue providentielle de son défenseur. Devait-elle admettre ce délit ? Benotti dispose de témoins l'ayant identifiée, a-t-elle réellement d'autres issues ? Alice veut prouver sa bonne foi pour qu'il lui accorde ensuite un peu de confiance. Après tout, elle se juge victime dans toute cette machination, elle tient bien à le lui rappeler car depuis le début, elle a la désagréable impression d'être dans la peau de ces femmes violées qui viennent porter plainte et qu'on accuse presque d'avoir provoqué ce drame.

— Oui, seulement, je ne me suis jamais servie de ce pistolet.

— Où est-il actuellement ?

— Je n'en ai aucune idée. Quand je l'ai amené chez moi, Lucas s'en est emparé et je ne l'ai plus revu.

— Madame Bellamy, votre mari a-t-il tué ces trois hommes qui l'ont sauvagement agressé, menacé, soumis au chantage pendant des mois et qui ont été jusqu'à brûler sa maison ?

Un éclair jaillit dans l'esprit d'Alice. Est-ce à nouveau une main tendue ou un énième piège ? Elle est embarrassée mais se convainc qu'elle doit se tenir à sa stratégie. Quelqu'un doit payer pour ces crimes...

— Non... Enfin... Je ne sais pas, finit-elle par concéder.

— Remettons-nous dans le contexte si vous le voulez bien. Vous étiez mariés, viviez sous le même toit. Il vous demande d'acheter illégalement une arme à feu que vous lui fournissez. Vous êtes sous la menace permanente de ce trio infernal durant des mois. Puis un jour, tout s'arrête miraculeusement. Les médias ont fait grand bruit de ce triple homicide. Vous ne me ferez pas croire un instant que vous n'avez pas évoqué cette affaire ensemble, que vous n'avez jamais parlé de cette arme, de ces meurtres, de l'arrêt du chantage ? Vous ne pouviez pas ne pas savoir, je peine à vous croire.

En quelque sorte, Alice est pleinement d'accord avec lui, sa réponse est invraisemblable, alors elle édulcore.

— J'avoue, je lui ai posé la question quand j'ai vu les titres dans les journaux. Il m'a dit qu'il n'avait rien à voir avec tout ça et que, de toute manière, c'était une bonne chose pour nous. Il avait raison, nous avons retrouvé toute notre sérénité après leurs disparitions.

Sa précision ne satisfait nullement Benotti qui persiste en rappelant les preuves formelles afin qu'elle cesse de nier l'évidence.

— Je vous rappelle que cette arme a été authentifiée, il s'agit de l'arme du crime. Vous l'avez achetée. Votre mari en disposait. Vous aviez tous les deux le mobile. Vous pensez peut-être que nous avouer la culpabilité de Lucas Bellamy vous rendrait complice, pas forcément, vous souhaitiez vous protéger. S'il a décidé seul de tuer ces hommes et que vous ne l'avez appris qu'a posteriori, nous ne pourrions retenir aucune charge contre vous, hormis bien sûr l'achat illégal d'une arme.

Les propos de l'adjudant étaient lourdement tendancieux. Il ne lui tend plus une perche mais lui présente directement un plateau d'argent avec la tête de son mari en seul et unique accusé. Cependant, Alice sent l'arnaque. Il y a forcément un loup caché que son manque de lucidité l'empêche de discerner.

— Si mon mari a tué ces salopards, il ne m'en a jamais tenue informée. Je peux vous dire par contre que je ne verserai aucune larme sur leurs tombes.

Benotti prend note de ses moindres mots puis il s'enfonce dans son fauteuil, comme s'il voulait marquer une pause dans son interrogatoire. Le rythme cardiaque affolé d'Alice redescend un instant puis à l'écoute de la déclaration surprenante du gendarme, il reprend brutalement sa cadence effrénée.

— Pour être tout à fait honnête avec vous, je pense que quelque chose cloche dans toute cette affaire. Oui, votre mari disposait de l'arme. Oui, il possédait un mobile. Oui, sa taille d'un mètre soixante-treize reste cohérente avec l'estimation des scientifiques. Mais une nouvelle fois, comme pour vous, le profil ne colle pas du tout aux actes. Un médecin ! Un homme qui dédie sa vie à soigner et aider les autres... Tuer de sang-froid trois individus, méthodiquement, avec préméditation... Mon expérience et mon instinct d'enquêteur me soufflent à l'oreille qu'il me manque une pièce importante du puzzle qui permettrait de comprendre l'ensemble de cette mécanique.

Alice devine à ce moment que tous leurs derniers échanges n'avaient pour objectif que de voir si elle allait jeter son mari aux lions. Le balancer aux ordures sans autres états d'âme. Si elle l'avait accusé sans vergogne, Benotti aurait-il eu les arguments pour la contre-attaquer ? N'ayant pas mis Lucas au pilori, doit-elle davantage craindre pour elle ?

— Comprenez-moi bien, madame Bellamy. Votre mari et vous-mêmes êtes mes deux principaux suspects – et à dire vrai, les seuls. Vous aviez l'arme et le mobile. Or, à mon sens, vos raisons, somme toute sérieuses et évidentes n'expliquent pas un passage à l'acte aussi extrême. Étant des personnes raisonnables, parfaitement insérées socialement, je reste persuadé qu'il existait un motif bien plus gravissime encore pour enclencher ce basculement et ce processus de destruction. Mon équipe a donc creusé pendant des semaines, sans relâche, jusqu'au jour où...

Alice reste muette en apprenant que l'enquête à leur sujet dure en réalité depuis longtemps. Vu l'assurance de Benotti durant l'entretien et ses multiples révélations, elle n'en doute plus, ce professionnel a impeccablement accompli son travail en amont de l'interrogatoire. Que peut-elle dire ? Elle ne souhaite pas enfoncer son mari et passer pour une complice pressée de se dédouaner. Elle sait que tout ce qu'elle dira pourra lui retomber sur le coin de la figure, l'adjudant maîtrisant incontestablement les rouages de l'interrogatoire. Alors elle se complait dans le silence tout en redoutant le bouquet final...

— En retraçant méthodiquement tous les événements concernant votre famille depuis votre mariage et cet accident, visiblement l'élément déclencheur de toute la tornade qui a suivi, nous sommes retombés sur votre déclaration de perte de papiers d'identité, permis, carte bleue et carte vitale. Vous êtes venue en gendarmerie le vingt-quatre novembre 2011. Vous en souvenez-vous ?

— Oui, évidemment.

— À la question de savoir s'il s'agissait d'une perte ou d'un vol, vous avez simplement évoqué leur perte, dit-il en lisant la retranscription de sa déclaration. En réalité, notre trio diabolique ou l'un de ses membres, Ducatel, Rémy ou Vallée, ne serait-il pas plutôt derrière tout ça ?

— Non, j'ai réellement perdu mon portefeuille, c'est tout.

Fatiguée, baladée, Alice peine à contenir son agacement. Elle sait qu'il

sait et ce jeu l'insupporte tout autant que cette chaleur.

— La perte a eu lieu à Compiègne, chez un docteur, c'est bien ça ? insiste le gendarme en scrutant ses pupilles tel un véritable détecteur de mensonges.

Elle devine malheureusement où l'adjudant veut en venir. À force d'être menée en bateau, elle anticipe les changements de direction avant qu'ils aient lieu. Tranquillement, il veut l'amener jusqu'au point où il désire la piéger. Sauf qu'il a préparé le terrain, étudié le trajet, miné les issues de secours et qu'elle n'a aucune autre alternative que de suivre l'itinéraire imposé.

Elle lui confirme ses dires en hochant la tête.

— De quel docteur s'agit-il ?

Il le connaît pertinemment. Il a son adresse, son numéro de téléphone. Il l'a évidemment déjà interrogé. Alice n'est plus dupe de rien, Benotti a définitivement toujours trois coups d'avance.

— En quoi est-ce important ? tente-t-elle de résister.

— En quoi est-ce gênant de l'évoquer, madame Bellamy ?

— Le docteur Maisse, dit-elle en se retenant de se jeter à son cou pour l'étrangler, le faire taire.

— Le gastro-entérologue qui suit votre fils depuis sa naissance, n'est-ce pas ?

Elle acquiesce, la mâchoire serrée, l'email prêt à se fissurer.

Elle désespère de ne pas voir débouler son avocat qui, par miracle, aurait peut-être la recette magique pour stopper l'hémorragie, pour empêcher ce gendarme de briser ce qu'il reste de sa vie.

Alice se rend à l'évidence et redoute ce que Benotti a pu découvrir en fouillant dans cette direction. Jusque-là, cet enquêteur a été très méticuleux en décortiquant son passé et il ne subsiste qu'un infime espoir à Alice pour sauver les apparences et garder la tête haute. Comment aurait-il pu remonter aussi loin et établir le lien ? Elle se doit de maintenir son calme apparent, tout n'est pas perdu...

— Pouvez-vous me préciser de quoi souffrait William étant bébé ?

Qu'il prononce son prénom s'assimile à une provocation. De quel droit parle-t-il de son enfant ? Où veut-il en venir ? Ne comprend-il pas que cette période de la vie de William constitue une douleur immense pour elle qui a été impuissante devant les souffrances de son bébé ? Un traumatisme en forme de plaie béante qui ne s'est jamais refermé. Elle doit beaucoup au docteur Maisse et à son traitement qui avait fait froncer les sourcils même du docteur Bellamy. Mais les résultats avaient été nets.

— D'une œsophagite aigue.

Benotti semble désolé de l'apprendre. En bon comédien, il simule. Tout est faux chez ce gendarme, Alice le sait. Il est au courant de ces détails alors que cherche-t-il désormais ? À jouer avec ses émotions pour qu'elle vacille ?

— Il en a beaucoup souffert, ajoute-t-elle affectée d'être replongée dans ses souvenirs. Ses reflux et vomissements incessants. Il a vécu plusieurs semaines dans l'horreur avant qu'un spécialiste comprenne enfin le mal qui le

rongeait. Une période durant laquelle ses nuits se résumaient à quelques quarts d'heures de silence dus à l'épuisement, des pauses où nous fondions en larmes de ne pouvoir agir pour le soulager. Lucas et ses confrères n'ont su poser le diagnostic de suite. Tous pensaient qu'étant angoissée je lui communiquais mon stress, que je ne comprenais pas qu'un enfant puisse pleurer, que parfois un enfant ne fait pas ses nuits les six ou douze premiers mois... Ne pas être comprise a été une épreuve difficile. Ils nous ont tous deux maltraités... Et pourtant, j'avais raison et avec un traitement pour les ulcères d'estomac d'adultes, William a rapidement retrouvé son calme, son sommeil, son appétit, sa gaieté.

Alice termine son laïus sur cette parenthèse avec les larmes aux yeux. Les années n'effaceront pas cette blessure. Benotti lui accorde quelques secondes de répit, elle devine alors qu'il est papa. Seul un parent peut comprendre ce type de traumatisme.

— Détrompez-moi si je ne m'abuse mais l'œsophagite aigue est une maladie assez rare, un cas sur deux mille nourrissons environ.

Il n'a cure de ses douleurs passées, de ce qu'elle a vécu au chevet de son fils. Il avance à pas de loup, évalue cliniquement chacune de ses réponses et désormais Alice attend le coup de grâce. Elle sait ce qu'il va dire et elle n'aura rien à objecter. Elle garde toutefois la volonté de ne pas lui faciliter la tâche.

— Les scientifiques ont prouvé tout récemment que c'est aussi une maladie d'origine génétique, héréditaire, ajoute-t-il. Avez-vous eu, vous ou votre mari, des problèmes similaires à votre naissance ?

— Je ne sais pas. Il faudrait demander à mes parents et à ceux de Lucas.

— Aucun n'en a souvenir et d'après eux, ils n'ont connaissance d'aucun cas parmi leurs proches, que ce soit chez les Bellamy ou les Cassandre, dit-il avec une petite moue.

Alice encaisse la nouvelle en serrant les poings. Ses parents ont donc eux aussi été convoqués à la gendarmerie. Eux aussi subissent peut-être un interrogatoire en ce moment précis. Sans possibilité de se concerter au préalable ou de communiquer entre eux, toute contradiction d'une partie ou de l'autre sera pointée du doigt, analysée et reviendra à eux comme un boomerang.

— Ce jour-là, ce vingt-quatre novembre 2011 où vous avez perdu vos papiers chez le docteur Maisse, il se trouvait d'autres patients dans la salle d'attente. D'après le carnet de rendez-vous du gastro-entérologue, les Serriki devaient consulter juste après vous. Vous connaissez cette famille ?

Chapitre 26

14 novembre 2007

Le verdict tomba à dix-huit heures.

Pas un cri. Pas même un mot. Juste un silence prolongé.

Le fil du temps s'arrêta et l'esprit d'Alice Bellamy se déconnecta. Elle n'eut même pas conscience que son mari Lucas l'avait serrée dans ses bras dans une vaine tentative pour la réconforter. Cette fois, il n'y était absolument pour rien. La responsabilité revenait pleinement à Alice...

— Nous trouverons une solution... répétait-il, le visage enfoui dans la chevelure de son épouse. Nous trouverons une solution...

Alice avait toujours cru en son sixième sens, cette terrible annonce le lui confirmait. Même si le docteur Joron avait usé de tact et de professionnalisme, ses mots prononcés resteraient gravés longtemps dans la mémoire de la femme assise à son bureau.

Elle avait lourdement insisté pour effectuer des tests de fertilité, après seulement quelques mois d'essais infructueux, quand bien même son mari l'avait rassurée en précisant que l'infertilité se définissait sur une période de douze à vingt-quatre mois avec des rapports sexuels très réguliers. Elle avait ressenti le problème. Son intuition ou son instinct féminin l'avait alertée.

Alors que le spécialiste en pathologies gynécologiques continuait ses explications, Alice se perdait dans ses pensées. Ses règles menstruelles s'avéraient particulièrement douloureuses depuis un an environ... Elle aurait dû être plus attentive à son corps, plus à l'écoute des messages qu'il lui envoyait. Les préparations du mariage l'avaient obnubilée, le reste était passé au second plan. Apprendre cette horrible nouvelle plus tôt aurait-il changé la donne ? À quoi bon se poser la question sachant qu'elle ne disposait d'aucun pouvoir pour remonter le temps.

— Une endométriose profonde, avait déclaré le docteur Joron.

Il s'évertuait maintenant à expliquer à l'aide d'un schéma de l'appareil génital féminin tout son charabia médical. Elle retenait simplement sa responsabilité dans leur impossibilité à concevoir un enfant. Un sentiment de culpabilité l'étouffait et pourtant, elle n'y pouvait concrètement rien. On ne lui diagnostiquait pas un cancer des poumons après vingt ans de cigarettes mais d'importantes lésions au niveau de la paroi de ses organes pelviens, d'où découlaient ses problèmes d'infertilité. Seul le destin lui infligeait cette épreuve.

L'annonce d'une maladie mortelle et incurable aurait peut-être moins dévasté Alice. Le mot « infertilité » cognait sous son crâne tel un marteau

piqueur soucieux de se faire entendre. Le médecin se voulait très rassurant, il laissait entrevoir une lueur au bout du tunnel.

— Je parlerais d'hypofertilité plutôt que d'infertilité car il existe des possibilités...

Il évoqua un traitement chirurgical envisageable vu les désirs de procréation du couple et le relatif jeune âge d'Alice. Néanmoins, il ne cacha pas la lourdeur de l'opération. Lucas, plus à l'aise dans le jargon de son confrère demanda des précisions tandis que l'esprit de sa femme allait et venait entre ce bureau aseptisé de clinique privée et ses rêves envolés de future mère.

Dans une petite zone de sa mémoire, Alice avait emmagasiné toutes les scènes longtemps imaginées d'elle enceinte, avec une petite boule sous le chemisier qu'elle ne cesserait de caresser, puis le beau ventre rond dans lequel elle sentirait les premiers mouvements du bébé... Elle s'était vue main dans la main avec Lucas lors de la première échographie, découvrant avec émerveillement les contours du fœtus. Elle avait espéré tenir l'être cher dans ses bras et le serrer fort contre son cœur dès son arrivée dans ce monde.

Envolé l'espoir... Oublié le rêve.

— Les statistiques à la suite de ce type d'intervention chirurgicale pronostiquent que cinquante pour cent des femmes tombent enceintes dans les deux ans. Rien n'est perdu, affirmait le docteur Joron. Il vous faudra néanmoins du temps et un peu de chance...

Le spécialiste lui laissait une probabilité sur deux. D'ici plusieurs années. En passant par le bloc opératoire. Cet horizon aurait réjoui la plupart des femmes dans ces circonstances : Alice n'esquissa pas même le plus infime des sourires. Les médecins vendaient souvent un soutien psychologique en service après-vente en proposant une solution potentielle, un fol espoir sans aucune garantie, et peut-être de multiples désillusions, des claques consécutives... Une collection d'échecs qui la terrasseraient petit à petit...

Alice Bellamy comptait avoir un enfant rapidement, Lucas et elle le désiraient ardemment, plus que tout. La nécessité d'avancer dans leur couple était devenue vitale depuis plusieurs mois. Ils avaient besoin de se reconstruire autour de ce projet de vie : devenir parents et chérir leur bébé.

Suite à l'accident, leur situation mentale se dégradait de jour en jour. Lucas et Alice s'aimaient et n'avaient aucun doute sur ce point fondamental, mais cette nuit-là, quelque chose s'était cassé à jamais. Leur innocence. Et dans l'esprit d'Alice, seul ce bébé pouvait les réconcilier avec la vie avant qu'ils ne sombrent irrémédiablement. Selon elle, le temps comptait et elle n'envisageait pas d'attendre plusieurs années avec des risques de défaites en récompense.

Avait-elle simplement le choix ?

Depuis son plus jeune âge, Alice Bellamy avait hérité du caractère de son père et notamment de cette faculté de savoir exactement ce qu'elle voulait. Ambitieuse, débrouillarde, courageuse et persévérante, aucun de ses objectifs

ne lui avait échappé. Organisée, directive et fonceuse, elle avait planifié sa vie selon ses souhaits et construit chaque étape avec finesse et détermination. Elle ne subissait jamais les événements, elle décidait de tout... Sauf que dernièrement, la locomotive avait déraillé. Et en ce quatorze novembre, elle ne détenait plus le pouvoir. En une phrase, ce médecin lui avait ôté le droit de continuer à gérer sa vie comme elle l'entendait.

Elle détestait cette sensation d'impuissance, de perte de contrôle. Bien plus qu'une simple frustration face à un caprice impossible à exaucer, cette annonce constituait d'ores et déjà une véritable souffrance.

Alors que toute femme pouvait procréer grâce au miracle de la nature si elle le souhaitait, cette opportunité se refusait à elle dans l'immédiat et peut-être même pour toujours. Ainsi la majorité des couples s'accomplissaient dans la fondation d'un foyer avec enfants puis d'un arbre généalogique dont ils seraient fiers à l'aune de leur vie ; eux pourraient rester uniquement à deux, sans personne d'autre dans leurs cadres photos durant les décennies à venir...

Alice voyait ce verdict comme une forme d'injustice. Elle se sentait prête à aimer, s'occuper et éduquer un enfant. Le destin en décidait autrement tandis qu'elle voyait des familles telles que les Serriki et tant d'autres avec des flopees de gamins. Eux ne méritant et n'appréciant pas ce cadeau fabuleux. Eux, qui préféraient les maltraiter, les abandonner, les laisser à leur sort...

En sortant de la clinique, une soudaine colère surgit.

— Pourquoi nous ? Pourquoi moi ?

Alice garda pour elle son sentiment de punition divine comme conséquence du décès de l'automobiliste, Louis Jasmin. Le karma leur renvoyait le boomerang en pleine figure. Ils devaient payer le plus cher des tribus pour cet homicide involontaire. Leur vie serait réduite à un champ de ruines et jamais ils ne pourraient se plaindre, eux n'étant pas morts, le crâne défoncé contre un tableau de bord... Devait-elle accepter cette sentence en tribut pour sa pénitence ?

Non, rageait intérieurement Alice en montant dans la voiture aux côtés de son mari. Sa responsabilité ne pouvait être engagée. Elle n'avait pas conduit cette nuit-là. C'était un accident, un putain d'accident... Elle n'avait guère eu la volonté de nuire à quiconque et encore moins de tuer cet inconnu croisé sur une route au hasard en pleine nuit. Quant à Lucas, son tort résidait dans sa consommation d'alcool... Mais il quittait sa propre célébration de mariage... Sa vocation de médecin s'opposait à cette idée du mal. Il soignait, sauvait des vies, venait en aide... Bien que fautif, il ne méritait pas non plus un tel châtiment.

— Je serai toujours à tes côtés, quelle que soit ta décision, affirma-t-il en déposant un baiser sur sa joue.

Devait-elle s'engager vers cette lourde opération et cette attente insoutenable ? Selon les résultats, le praticien avait aussi évoqué la fécondation in vitro qui pouvait tenir d'autres promesses cependant plus

lointaines. Et si son corps se retrouvait incapable d'enfanter, il leur resterait l'adoption, dans un futur de surcroît plus insaisissable. Alice tenait les cartes en main tout en étant terrifiée par ces échéances à long terme.

— Dans tous les cas, ajouta Lucas, je veux cet enfant autant que toi donc nous y parviendrons ensemble. Cela prendra le temps qu'il faudra, nous serons parents un jour, je te le promets.

Rassurée d'entendre ce discours, Alice enlaça son homme et laissa couler ses larmes. *Nous serons parents bientôt* se jura-t-elle après avoir soudainement pris sa décision, comme une évidence. Elle saurait convaincre Lucas et, si nécessaire, ferait peser sur lui le poids de sa culpabilité dans l'accident et de leur dépression actuelle.

Rien ni personne n'empêcherait Alice de devenir mère.

Chapitre 27

Aujourd'hui

Mentir serait tout bonnement inutile.

Mentir serait se mettre ouvertement en porte-à-faux.

Mentir au sujet de Serriki intriguerait forcément Benotti et ne lui rendrait pas service.

Oui, Alice connaît la famille Serriki et elle va être parfaitement honnête sur ce point face à l'enquêteur. Mais concrètement, Alice n'est pas dupe ! Que Benotti évoque ce sinistre personnage constitue la pire des nouvelles depuis le début de leur entretien pourtant déjà semé de mille embûches...

— Effectivement, on peut dire que je la connais un peu. J'ai eu deux ans Jérémy Serriki en tant qu'élève en classe de 6^{ème} et cette dernière année en 3^{ème}.

— Quel type d'adolescent est-ce ? lui demande-t-il.

— Oh, pas très brillant. Il ne travaillait pas à la maison, ne s'investissait pas vraiment au collège. Il préférerait se perdre en perturbations, en mensonges et amuser la galerie par la même occasion. Excusez-moi, quel rapport y a-t-il entre cet ancien élève et notre discussion ?

— Nous y venons, annonce Benotti d'un ton satisfait. Nous avons du temps devant nous en attendant votre avocat. Aviez-vous déjà rencontré les parents de Jérémy avant de les croiser dans la salle d'attente du docteur Maisse ?

Nous y venons... Alice tente de rester impassible, de ne rien laisser transparaître de ses paroles et de son attitude, cependant ce cirque l'épuise depuis plusieurs heures et sa confiance en elle a fondu comme neige au soleil. De plus, la chaleur suffocante a peu à peu raison d'elle, elle ne tiendra plus longtemps et c'est exactement ce que désire Benotti...

— Oui, une fois, lors d'un rendez-vous au collège avec la CPE, madame Courogny. La rencontre faisait suite à un énorme mensonge de Jérémy me concernant. Il m'accusait de violences physiques envers lui. Des boniments sortis de son imagination dans l'unique but d'éviter une punition de son père.

— Pouvez-vous me préciser les faits notables de cette entrevue ?

Benotti avait donc même interrogé sa collègue. Alice se rend compte qu'elle n'est présente que pour confirmer ce qu'il sait déjà. Sans doute sa principale et tous les professeurs du collège s'étaient déjà succédé dans son bureau.

— Serriki a violemment frappé son fils pour lui avoir menti. Profondément choquée, madame Courogny a renvoyé les parents sur le

champ. Ensuite, nous avons dû établir un rapport concernant l'incident à l'assistante sociale. Je ne les ai plus revus par la suite avant cette rencontre inopinée chez le médecin quelques années plus tard.

— Lors de ces deux occasions, comment s'est-il comporté vis-à-vis de son épouse et de ses autres enfants ?

— Pour le peu que j'ai pu voir, je dirais en une personne tyrannique, seul lui avait le droit à la parole. Monsieur Serriki domine son couple, ses enfants également et vraisemblablement tous le craignent.

Alice n'insiste pas, elle donne simplement l'avis que tout individu aurait pu exprimer en les observant. Elle ne souhaite pas tirer à boulets rouges sur ce monstre, elle n'est simplement pas censée le connaître davantage...

— Pensez-vous qu'il s'agisse d'un homme bon, d'un père de famille modèle ?

Benotti recommence avec ses questions tendancieuses afin de la forcer à dire ce qu'il veut entendre. Alice garde sa réserve mais reste honnête au sujet de Serriki.

— Assurément non. En salle des professeurs, des rumeurs ignobles le concernant circulent sans cesse, il m'a paru fidèle aux bruits de couloirs. Toutefois, au demeurant, qui suis-je pour le juger, je le connais à peine ?

— Laissez-moi vous brosser un portrait plus complet de Christophe Serriki. Son casier judiciaire se montre plus épais qu'un vieil annuaire téléphonique et je suis convaincu que nous ne savons qu'un faible pourcentage de ses méfaits...

Benotti brosse rapidement l'état civil de Christophe Serriki comme si chaque détail revêtait d'une importance considérable. Son enfance au cœur de la cité du Plateau de Creil qu'il n'a finalement jamais quitté. Sa première arrestation à l'âge de douze ans pour destruction de biens publics. Puis l'escalade dans la gravité des délits, vol à quatorze ans, détention de stupéfiants à quinze, agression physique envers une policière avant sa majorité... Mineur, il ne risquait que de simples corrections et rapides allers retours en maison de détention, il a donc cumulé les activités illégales les plus variées, a touché à tout afin d'évaluer les différents marchés. Enfin, il s'est focalisé sur le secteur capable de lui rapporter le plus d'argent : les drogues. Deux condamnations pour vente de cannabis avec à la clé trois et six mois de prison ferme. À peine relâché, il a poursuivi son ascension tout auréolé de ses séjours pénitenciers et des relations stratégiques qu'il y a nouées. Il a grimpé tous les échelons possibles jusqu'à superviser l'ensemble du trafic dans le quartier.

— Un beau parcours professionnel il est vrai... Dommage que Serriki ait immédiatement choisi le côté obscur... Il n'a pas eu la chance de naître et de vivre au bon endroit...

Benotti observe Alice en précisant ses regrets. L'égalité des chances en France demeure un doux rêve, une belle utopie, l'ascenseur social reste un concept abstrait pour beaucoup d'oubliés du système. Pour réussir

professionnellement, il vaut mieux appartenir à une famille cossue du seizième arrondissement de Paris qu'à une famille vivant des allocations de l'état à Sarcelles ou Creil. Alice en est malheureusement tout autant persuadée que l'adjudant, ses années en tant qu'enseignante l'ont confrontée à cette réalité crue et profondément injuste, cependant elle se retient de valider sa pensée.

— Figurez-vous qu'en 1998, il se marie avec la sœur d'un autre gros bonnet de Creil, spécialisé dans les armes et les produits de luxe. Comme du temps des rois, une fois l'union consommée, les deux hommes s'associent dans le but d'étendre leurs réseaux et leurs influences au-delà des limites de la ville. Deux ans plus tard, son beau-frère est retrouvé mort. Serriki, reprend son affaire, et est immédiatement accusé après l'audition d'un témoin... Malheureusement ce dernier se rétracte par la suite et Serriki ne sera plus inquiété pour ce meurtre. Il devient tout puissant. Un jour, certaines de ses petites mains braquent une bijouterie à Gennevilliers... L'arme que vous avez achetée a tué le propriétaire de la boutique.

Alice connaît déjà les grandes lignes de ce récit de vie, elle s'est longuement renseignée sur ce malfaiteur jusqu'à se convaincre qu'il incarnait véritablement le Mal.

— Pour asseoir son autorité, poursuit Benotti, il applique le schéma classique de l'intimidation et de la violence pour s'imposer, puis de l'expédition punitive pour convaincre les récalcitrants et mauvais payeurs. Au sein du foyer familial, il fonctionne de la même manière. Soupçonné de violences conjugales, sa femme n'a jamais porté plainte, et si elle avait osé tenter quoi que ce soit, elle ne serait sans doute plus de ce monde aujourd'hui. Ses enfants subissent aussi son emprise, vous avez pu vous-même l'apprécier. D'ailleurs, fin 2007, les services sociaux commandent une enquête à son sujet, étrangement elle sera vite entérinée suite vraisemblablement à des pressions externes. Inutile de vous préciser d'où elles venaient, vous vous en doutez. Serriki inspire la peur et personne, de près ou de loin, ne se frotte à lui.

Cette dernière phrase sonne comme un avertissement... Une alarme que n'a pas voulu entendre Alice, aveuglée et téméraire. Suicidaire lui aurait précisé Benotti à l'époque s'ils s'étaient connus.

— Mai 2008, annonce le gendarme avant d'imposer de longues secondes de silence et de tensions. Un événement privé manque de le faire trébucher de son piédestal. Alors que sa femme venait d'accoucher de leur troisième enfant à la maternité de Creil, leur bébé disparaît dans la nuit. Nous sommes le quinze mai exactement. Vu son CV, sa réputation et l'absence totale d'éléments, il devient rapidement l'unique suspect là encore, et les policiers chargés de cette étrange disparition ne souhaitent qu'une chose : enfermer ce type en cellule, quel que soit le motif. Ils pensent l'affaire pliée et se réjouissent d'arrêter le plus important trafiquant de la ville. Une caméra de surveillance de l'hôpital leur confirme rapidement qu'il s'agit bien d'un enlèvement et l'individu filmé porte exactement le même jogging Adidas et la

même casquette à l'effigie du rappeur Booba que Serriki. Des analyses plus poussées des images enregistrées affirment que l'individu mesure tout au plus un mètre quatre-vingts tandis qu'en réalité Serriki frôle les deux mètres. Plusieurs de ses hommes de main valident son alibi et sa présence loin de la maternité à cette heure-là. Serriki est libéré de sa garde à vue sans jamais avoir exprimé d'émotion quant au kidnapping de son bébé. Sa rage se veut immense et provient d'une autre cause. Il en veut aux flics évidemment et aussi surtout à ceux qui ont voulu lui nuire et l'envoyer en prison de cette manière. Il a été piégé et il fulmine, convaincu qu'un adversaire ou un de ses fidèles a voulu le détrôner. S'en suit une chasse aux sorcières répressive et violente... Jusqu'à ce jour, ni lui ni les autorités n'ont retrouvé la trace des coupables et du petit Aaron.

Aaron... Entendre ce prénom représente un choc pour Alice. La jeune mère de famille est visiblement ébranlée d'apprendre comment se nomme cet enfant disparu quatre ans plus tôt.

— Quelque chose ne va pas, madame Bellamy ? demande Benotti. Avez-vous un commentaire à formuler suite à mon récit ?

Le trouble d'Alice n'a pas échappé à l'adjudant qui s'engouffre dans la brèche. Elle vient de boire la tasse et peine à reprendre sa respiration.

— Non... balbutie-t-elle. C'est un ignoble personnage que vous venez de me décrire et cette histoire d'enlèvement de bébé est véritablement horrible...

— Oui, il y a peu de choses aussi inhumaines que de soustraire un nouveau-né à sa mère venant d'accoucher. Imaginez un instant la souffrance de madame Serriki depuis ce jour-là.

Alice se garde bien de préciser que cette dernière était retombée enceinte moins d'un an après le drame, du même homme exécrable. L'impact de cette disparition n'avait visiblement pas semblé si puissant pour empêcher d'envisager une nouvelle grossesse si rapidement. Une quatrième grossesse, fulmine-t-elle intérieurement, quand la nature n'en permet même pas une seule à certaines femmes... La nature se montre parfois ignoble ! Penser cela est une chose mais énoncer ces faits à haute voix résonnerait comme un manque cruel d'empathie, ainsi Alice ferme les yeux et se replie sur elle-même.

— Avec le portrait réaliste de Christophe Serriki que je viens de vous brosser, donnez-moi votre avis sincère je vous prie : méritait-il d'être à nouveau papa ce jour-là ?

Alice s'isole dans sa bulle et s'enfonce dans son silence. Elle ne veut plus rien entendre, ne veut plus rien dire. Elle est la sorcière ligotée au bûcher et sent la chaleur des flammes lui lécher la plante des pieds. La fin semble proche et elle souhaiterait souffrir le moins possible.

— Pensez-vous que si Serriki avait découvert l'identité de ceux qui lui ont subtilisé son enfant et voulu également sa perte, ils seraient toujours en vie actuellement ? demanda-t-il. Ne se serait-il pas vengé à sa manière en les tuant ?

Benotti persiste seul devant cette femme en train de renoncer à affronter son destin. Il ne voit plus d'elle qu'une tête baissée, ses cheveux recouvrant son visage. S'il ne connaissait pas l'entièreté de l'histoire, il éprouverait de la peine envers elle. À cet instant, il a plutôt envie d'appuyer là où la douleur paraît la plus intense...

— Vu son profil psychologique, je vous affirme sans crainte de me tromper, qu'il les aurait assassinés sans aucune hésitation. Maintenant qu'il est mort lui aussi, les responsables se sont peut-être sentis soudainement plus libres. Il a été tué le dix-huit avril de cette année, à l'arme blanche, le long de l'Oise, dans ce qui semblait être un simple règlement de compte entre dealers. Ce fut en tout cas les conclusions de l'enquête préliminaire de la police avant que je ne m'y intéresse et remette l'entièreté de ce scénario simpliste en cause. Je sais qui l'a tué et je sais pourquoi.

Chapitre 28

10 mai 2008

Alice Bellamy resplendissait tout autant que son mari Lucas semblait morose.

Pourtant la saison printanière était belle et la campagne picarde fleurissante. Au bout de six mois d'ouverture, le cabinet médical tournait à plein régime et les préparatifs pour accueillir le bébé se terminaient tranquillement. En apparence, le pari de vivre et de fonder un foyer à la campagne semblait gagné, Alice s'en félicitait, Lucas temporisait.

Alice, le ventre aussi gros qu'un ballon de baudruche prêt à éclater, préparait le repas. Fatiguée par le poids à porter, maladroite pour gérer ses mouvements ankylosés, se mettre derrière les fourneaux se résumait désormais à préparer des pâtes au beurre avec une omelette aux lardons.

Elle ressentait grandement le besoin d'engranger des calories à la louche. Elle finirait par quelques fruits afin de se donner bonne conscience. Depuis l'annonce de sa grossesse, l'équilibre et la légèreté de ses repas laissaient à désirer mais des priorités s'imposaient dans la vie. Elle devait manger pour deux faisant le deuil de sa fine silhouette en espérant la retrouver un jour. Par moment, elle ne parvenait pas à contrôler cette boulimie gargantuesque, à d'autres la nourriture la dégoûtait.

À ce stade, elle savait qu'il restait tout au plus une semaine à tenir ; après l'heureux événement, tous ces obstacles deviendraient anecdotiques. Elle rêvait de dire adieu à son corps déformé, à sa taille quarante, à ses vêtements de femme enceinte. Une belle aventure qu'elle ne regrettait pas, toutefois, elle avait hâte de retrouver sa normalité, sans complexe et en prime, avec un enfant dans les bras. Attendre et accueillir ce bébé n'avait pas de prix ; prête à tous les sacrifices, elle les assumait pleinement et s'en libérerait très vite lorsque le grand jour viendrait.

Même si elle n'acceptait pas réellement son physique actuel, Alice aimait immortaliser cette période transitoire et la partager sur ses réseaux en n'omettant aucune étape. Peu de jours avant le terme, elle s'amusait encore à photographier son ventre rond, ses joues charnues ou sa poitrine prête à allaiter. Coincée à la maison dans l'attente de l'accouchement, elle prenait plaisir à se mettre en scène comme ce soir-là avec le dictionnaire des prénoms. Elle avait posé, songeuse et amusée, devant la liste interminable des possibilités, face à ce choix cornélien et si important. Elle faisait croire à son public qu'elle y réfléchissait toujours alors que « William » s'était imposé depuis longtemps.

Durant toute cette aventure merveilleuse, Lucas était resté en retrait. Certes, l'homme et la femme ne pouvaient vivre ces neuf mois de la même

manière, avec la même intensité, malheureusement malgré les semaines défilant, son mari demeurait dans le doute absolu. L'évidence qu'il était bien trop tard pour reculer ne l'avait pas aidé à avancer vers son nouveau statut de père. Il le savait pertinemment, mais il semblait toujours ne pas croire à cette réalité.

Cependant, une partie de lui-même s'était rendue à l'évidence à l'approche de cet événement. Il s'était donc finalement activé afin de préparer la chambre du bébé et aménager la maison. Il avait entièrement géré l'aspect médical et administratif de cette venue. En tant que médecin et futur papa, il avait rempli la déclaration de grossesse via la carte vitale d'Alice en vue de prévenir la caisse primaire d'assurance maladie et la caisse d'allocations familiales de leur changement de situation ; il avait mis en congé maternité son épouse quand ses journées harassantes au collège étaient devenues problématiques ; il avait aussi géré les différents bilans prénatals et les échographies.

— Allez, souris ! lui lança Alice en mélangeant les pâtes dans l'eau salée. Ne fais pas cette tête, le bébé arrive d'ici quelques jours, tu devrais être l'homme le plus heureux du monde.

— Je ne sais pas comment tu réussis à paraître aussi zen, répondit-il en dressant la table.

— Les hormones sans doute, plaisanta-t-elle.

Son rire disparut lorsqu'elle évita de peu la catastrophe. Son ventre proéminent avait encore bousculé la poignée de la casserole d'eau bouillante. Elle jura après avoir reçu des éclaboussures et se rinça la main anticipant la moindre douleur.

— Tu peux fermer les volets et verrouiller la porte s'il te plaît ? J'en ai marre, je vais me changer, ce n'est franchement pas pratique.

Lucas ne manqua pas l'occasion pour tacler le comportement de sa femme.

— Laisse-moi rire... Dans peu de temps tu n'auras plus le choix, ton costume de mère tu le garderas à vie.

Alice grimaça face à cette pique inutile et gratuite. Il tenait le bon rôle. Durant ces longs mois, il avait endossé celui du mâle, le plus facile quoi qu'il en dise.

— Oui et bien en attendant, laisse-moi souffler et ferme tout sans rien oublier.

Malgré le plan minutieux établi par Alice, Lucas doutait chaque jour que Dieu faisait. En dépit des talents de comédienne et de l'énergie dépensée par sa femme, selon lui, cette histoire ne pouvait se terminer correctement. Il n'imaginait pas qu'ils pouvaient duper leurs familles, amis, collègues, voisins et même la société, aussi simplement. Et pourtant, à quelques jours du bonheur, tout semblait en place. Il avait sous-estimé les capacités d'Alice à vouloir un enfant, trouvant à chaque problématique la solution parfaite, comme l'idée de l'accouchement à domicile permettant de supprimer la

présence de tout témoin. Cette nuit-là, ils ne seraient que deux à attendre le nouveau-né et Alice ne souffrirait pas une seconde. Elle était réellement incroyable d'ingéniosité, cependant il redoutait le moindre grain de sable dans cette mécanique parfaitement huilée. Il fallait tenir jusqu'à l'arrivée de William et il faudrait aussi tenir jusqu'au bout, sans même percevoir ce lointain horizon.

Ainsi, à l'identique de chaque soir, Lucas transforma leur maison en bunker en les isolant complètement du monde extérieur. Il devait s'assurer que personne ne puisse les surprendre dans leur intimité afin qu'Alice se décharge de ses faux-semblants, ce surpoids artificiel qui l'usait et lui éreintait le dos notamment.

Alice monta dans sa chambre, les pâtes attendraient cinq minutes de plus. Elle se déshabilla méthodiquement, enlevant ses vêtements de grossesse, son soutien-gorge rembourré avec ses bonnets deux tailles au-dessus de ses réelles mensurations, sa large gaine élastique qui lui comprimait un ballon en caoutchouc rempli d'eau sur le ventre et son caleçon triple épaisseur. Un accoutrement qu'elle avait adapté au fil du temps, simulant les kilos pris et les formes arrondies, en même temps que sa prise de poids volontaire dans le but de gonfler naturellement le reste de son corps : tout le monde n'y avait vu que du feu. Comment auraient-ils pu émettre le moindre doute et deviner le subterfuge ? En plus de son apparence, tous les détails avaient été soignés et absolument rien n'avait été laissé au hasard.

En quelques secondes, Alice venait de se délester de neuf kilos.

Dans la psyché, elle s'observa avec une certaine mélancolie. Nue, elle ne pouvait plus se mentir. Elle allait devenir mère sans avoir été enceinte. Faire illusion aux yeux des autres ne lui avait pas réellement permis de se tromper elle-même. Elle avait voulu vivre au plus proche cette étape de grossesse mais elle optait pour la facilité dès que le monde se détournait. Au début, elle en avait éprouvé une certaine honte puis s'en était accommodée avec l'idée de devenir mère en adoptant. Un puissant désir d'aimer l'animait, n'était-ce pas le principal ? L'envie de chérir ce nouveau-né la guidait chaque jour et lui inculquerait le souffle de la vie quelles que soient les épreuves à venir. D'autres femmes accouchaient sans volonté d'accompagner leur enfant, sans vouloir vivre en fusion avec lui, sans comprendre que la nature leur offrait le plus beau de tous les cadeaux. Oui, Alice éprouvait une certaine honte, une honte pourtant mesurée, une honte qu'elle oublierait rapidement quand elle porterait dans ses bras le petit William.

Chapitre 29

Aujourd'hui

Alice est acculée.

Aucun scénario alternatif lui permettant de sortir de cette impasse ne se dessine dans son esprit. Elle est cernée de toutes parts. Au fil des heures, elle a subi la démonstration implacable de Benotti qui a pris son temps pour lui exposer les faits, les uns après les autres, patiemment, comme on envisage de réussir un puzzle de milliers de pièces. Il l'a déjà suspectée d'être la meurtrière du trio Ducatel, Rémy et Vallée et ainsi il repasse à l'offensive en posant cette fois Serriki en victime. Un comble.

Dans quelques minutes, le pire est à venir : Benotti évoquera William.

À cet instant, la peur paralyse Alice. Elle se retrouve tout autant terrifiée que lors des menaces de tous ces hommes voulant foudroyer sa famille. Ses pensées s'assombrissent et elle s'avoue peu à peu vaincue. Devant cet enquêteur, elle a perdu toutes les batailles car il possède toujours un coup d'avance et visualise l'ensemble des cartes. Elle ne peut plus gagner la guerre, les dés pipés étaient jetés sans qu'elle ne s'en soit rendu compte. Désormais, elle accepte l'évidence et la dépression envahit son corps, chaque cellule de son être semble mourir à petit feu. Son âme chavire, inconsolable.

Et pour la première fois une question vient la fracasser en pleine face : que va-t-elle devenir si Benotti va jusqu'au bout de son exposé ?

Alice relève la tête et cherche finalement la provocation afin d'abrégier ses souffrances :

— Adjudant, j'attends toujours le lien entre Serriki et moi. Pourquoi parle-t-on de lui depuis vingt minutes au moins ?

— Parce que vous êtes liés, vous et monsieur Serriki, à présent indissociables et que cette longue introduction à son sujet était nécessaire pour vous le démontrer formellement. J'aime être précis et efficace, ne l'aviez-vous pas remarqué ?

Lui aussi la provoque en retour, d'un air pleinement satisfait, presque jubilatoire. Oui, Alice l'a parfaitement constaté, à ses dépens... Ce type avait accompli un éminent boulot et se retrouvait désormais dans la peau de son pire ennemi.

— Saviez-vous que les trois enfants Serriki ont tous été atteints d'une œsophagite aigüe et suivis par le docteur Maisse, comme votre fils William ?

— Non, je l'ignorais, se contente de répondre Alice. Comment aurais-je pu le savoir ?

— Madame Bellamy, racontez-moi votre accouchement s'il vous plaît.

Un intrus en dehors de cette conversation n'aurait pas compris cet enchaînement, ce passage du coq à l'âne. Pour Alice, Benotti suivait simplement sa logique, elle eut l'ultime confirmation que sa défaite se profilait, inévitable. L'adjudant aura mené avec brio cette guerre éclair et en quelques heures à peine, il aura détruit les derniers vestiges du monde d'Alice. À l'issue de cet entretien, elle aura absolument tout perdu.

— J'ai choisi de donner naissance à notre enfant à domicile.

— C'est courageux de votre part, peu de parents choisissent volontairement cette possibilité surtout à notre époque. Cela exclut d'avance la péridurale et les soins d'urgence en cas de complications. Rassurez-moi, vous étiez épaulés par des professionnels de santé, je l'espère ?

Le ton demeure faussement inquiet, Alice lui cracherait volontiers à la figure de prendre ainsi plaisir à la traîner dans un champ de verre pilé. Usée à la corde par cette gymnastique intellectuelle, Alice se demande si cela vaut la peine de maquiller encore les faits. Finalement, elle la joue finaude, sans réel espoir de passer entre les mailles du filet.

— La sage-femme a eu une panne de voiture. Mon mari m'a assistée du début du travail jusqu'à la fin. Sa formation de médecin a été indispensable et heureusement tout s'est déroulé sans difficultés notables. Je garde un magnifique souvenir et une certaine fierté de cette décision et de cet accouchement totalement naturel.

Benotti se moque éperdument de son avis et accélère la cadence, dans l'unique objectif de marquer le but. Depuis plusieurs minutes, il ne cache plus son antipathie voire son mépris vis-à-vis de la femme. Il saisit ici directement la balle au bond pour aboutir à ses fins, accusateur dans son ton et sa gestuelle.

— Donc, il n'y avait absolument aucun témoin de votre accouchement, hormis votre époux ?

— Je ne savais pas qu'il existait un caractère obligatoire à cela, s'agace Alice. Si j'avais su, j'aurais appelé les journalistes pour immortaliser l'événement !

Benotti ricane gentiment, s'amusant de la perte de sang-froid de madame Bellamy.

— Disons que dans votre cas, avoir des témoins auraient été extrêmement utile à ce moment précis. Cela aurait constitué votre unique bouée de sauvetage.

Des coups de fouet ne seraient pas plus douloureux, ni cinglants. Les larmes montent aux yeux d'Alice qui peine à les retenir et à s'interdire de sombrer. Pourtant, elle doit combattre et impérativement tenir dans cette ultime ligne droite même si tous les indicateurs sont passés au rouge depuis longtemps. Tant que le sifflet final ne retentit pas, elle doit lutter contre vents et marées pour William.

— Pouvez-vous me rappeler la date de naissance de William Daniel Bellamy, s'il vous plaît ?

À chaque fois qu'Alice reprend une goulée d'air, Benotti lui replonge immédiatement la tête sous l'eau.

— Le 16 mai 2008.

Benotti se lève, triomphant. Il contourne son bureau et vient s'asseoir sur son rebord, directement face à Alice. Il se penche suffisamment pour lui obstruer complètement le champ de vision, ne laissant plus qu'une trentaine de centimètres entre leurs visages.

— Figurez-vous que le bébé des Serriki a été enlevé dans la soirée du quinze mai... Et rappelez-vous, Ducatel a noté dans son carnet secret un versement de la part de votre famille d'un montant de cinquante mille euros justement à cette date... Un alignement aussi parfait des planètes n'arrive pas par pure coïncidence, madame Bellamy.

Alice ne dit rien. Elle regarde le gendarme sans le voir. Seule l'image de William imprègne son esprit. Elle ne commente pas l'évidence amenée par Benotti. Elle veut juste se taire pour l'éternité et ne jamais avoir à admettre cette vérité qu'il attend.

— Dites-moi, poursuit-il plus doucement. Est-ce que William est réellement votre fils biologique ?

Alice se tient debout sur la rambarde d'un balcon. Sous ses pieds, une vingtaine d'étages plus bas, la rue l'invite pleine de vie, de passants et de voitures. Les bras en croix, elle ferme les yeux prête à basculer dans le vide et à attendre l'impact. Quel que soit la suite après le choc, elle ne désire plus que lui, l'impact, celui qui la réduira à néant. Un léger coup de vent et son équilibre précaire sera rompu, elle sent la gravité l'étreindre.

Quelqu'un frappe à la porte, si bien qu'Alice tressaute sur sa chaise et revient à la réalité : le visage de Benotti l'épient sans relâche, cette pièce surchauffée, ces innombrables questions. Elle détourne la tête voulant échapper au regard de son prédateur. Un gendarme en uniforme introduit un homme en costume et chemise blanche. Grand et mince, le teint pâle, les joues légèrement creusées, l'inconnu semble ne pas avoir vu la lumière du soleil depuis un siècle. Muni d'un attaché-case, sa fonction n'émet aucun doute.

Un homme. Étrangement, à cet instant, Alice aurait préféré voir une femme entrer. Une femme la comprendrait sans doute mieux. Elle s'est également attendue à un jeune avocat à peine sorti de l'école avec le code pénal tout neuf sous le bras, or il paraît avoisiner la quarantaine et les coutures de son sac en cuir sont usées jusqu'à la corde.

Après une brève présentation des parties en présence, Benotti annonce une suspension de l'audition pendant trente minutes et il s'éclipse sans un mot de plus. Soudainement, Alice regrette presque qu'il la laisse ainsi, seule avec cet homme qu'elle ne connaît ni d'Eve ni d'Adam, et à qui elle va devoir cependant raconter sa vie, ses drames et ses failles, en quelques mots, en quelques instants.

— Maître Kawolski, répète-t-il en lui tendant la main avec la volonté de briser la glace sans perdre de temps.

Il vérifie l'heure sur sa montre et prend une chaise. Alice suit ses mouvements sans intervenir, d'un air de chien battu se demandant si son nouveau maître sera tout aussi inhumain que celui venant de l'abandonner.

— Racontez-moi votre histoire, sans rien omettre et surtout sans me mentir.

Alice sait pertinemment que l'exercice va se révéler complexe. Par où commencer ? Par quel bout s'y prendre ? Et de surcroît, comment accorder sa confiance à cet étranger ? Bien sûr, elle connaît le principe du secret professionnel entre l'homme de loi et son client, mais dévoiler son histoire sans fards ni artifices est une première pour elle. Sauf de manière forcée et décousue avec l'adjudant Benotti...

Face à sa trop longue hésitation, il pose immédiatement deux questions afin d'engager la discussion :

— Faisons simple. D'abord, de quoi vous accuse-t-on ? Ensuite, êtes-vous coupable ?

En proposant ces différentes étapes, Alice parvient à débiter son récit. Hésitant entre honnêteté et omission, elle finit par opter pour la vérité.

Après une minute de monologue de sa cliente, maître Kawolski dénoue son nœud de cravate et se tortille sur sa chaise pour enlever sa veste. Il transpire déjà face à l'inextricable dossier qu'elle commence juste à lui présenter...

Chapitre 30

15 novembre 2008

L'horrible nouvelle était tombée la veille.

Comme une bombe à fragmentation, elle avait pulvérisé le rêve ultime d'Alice.

Jamais elle n'avait reçu pareil choc.

Jusqu'à son mariage, la vie et le destin d'Alice avaient été relativement conciliants avec elle. Elle avait évité toute maladie ou blessure grave et n'avait à aucun moment été accidentée, si bien que l'hôpital ne constituait pas un lieu familier pour elle. Aucun malheur traumatisant ne l'avait frappée durant sa jeunesse. Sans cesse accompagnée par des parents aimants, elle avait échappé aux affres de l'adolescence tel que le harcèlement scolaire, la mise en danger volontaire par la découverte de substances illicites, la fugue pour la dispute de trop ou le copain rebelle en cuir noir. La réussite de ses longues études n'avait tenu qu'à sa soif d'ambition et de persévérance. Son bonheur en amour avait résidé dans une sélection drastique des prétendants puis en un coup de chance en rencontrant Lucas lors d'une soirée étudiante. Fidèle et épanouie en amitié, son petit cercle l'avait accompagnée depuis toutes ces années à travers ce récit de vie plutôt tranquille et ordinaire.

Puis, coup sur coup, les drames.

L'accident de voiture et la mort de cet automobiliste. Ses difficultés au collège et son dégoût parfois pour sa profession. Et maintenant, cette affreuse nouvelle. Son incapacité à concevoir un enfant. Depuis toujours, elle avait désiré fonder une famille nombreuse, après sa funeste nuit de noces, elle ne se raccrochait plus qu'à cet espoir, et là, le destin lui avait envoyé le plus puissant des uppercuts en plein estomac. Le souffle coupé, la gorge irritée, elle aurait pu s'époumoner à crier sa détresse, le monde n'aurait pas bronché.

Toute la nuit, Alice avait gambagé sur les mots utilisés par le spécialiste pour tenter de minimiser la portée de ce verdict. Des problèmes de fertilité contre lesquels il existait peut-être des solutions. *Peut-être*. Peut-être que vous guérirez du cancer, peut-être... Peut-être que l'opération se déroulera mieux qu'espérée, peut-être... Une probabilité faible, une probabilité dans le long terme qu'Alice n'admettait pas.

Rapidement, la jeune femme avait senti que son mari ne semblait pas sur la même longueur d'onde. Comme son confrère, il minimisait les faits, il la gavait de faux espoirs, il temporisait essayant de diluer la douleur. Il lui mentait, pas volontairement, pas par méchanceté... Sans doute se mentait-il aussi à lui-même ?

Alice n'acceptait pas cette situation et n'envisageait pas ce parcours du combattant avec garantie d'échec pour ce qui devait être le plus heureux événement de sa vie. Espérer, attendre, perdre et recommencer sans cesse, autant arrêter de vivre pour passer son temps à remplir des grilles d'Euromillions sans aller les valider chez le buraliste...

Jouer avec son corps, ses nerfs, ses émotions et transformer des années en désillusions. Non, elle renonçait à ce scénario que cet homme lui vendait. Jusqu'à l'aube, elle resta éveillée, la rage chevillée au corps, se refusant de se voir embarquée dans cet interminable couloir de la mort.

Après l'accident de voiture, penser à cet enfant l'avait empêchée de sombrer complètement dans la dépression. Quand, à la rentrée scolaire, elle avait subi ses heures de cours, elle avait gardé la foi en sa profession grâce à cet enfant. Lorsque Lucas enchaînait les verres d'alcool, elle le raisonnait en évoquant l'arrivée de cet enfant. Si cet être providentiel ne venait pas illuminer leur chemin, Lucas et elle se perdraient définitivement en route. Elle finirait par renoncer et démissionnerait de son rôle d'enseignante et d'épouse. La grande faucheuse ferait ensuite son œuvre, lentement, insidieusement, entre les vapeurs d'éthanol et les cauchemars de cette départementale D133. Ils finiraient par craquer et avouer l'inimaginable. La déchéance, la honte, la prison ou la mort les attendaient si ce bébé ne venait pas leur imposer un nouveau point de départ et un itinéraire parfaitement tracé vers un bel horizon dégagé...

Alice se traîna jusqu'à la table du petit-déjeuner. Elle ruminait encore cette impasse alors que, pour la première fois depuis son mariage, Lucas se démenait pour elle par de petits gestes. Comme si lui préparer un café et un jus d'oranges pressées lui permettrait d'oublier tout le reste ! Un instant, elle le trouva touchant avec ses attentions, et l'instant suivant, elle aurait voulu tout lui balancer à la figure. Elle ne désirait recevoir aucune pitié, de quiconque, elle, la femme inféconde dont le monde entier s'attristerait du sort.

La caféine coula dans sa gorge sans aucun plaisir, elle buvait uniquement afin de tenir le choc après cette nuit blanche. À ses côtés dans le lit, Lucas avait réussi à s'endormir, assez rapidement d'ailleurs, bien trop rapidement... Elle lui en voulait de ne pas être aussi atteint dans sa chair par la sentence tombée la veille.

Sous la douche bien chaude, son esprit ne cessait de valser dans la tornade : les avertissements de son corps qu'elle n'avait pas entendus ou su traduire, l'annonce du spécialiste et son regard compatissant à vomir, ses élèves qui lui mèneraient la vie dure le lendemain ne se souciant guère de ses états d'âme, ce visage broyé contre le volant de la BX, cette profonde injustice qu'elle ressentait de ne pouvoir accéder à la maternité à l'instar de ces nombreuses autres mères de famille.

La tête levée vers le jet d'eau puissant, ses pensées s'organisèrent soudainement dans un ordre précis et son cerveau embrumé les relia étrangement. Une solution se dessina dans son esprit, de manière floue tout

d'abord, puis perceptible avec un peu de concentration. À cet instant, Alice cessa de se savonner, s'isola dans sa bulle de vapeur et oublia le reste du monde. Son subconscient érigea de hauts remparts entre elle et cette idée absurde qui se construisait à partir de fragments qui n'avaient, au demeurant, rien à voir les uns avec les autres. Une dualité entre deux êtres intérieurs s'établit, l'un prônant le bien, l'autre le mal. Alice ne parvenait pas à franchir cette frontière virtuelle au-delà de laquelle elle discernait le bonheur. Une partie d'elle lui refusait cet avenir radieux où elle semblait tenir un bébé dans ses bras, lui susurrant des mots doux et lui caressant les joues pour l'amener à sourire. En se focalisant sur ce petit être, les liens qui la retenaient éloignée de ce sésame rompirent et du brouillard jaillit ce cheminement global qui lui permettrait de devenir mère.

Elle ouvrit les yeux, fut prise de vertiges et se refusa de réfléchir davantage à ce plan invraisemblable que son esprit venait d'établir. Un projet machiavélique qui ne lui correspondait nullement.

Elle coupa l'eau du robinet et sortit, étourdie, de la cabine de douche. Elle prit une serviette pour s'essuyer les cheveux tandis que Lucas terminait de se brosser les dents, hypnotisé par son reflet dans le miroir.

— Tu peux m'apporter ma sortie de bain s'il te plaît ?

— Tiens ma chérie, la lui tendit-il en évitant son regard.

Nue et désirable devant lui, les yeux de son mari ne se portèrent pas une seconde sur son corps et ses formes agréables. À quoi pensait-il ? Pourquoi faisait-il semblant ? Combien de temps leur faudrait-il pour ne plus penser à ce bébé pendant leurs relations sexuelles ?

Alice comprit que Lucas ne la regarderait plus comme avant, elle n'était plus qu'un corps défaillant, incapable d'assumer la tâche que la nature lui avait confiée. Quand il se retourna, prêt à se rincer la bouche et l'oubliant déjà, la décision d'Alice fut prise. Par cet enfant à venir, elle sauverait aussi son couple, elle en avait la certitude.

— On va manger au restaurant ce midi ? dit-elle sans envie.

— Oui, pourquoi pas, cela nous changera les idées.

Sa réponse maladroite termina de convaincre Alice. Ses sombres pensées ne disparaîtraient que le jour où elle serait mère, pas simplement en s'installant derrière une bonne assiette. Elle enfouit son visage dans sa serviette afin de masquer sa détresse et sa crispation.

Le trajet en voiture vers Ailly-sur-Noye s'effectua dans un certain silence que Lucas se sentait obligé de briser par des banalités sur la météo, le travail des agriculteurs dans les champs et le développement des parcs éoliens dans la région. Depuis plusieurs mois, une tension s'installait systématiquement et insidieusement dans l'habitable dès lors que Lucas prenait le volant. Sans même s'en rendre compte Alice se tenait à la poignée de la portière et ne quittait plus des yeux la route comme si elle craignait à nouveau le pire. Ce réflexe agaçait Lucas au plus haut point, néanmoins, honteux, il serrait les dents.

Par ses propos de comptoir, il comblait le vide alors qu'Alice souhaitait bénéficier de cette parenthèse temporelle lui permettant de peaufiner son discours et sa stratégie. Elle se contentait de lui répondre poliment par monosyllabe sans s'intéresser à la discussion.

Lucas avait réservé une table au « Moulin des écrevisses » où ils avaient leurs habitudes lors des grandes occasions. Le cadre magnifique et la cuisine raffinée les convainquaient de revenir à chaque fois. Après avoir pris place à table avec vue sur la terrasse, Alice peina à choisir ses plats. Elle n'avait en réalité ni faim ni l'envie de profiter de son week-end de cette façon. Obnubilée par son projet, elle pensait simplement à ce lieu public, certes tranquille, adéquat pour parler à son mari et l'obliger à l'écouter jusqu'au bout. Jamais il ne risquerait un scandale à fuir en plein service.

— On est vraiment fait pour être ensemble, sourit-il lorsqu'elle commanda par dépit le même menu que lui.

Dès que le serveur s'éclipsa, Alice engagea la conversation. Stressée, les mains moites, elle prit le contrôle d'elle-même afin de paraître posée, son seul but étant de parvenir à convaincre Lucas de sa démarche et de son plan.

— Nous avons besoin de cet enfant pour avancer.

Sans aucun préambule, Alice asséna cette lourde vérité à Lucas qui ne s'attendait pas à une entrée aussi abrupte dans ce sujet épineux. Alice admit qu'elle n'avait pas formulé la meilleure phrase introductive possible, cependant cette dernière eut le mérite de capter toute l'attention de son mari déjà aux abois.

Elle adopta une voix lente et apaisée, empreinte de gravité, marquant à la fois son émotion et sa pleine conviction dans ses propos. La persuasion relevant des domaines de l'influence, elle entretient forcément un rapport ambigu avec la manipulation. Alice se devait de le persuader malgré la folie de son projet et les réticences évidentes que Lucas manifesterait, alors oui, inévitablement pour y parvenir, elle devrait le manipuler.

Alice étaya sa thèse affinée pendant la nuit devant un Lucas concentré mais visiblement anxieux. Sans doute craignait-il un acte de désespoir comme une rupture. Seul le souhait affirmé d'Alice de venir au restaurant le rassurait sur ce point ; si sa femme voulait en venir à de telles extrémités, elle aurait brisé leurs liens en privé. Sans lui laisser le temps d'intervenir, Alice annonça ensuite sa solution de manière à éviter le drame.

— Je ne veux pas entendre parler des propositions incertaines à long terme du gynécologue, je veux un enfant maintenant.

Lucas pensa tout d'abord qu'elle accusait le choc à réclamer immédiatement ce qu'elle ne pouvait obtenir. Il comprit ensuite qu'elle agissait telle une enfant gâtée en pleine crise de frustration. Il employa un ton mielleux et bienveillant en vue de répondre à cet impossible caprice.

— Ma chérie, je désire ce bébé avec la même envie que toi, mais il nous faut nous armer de patience et prier. Dans l'immédiat, nous ne pouvons pas, il faut l'accepter pour avancer sereinement.

— Sauf si nous en volons un.

Elle répliqua d'un souffle, aussi rapidement qu'on arrache un sparadrap d'un coup sec espérant éviter de longues douleurs. Tourner autour du pot n'aurait servi à rien. Un direct en pleine tête ne pouvait qu'être efficace. Lucas sembla sonné et fronça les sourcils, pensant peut-être ne pas avoir bien saisi sa réponse. Puis ses yeux s'écarquillèrent légèrement. Observant le calme absolu d'Alice, il sut que son épouse, aussi impensable soit-il, était extrêmement sérieuse.

— Enfin... Tu n'y songes pas réellement ? parvint-il à dire à court de mots et d'arguments devant une telle volonté que son esprit qualifiait de folie pure.

— J'ai un nom, un lieu, une date approximative et un plan, insista-t-elle calmement pour lui affirmer que la situation était pleinement sous contrôle, que sa réflexion lui avait apporté tous les éléments pratiques à envisager.

Lucas ne savait plus où se mettre et sa gestuelle prouvait son profond embarras. Son soudain silence confirmait qu'il en avait perdu son latin, plongé dans une vaste incompréhension. Il regarda tout autour d'eux dans le restaurant afin de s'assurer qu'aucun client n'ait pu entendre cette énormité. Tous discutaient, se délectaient des mets servis ou riaient de bon cœur, tous à des années-lumière de leur échange surréaliste.

— Chérie, je sais que l'annonce épouvantable d'hier t'a ébranlée mais réalises-tu ce que tu viens de dire ?

Souhaitant gagner en discrétion, il parla à voix basse, conscient que cette conversation ne devrait jamais quitter leur sacro-saint couple. Sa question sonnait comme une tentative désespérée de retour à la raison qu'Alice n'entendit même pas.

— Quand on annoncera à ton père qu'on ne peut pas avoir d'enfants, qu'il n'aura aucune descendance, il adoubera mon idée, il nous aidera à la financer et à trouver les bonnes personnes prêtes à accomplir cette mission.

L'argument en faveur du père Bellamy demeurerait un incontournable dans la stratégie d'Alice pour convaincre son mari sur n'importe quel sujet. L'ascendant qu'avait cet homme sur son fils dépassait l'entendement, Lucas ne jurant que par le consentement du patriarche.

— Excuse-moi, j'ai du mal à saisir... Tu es vraiment sérieuse ?

La pointe d'agressivité dans sa voix confirma à Alice que l'heure de l'offensive venait de sonner. Là non plus, elle n'y alla pas par quatre chemins et fila droit vers son objectif.

— Et toi, en quittant notre fête de mariage, as-tu fait preuve de sérieux ? Ne t'ai-je pas suivi sans rien dire après l'accident ? N'ai-je pas tout accepté, tout encaissé, au nom de notre amour ?

L'attaque fut puissante, cruelle mais empreinte de vérité. Lucas s'en retrouva cloué au tapis.

— Une citronnade pour madame. Un whisky sec pour monsieur, annonça le serveur en déposant les apéritifs devant ses clients.

Le verre aux reflets ambrés face à Lucas donna une résonnance très particulière à l'argument d'Alice. Elle en profita pour achever son adversaire.

— Vis-à-vis de tes problèmes avec l'alcool, je pense aussi avoir été patiente et compréhensive. Sauf que mes limites sont atteintes, j'attends toujours ta réelle prise de conscience sur ton état psychologique et désormais sur le mien.

La menace extrêmement claire déplut au médecin ainsi pointé du doigt à cause de ses fautes et ses travers. Il encaissa puis avala une longue gorgée de whisky, plus par irrépressible besoin que par provocation.

— Je savais qu'un jour tu me cracherais ton venin au visage. Il s'agissait d'un accident, tu entends ? D'un accident !

Il termina son verre, embarrassé, réalisant les regards réprobateurs des tables voisines. Alice, elle, n'en eut cure et insista. Rien ne la laisserait abandonner la bataille.

— Compromettre la scène de crime et fuir n'avaient rien d'accidentel ! Ce sont des délits punissables par la loi et nous devrions tous deux croupir en prison à cause de toi, donc s'il te plaît ne me parle pas d'illégalité ou d'immoralité dans mon projet. Il nous apportera le bonheur, là où toi, tu nous as apporté le malheur. Vois simplement ma proposition comme une adoption accélérée et tout ira bien.

Lucas resta abasourdi. Il n'avait pas imaginé un instant que leur tête-à-tête romantique dans leur restaurant préféré tournerait ainsi au jugement, au chantage, à l'inconcevable. Un véritable cauchemar éveillé. Meurtri et parfaitement conscient des enjeux, il ne savait que répondre pendant que, face à lui, Alice utilisait le silence de manière à dominer l'échange.

La jeune femme crut opportun à cet instant de s'adoucir afin d'amener doucement son mari dans son courant de pensée. Il était piégé et n'aurait d'autres recours que d'aller dans son sens pour éviter l'explosion.

— Imagine le bonheur qu'on éprouvera lorsque le bébé sera là, qu'on sera enfin parents. Nous serons les plus fiers du monde quand il prononcera ses premiers mots. Puis je lui apprendrai à lire, toi à compter. Il jouera avec mes copies d'élèves et s'amusera sans cesse avec ton stéthoscope. Il nous permettra d'oublier ces horribles derniers mois, de faire table rase et de redevenir des gens bien.

Elle posa sa main sur celle de son mari qui peinait à atterrir après ces multiples tirs à bout portant.

— Tu me demandes tout de même de participer à l'enlèvement d'un enfant... C'est ignoble et inconcevable... affirma-t-il avec un train de retard sur leur discussion.

— J'en suis pleinement consciente évidemment. Ici, je parle d'un enfant qui devra vivre dans la pire des familles qui soit. Son père est un dealer de drogue, extrêmement violent envers sa femme et ses propres enfants. Soustraire ce bébé à sa famille, ce sera lui offrir une vraie chance dans ce monde. Nous nous sauverons mutuellement de l'enfer.

Sans doute la croyait-il folle et désespérée mais Lucas évaluait pertinemment la dette qu'il lui devait. Tout au fond de lui, il savait que sa femme avait couvert son crime et que sans son acceptation, l'apocalypse l'aurait détruit. Une brèche demeurerait à jamais ouverte, il lui serait toujours redevable d'une certaine façon...

À la moindre de ses protestations, elle lui rappellerait le jour de leur mariage, au moindre abus d'alcool, elle lui évoquerait le bonheur à portée de main qui annihilerait son addiction, à la moindre de ses questions pour démontrer sa folie ou l'infaisabilité de son projet, elle aurait déjà la réponse obtenant au final son approbation. Lucas n'abdiqua pas. Entre son amour et sa raison, la graine était semée.

Alice disposait de temps devant elle, plusieurs mois encore afin de le convaincre que leur avenir à deux passerait nécessairement par ce bonheur à trois. Sans cela, ils n'auraient plus rien. Ils ne *seraient* plus rien...

Chapitre 31

Aujourd'hui

Dans les grandes lignes, Alice termine d'illustrer les drames de sa vie à Maître Kawolski. L'avocat commis d'office peine à afficher un visage rassurant tellement l'accumulation des faits lui paraît invraisemblable. Face à cette expression presque horrifiée, Alice se demande si elle a été raisonnable de lui accorder sa confiance. Oui, le secret professionnel existe, or aucun contrat ne les unit, pas même une signature, une preuve ou un bout de papier griffonné à la va-vite scellant leur destin commun. Rien ne prouve qu'elle soit sa cliente et que par ce lien sacré, jamais il ne pourra répéter ces déclarations à quiconque.

Cependant, quand elle précise un peu gênée qu'elle ne lui a rien caché, il ne fuit pas à toutes jambes et prend le temps de mesurer l'ampleur de l'affaire aux multiples ramifications. S'ensuivent de nombreux échanges permettant de clarifier certains points. Au fur et à mesure qu'Alice expose les dernières années de sa vie, des gouttes de sueur ruissèlent sur le front de l'avocat tandis que sa chemise fonce sous ses aisselles. La chaleur oui, des sueurs froides aussi, conséquence de l'intensité et de l'accumulation des drames contés.

Pour Alice, les paroles glissent facilement à partir du moment où elle comprend que Kawolski ne se trouve pas là pour la condamner. Il écoute, examine, tente de comprendre l'enchaînement des événements. Il n'émet aucun jugement et n'exprime pas son ressenti. Le temps de la haine viendra des autres, de tous les autres, bien assez vite, sans limite, se doute-t-elle.

À quelques minutes du terme de cette pause, il lui explique qu'il ne pourra que l'assister durant la suite de l'entretien avec les gendarmes car il n'aura pas le droit d'intervenir avant la fin de l'audition.

— À quoi vous servez alors ? lâche-t-elle, abasourdie.

— Je ne peux que vous assister, c'est la loi, répond-il calmement, ne s'offusquant nullement. Par contre, nous pouvons nous mettre d'accord au préalable sur une stratégie à adopter.

Kawolski lui précise donc qu'elle peut garder le silence face à une question qui l'obligerait à se mettre ouvertement en cause. Au moindre doute, il lui propose de le regarder, et sur un signe de sa part, elle connaîtra la conduite à tenir. Enfin, il lui préconise l'évidence afin de s'en tirer avec le moins de dommages possibles... Alice s'est jusque-là refusé à appliquer ce principe mais l'homme de loi a terminé de la convaincre.

— Oubliez les sentiments. Pensez à vous désormais...

À l'heure exacte, trente minutes après avoir quitté la pièce, l'adjudant

Benotti réapparaît à la porte et s'installe directement à son bureau sans aucun préambule, comme si la coupure n'avait pas eu lieu. Ses premiers mots sont directs, il n'a plus de temps à perdre et d'emblée Alice comprend que les événements vont s'accélérer.

— Je vous répète la question restée en suspens : le garçon dénommé William Daniel Bellamy est-il réellement votre fils biologique ?

Secouée par ce retour direct dans son cauchemar, Alice le fixe avec un mépris profond.

— William est mon fils et rien ni personne ne pourra jamais dire le contraire, répond-elle avec fermeté sans préciser toutefois ce qui intéresse le gendarme.

— À l'issue de l'audition, le juge d'instruction ordonnera sans délai des prélèvements ADN sur William, vous et madame Serriki. En cas d'échec de comparaison entre vous et l'enfant, cela concordera forcément avec la famille Serriki. Contrairement à l'humain, la génétique ne peut pas mentir.

Benotti toise la jeune femme qui soutient son regard, noir, glacial, haineux. Il ose remettre en cause son statut de mère, elle ne l'accepte pas mais ne dispose d'aucun contre-argument.

— Une fois la réelle parentalité établie, tout le scénario que nous avons retracé ensemble sera validé. D'après les témoignages recueillis auprès de vos proches, vous avez rencontré quelques difficultés à vous retrouver enceinte. À cette période-là, vous rencontrez cet ignoble Serriki et apprenez que sa femme attend un bébé. Vous refusez catégoriquement cette injustice, le fait qu'un être si abject puisse avoir un nouvel enfant promis à l'enfer, et que vous, vous ne puissiez accéder à votre rêve de maternité. Comment votre esprit en arrive à planifier l'enlèvement d'un nouveau-né reste un grand mystère et seuls des psychiatres trouveront peut-être des explications, voire des excuses, à cette horrible machination... Toujours est-il que votre mari, Arthur Bellamy et vous avez payé une équipe pour effectuer la sale besogne. Serriki ayant été accusé puis innocenté, il l'a mauvaise et remue ciel et terre dans le but d'identifier la bande responsable du coup. Vos hommes de main ont pris peur face à la menace et vous ont réclamé de l'argent, beaucoup d'argent...

À cran, les mâchoires serrées, les mains crispées, désespérée que Benotti voit aussi nettement dans son jeu, Alice intervient à bout de nerfs :

— Ce ne sont que de pures spéculations !

— L'ADN sera formel, madame Bellamy. Un examen médical prouvera aussi que vous n'avez jamais accouché. Et dans ce cas, vous serez poursuivie pour enlèvement et séquestration d'enfant. Vingt ans de réclusion criminelle, vingt ans, uniquement pour ce premier crime. S'ajouteront à cela l'accusation du triple homicide sur le trio que vous avez engagé, sans oublier le meurtre de monsieur Christophe Serriki.

Alice se retient d'exploser, sa colère, sa rage, bouillonnant à l'intérieur de ses veines.

— Tant que ces hommes vivaient, vous ne pouviez dormir tranquille.

Avoir toujours la crainte que Serriki découvre la vérité et se venge, ce n'étaient pas des conditions vivables. Vous avez alors enclenché une phase d'éliminations sanglantes pour garder secrète l'origine de votre enfant.

Alice hésite à rejeter ces allégations d'un revers de main en criant à nouveau aux spéculations fantasques d'un officier visant la promotion à tout prix. Elle se contrôle et repense à la directive édictée par son avocat, l'instant lui semble adéquat pour larguer la bombe sur le champ de bataille. Quand elle ouvre la bouche, l'assurance dans sa voix la surprend elle-même.

— C'est mon mari Lucas qui a orchestré ce scénario et tué ces hommes.

Benotti ne s'attendait pas à une révélation aussi soudaine et ferme.

— Tiens donc... dit-il circonspect en regardant maître Kawolski. Vous revenez donc sur certaines de vos déclarations ?

— Oui, dit Alice en hochant la tête, décidée à ne plus reculer.

— Et soudainement, toutes mes spéculations n'en sont plus ? s'amuse un tantinet Benotti.

Chapitre 32

11 décembre 2011

Exténuée, Alice tenait à peine debout.

Une semaine après l'agression de Lucas et son hospitalisation, son esprit restait torturé en permanence par ces images violentes de coups de poings et de rangers, du regard de son fils pris au piège dans les mains de ce bourreau. Une semaine qu'elle s'endormait d'épuisement et se réveillait à cause de terrifiants cauchemars. Quand son corps et son esprit se relâchaient quelques instants, les frayeurs de William l'extirpaient de son sommeil et finissaient de l'achever. Son jeune fils avait lui aussi besoin d'évacuer ce traumatisme, sauf qu'il ne disposait pas des mots pour formaliser son mal-être, or il criait, pleurait et s'emportait dans des crises d'angoisse que sa mère peinait à apaiser.

Traditionnellement, les Bellamy se baladaient en famille le dimanche, quelles que soient les conditions météorologiques. Cependant, ce jour-là, personne n'avait le cœur à sortir et ce n'était nullement le vent balayant la région qui avait eu raison de leur volonté de prendre l'air. L'idée de retourner sur les chemins de campagne leur semblait invraisemblable après les événements du week-end précédent. Alice se demandait combien de temps il lui serait impossible de franchir ce pas ou même de passer à proximité d'une simple haie, d'un buisson, d'un mur, sans craindre une seconde que le diable puisse en bondir et s'en prendre à eux. En analysant ses réactions, Alice admettait être dans la peau d'un bijoutier traumatisé par un braquage à mains armées, dès lors il ne pouvait que suspecter tous ses clients de lui vouloir du mal.

Comme si le destin prenait plaisir à s'acharner, ce drame s'ajoutait à sa rencontre avec Serriki. À peine trois semaines plus tôt, ce monstre l'avait bouleversée à force d'intimidations et du vol de son portefeuille avec la totalité de ses données personnelles. Elle ne supportait pas l'idée de cette intrusion dans sa vie privée et des possibilités qui en découlaient.

De bien trop nombreux ennemis existaient pour sortir en promenade en toute quiétude alors que le soleil se couchait très tôt en cette saison. La bonne excuse du soleil, parfaitement extérieur à cette histoire... Alice avait simplement la frousse, une peur bleue, terrible, qui la paralysait sur place à la moindre envie d'ailleurs. William restait très perturbé par ces mésaventures ; heureusement, du fait de son jeune âge, il ne pouvait deviner le pire derrière cet imbroglio. Néanmoins lui non plus n'envisageait nullement de quitter sa maison, son refuge, en ce dimanche après-midi.

L'absence de Lucas n'aidait en rien à les libérer de cette atmosphère anxiogène. Alice ne voulait plus de lui pour le moment. Le mieux consistait à le chasser de sa vie quelques jours, une façon de les punir, lui et son père, d'avoir failli en gérant piteusement leur mission. Sauf qu'à chaque retour à son domicile, elle regrettait en partie cette exclusion. Une présence masculine l'aurait un tant soit peu rassurée... Même si dans son état actuel, Lucas aurait bien été incapable de les protéger et même de se défendre lui-même. À peine arrivait-il à marcher seul sans hurler de douleur avec ses côtes cassées.

Ainsi, à peine rentrée chez elle, Alice s'activait pour verrouiller les portes à double tour, fermer les volets, vérifier la tonalité du téléphone et allumer les lumières du rez-de-chaussée et de l'étage. Elle ressentait le besoin viscéral de diluer la moindre pénombre afin que les fantômes fuient les lieux.

Ensuite, devant des programmes soporifiques et avilissants, Alice se vidait la tête en espérant ne plus penser à rien d'autres qu'à ces candidats de télé-réalité plus incultes encore que ses collégiens de douze ans. De toute la semaine, elle n'était pas parvenue à se concentrer sur la préparation de ses cours ou la correction des copies de brevet blanc, si bien qu'elle accumulait un retard considérable et qu'en classe, elle ne tenait plus ses troupes. À l'approche des vacances de Noël, ses élèves devenaient difficiles à gérer et profitaient de sa fatigue et de ses troubles pour prendre le commandement.

Simuler constamment, faire croire que sa vie ressemblait à un long fleuve tranquille, se comporter comme si rien ne s'était passé. Le mot d'ordre de son beau-père à chaque nouvelle épreuve restait identique. Alice admettait amèrement qu'il avait raison, il ne subsistait que les apparences à sauver car si elle échouait, tout son univers s'effondrerait sur lui-même. Ainsi, malgré sa volonté de s'enfermer avec son fils chez elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre et d'attendre de devenir complètement folle, elle avait pris sur elle essayant de continuer à *vivre*, même si vivre paraissait un bien grand mot dans ces circonstances. Chaque jour, elle avait conduit William chez sa nourrice faisant fi de ses réticences et craintes, puis elle s'était traînée jusqu'à son collègue en véritable automate, pour ne pas dire mort-vivant...

Après avoir somnolé, lové contre sa mère, William réclama une partie de jeu de société. Un passe-temps agréable récurrent que tous deux appréciaient généralement. La simple pensée de s'amuser seul dans sa chambre à l'étage l'angoissait, si bien que sa mère accepta avec le sourire, nonobstant son état comateux dans lequel elle se serait bien complu de longues heures encore.

— Je sors les petits chevaux ? demanda-t-il, sans son enthousiasme habituel, souhaitant simplement ne pas s'isoler.

— Si tu veux mon chéri, je te laisse choisir les couleurs.

Ils s'installèrent sur la table de la salle à manger en laissant la télévision diffuser ses publicités entrecoupées d'âneries. Le silence, qu'elle appréciait tant d'ordinaire en compensation de ses journées bruyantes, l'insupportait dorénavant. L'absence de bruit offrait l'opportunité à son esprit de vagabonder plus facilement et d'imaginer toutes sortes d'horreurs derrière

chaque son lointain qu'elle percevait dans la maison et au-delà du rempart de ses murs. Entendre le rire de bécasses et les commentaires insipides à la télévision lui convenait bien pour l'occasion.

La partie de dada s'engagea avec un six au dé pour William dont les yeux s'émerveillèrent enfin devant la perspective de gagner contre sa maman. Alice sourit et feignit l'enthousiasme, surjouant son excitation, sa joie d'avancer rapidement, sa tristesse lorsque William éliminait l'un de ses chevaux. Un bonheur simple, partagé. Une normalité qui devait reprendre le dessus, Alice s'en fit la promesse pour le bien-être de son fils.

Le temps se suspendit lors de cette course équestre effrénée jusqu'à ce qu'Alice interrompe son geste de lancer de dé. Un frisson remonta tout au long de son échine. Elle regarda William afin de savoir si lui aussi avait entendu ce grincement métallique. Elle sut que son imagination ne la trompait pas en voyant son air apeuré. Le bruit venait du garage et Alice l'interpréta aisément comme celui de l'ouverture de la grande porte. Les vieux ressorts rouillés criaient leur peine à chaque manipulation en un vacarme caractéristique. Lucas avait beau les graisser régulièrement, le métal se tordait sans aucune discrétion. Aurait-elle mal enclenché le mécanisme de fermeture ?

Un nouveau couinement aigu leva tout doute possible. Quelqu'un venait de basculer la porte de garage. À moins que ce ne soit le vent s'engouffrant dessous ? La capacité du cerveau à inventer des hypothèses improbables dans le but de nier une réalité angoissante demeurerait sans faille. Un ange passa sans qu'Alice ne réagisse. Puis la possibilité qu'elle ait oublié de tourner le verrou de la porte entre le couloir et le garage la terrifia et la vit bondir de sa chaise.

L'instinct de survie.

Alice courut vers la cuisine, ouvrit le tiroir à couverts et empoigna le plus large couteau qu'elle trouva.

— Maman ! sanglota William.

— Ce n'est rien mon chéri, ne bouge pas, je reviens tout de suite.

De loin, elle vit les larmes briller au bord de ses paupières.

— Maman, j'ai peur...

— C'est sans doute papa qui nous fait la surprise de venir, ne t'inquiète pas.

Une lame de boucher dans la main, le visage livide et les membres tremblants, elle n'aurait convaincu absolument personne, néanmoins un infime espoir subsistait pour expliquer cette manifestation dans le garage. Elle s'accrochait à cette hypothèse, pour ne pas s'écrouler au sol, incapable d'aller plus loin.

Elle remonta le couloir et vérifia la fermeture du verrou. Puis elle colla son oreille contre la porte espérant discerner ce qu'il se passait de l'autre côté de cette mince épaisseur de bois. Le silence. Devait-elle retourner s'asseoir et plaisanter de cette frayeur ou devait-elle ouvrir coûte que coûte, histoire de vérifier que le mal ne rôdait pas à l'intérieur même de son domicile ? Aucun

des deux scénarios ne lui convenait, cependant elle ne se voyait pas appeler à l'aide son mari, ses parents ou beaux-parents afin de vérifier si quelqu'un s'était introduit chez elle. Pour qui passerait-elle ?

Comme dans les films d'horreur où les jolies femmes blondes illustraient leurs idioties, Alice tenta une énième fois de se rassurer :

— Lucas... C'est toi ?

Encore bien handicapé, son époux serait incapable de revenir chez lui seul et n'aurait jamais eu la force physique de soulever la porte métallique aussi lourde que réticente à s'ouvrir.

— Arthur, c'est vous ? désespéra-t-elle cramponnée au manche de son couteau.

Son beau-père aurait pu venir chercher des affaires, envoyé par son fils qu'il gardait chez lui.

Ne sois pas écervelée ! Sois forte ! Tu psychotes pour rien ! Tu dois te montrer à la hauteur...

Les forces de l'auto-persuasion finirent par avoir raison d'elle et Alice tourna le verrou. À peine entendit-elle le déclic que son cœur se souleva, prêt à l'abandonner. Son courage de mère lui permit d'abaisser la poignée et d'ouvrir la porte sur l'obscurité. Effrayée par ce noir absolu, elle dut se résoudre à avancer d'un pas vers l'inconnu où le froid régnait en maître, passer le bras de l'autre côté et atteindre l'interrupteur jusqu'à sentir ses tremblements s'intensifier. Tel était son état d'esprit en tâtonnant le mur à la recherche du bouton poussoir. À son contact, elle l'actionna en retenant son souffle, la pointe aiguisée dressée devant elle en étendard.

L'éclat fut brutal et Alice cligna des yeux face à la clarté des néons. La lumière intense se réfléchit sur sa lame comme dans un miroir. Elle sentit le courant d'air provenant de la porte soulevée d'une vingtaine de centimètres. Le vent hivernal soufflait au dehors et sifflait dans l'ouverture.

Sans doute l'avait-elle mal reclaquée, trop lourde en comparaison à son manque de tonus dernièrement. Elle avait déjà imploré Lucas de motoriser le système d'ouverture et fermeture afin de leur faciliter la tâche chaque matin et soir. Entre deux verres d'alcool, il n'avait jamais trouvé le temps. Dans la pièce, leurs deux voitures sommeillaient. Au fond, le petit établi de son homme, pas bricoleur pour un sou, respirait le neuf. De l'autre côté, elle apercevait les vélos, la tondeuse et un véritable bric-à-brac d'emballages cartons qui attendaient un aller-retour à la déchetterie. Aucun horrible malfaiteur. Aucun monstre venu hanter sa maison. Aucun voleur du dimanche soir.

Néanmoins sa peur demeurerait vive et tenace, alors elle ne baissa pas la garde en longeant son véhicule jusqu'à la porte de garage. Du regard, elle fouilla les angles morts, vérifiant que personne ne se dissimulait derrière les voitures ou même en dessous. Devant l'évidence, elle se sentit bête, incrédule, gangrénée par la parano d'être devenue la proie des pires âmes sur Terre.

— Maman... sanglotait inlassablement William à l'intérieur.

— J'arrive. Prépare-toi, mes chevaux de courses vont te battre à plate couture !

Arrête tes sottises maintenant. Il a besoin de toi alors reprends le dessus !

Elle manœuvra la tôle rouillée et en voulut encore à son mari de ne pas avoir carrément changé tout le système. À ce moment-là, il avait protesté entre deux cuites, prétextant qu'il ne s'agissait pas d'un modèle standard et qu'il faudrait entreprendre de lourds travaux pour le remplacer. Elle poussa fortement et le grincement caractéristique lui vrilla les tympans. Elle enclencha le mécanisme de blocage et le vérifia à plusieurs reprises à l'image d'une personne atteinte de troubles obsessionnels compulsifs. Certaine que sa bévue ne leur gâcherait plus la soirée, elle relâcha la pression et se demanda à nouveau comment elle avait pu tomber si bas, à se munir d'un couteau de cuisine pour se déplacer dans sa propre demeure à cause d'un simple bruit.

Un froissement de vêtement. Une ombre fugace. Alice fit volte-face et son cœur s'emballa à nouveau à mille à l'heure, comme brusquement relié à du deux-cent-trente volts. Pourtant il n'y avait personne et rien d'anormal, seules les silhouettes des voitures l'empêchaient de voir au-delà. Elle chercha à se calmer, ne souhaitant pas filer davantage la frousse à son fils.

La porte du couloir claqua.

— William ! cria Alice en slalomant entre les véhicules.

La force de sa paranoïa ne pouvait avoir refermé cette porte ! Elle n'avait pas rêvé, son esprit ne lui jouant aucun tour. Un intrus avait bel et bien pénétré dans son domicile. Le passage était verrouillé. Alice se mit à hurler le prénom de son enfant en cognant ses poings sur le bois. Hystérique, elle manqua se blesser avec son large couteau. Elle savait la paroi bien trop épaisse pour qu'elle parvienne à la défoncer, néanmoins elle entreprit d'essayer. Elle ne reculerait devant rien, prête à se démettre l'épaule, à s'exploser le bras, à se briser la jambe. Malheureusement rien n'y fit et, épuisée, elle reprit son souffle et s'appuya contre la porte, ses mèches de cheveux collées à son visage recouvert de sueur.

Alice avait elle-même barricadé tous les ouvrants du logement, elle ne pouvait essayer de s'immiscer chez elle par une autre entrée. Elle adopta une stratégie différente et contrôla sa respiration afin de mieux entendre ce qu'il se passait à l'intérieur. Les pleurs de William semblaient s'être tus et ce silence ne la rassurait nullement. Qui s'en prenait à son enfant ?

— Qui est là ? demanda-t-elle, la voix enrayée par ses hurlements. Ouvrez-moi !

Les nerfs à vif, le cerveau au bord du black-out, Alice ne serait pas en mesure de rester là longtemps à attendre, elle disjoncterait rapidement. Son portable traînait quelque part dans le salon et le temps d'aller prévenir un voisin, mille drames pourraient se dérouler sous son propre toit.

— Calme-toi Bellamy, je viens de déverrouiller.

Cette voix d'homme. Elle l'avait déjà entendue. Sa mémoire cherchait à l'identifier mais son état d'angoisse proche de la rupture était tel qu'elle ne

semblait plus capable de lucidité et de concentration. Instinctivement, elle recula d'un pas et observa la poignée, consciente qu'en un geste elle se retrouverait nez-à-nez avec le diable. Le mal absolu se trouvait en compagnie de son fils ! Alice n'hésita pas plus d'une seconde et s'engouffra dans l'ancre de la bête. Armée et déterminée, décidée à en découdre pour sauver son enfant des griffes de l'intrus.

En un regard, elle vérifia qu'aucun piège n'entravait son chemin, puis elle fonça droit devant elle vers le séjour. Seuls quelques centimètres d'acier finement aiguisés seraient susceptibles de l'aider à se sortir de ce guêpier.

William n'avait pas bougé. Assis sur sa chaise, les mains étrangement posées à plat sur la table, il se décomposait un peu plus à chaque seconde que ce supplice durait. Ses lèvres tremblaient, ses jambes sautillaient, incontrôlables. Sa mère aurait voulu immédiatement l'enlacer, le serrer fort contre son cœur, le rassurer. Seulement, lorsqu'elle passa l'angle du mur, elle se retrouva face à son ennemi. Christophe Serriki.

Serriki s'était installé à table, simple convive, sauf qu'il n'était pas venu pour participer joyeusement à leur jeu de société. Veste et gants de cuir noir, son buste énorme écrasait la table de sa masse impressionnante. Son petit bonhomme ressemblait à une brindille d'herbe à côté de ce tronc mastoc, certain qu'il pourrait le broyer d'un coup de paluche. En guise de salutations, il posa son pistolet devant lui, bien en évidence, afin de prouver sa domination et son assurance à cette femme qui tremblait des pieds à la tête, tout en se protégeant hasardeusement derrière son couteau de cuisine.

— Alors c'est ici que tu crèches ? C'est douillé, dis-moi, lança-t-il en jouant le vieil ami en pleines retrouvailles après des années d'éloignement.

Alice ne baissa pas son arme, sa colère rythmait les battements de ses veines sur son front. Elle n'admettait pas cette intrusion, n'acceptait pas cette frayeur, ne supportait pas que son fils subisse pareilles émotions à cause de cette pourriture.

— Fichez le camp d'ici ou je vous jure que je vous plante sans aucune hésitation ! dit-elle, enragée.

Il ricana de son timbre grave, sans doute était-ce de loin la première menace qu'il recevait, sans doute avait-il déjà eu affaire à des adversaires bien plus convaincants et redoutables.

— Si j'en crois ces papiers d'identité, c'est mon adresse, j'habite ici et il est vrai que le cadre n'est pas dégueu, affirma-t-il en manipulant une carte plastifiée qu'Alice reconnut de suite comme étant la sienne.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle sèchement pour couper court à sa comédie dont l'unique but consistait à la déstabiliser davantage.

Tout en crachant ces mots, Alice évaluait ses chances de tuer cet homme avec son arme. Elle n'avait rien d'un lanceur de couteaux et ne pensait pas posséder la dextérité et l'habileté adéquate...

— Je souhaitais juste te rendre les papiers que tu as négligemment égarés chez ton docteur il y a quelques semaines. Perdus, comme tu l'as

apparemment affirmé aux gendarmes car à ma grande surprise, je n'ai reçu aucune nouvelle de leur part. J'en ai conclu que tu avais réellement peur de moi pour ne pas m'avoir dénoncé.

Déjà elle ne tenait pas son couteau correctement pour pouvoir le lancer avec force et précision. De plus, l'homme face à elle possédait toutes ses capacités. Et enfin, rien que l'épaisseur de cuir qu'il portait le protégerait d'une grave blessure. Elle devait oublier cette tentative désespérée, elle ne réussirait qu'à provoquer ce monstre, à le faire sortir de ses gonds et à aggraver la situation...

— Ne rêvez pas, je n'ai pas peur de vous, mentit-elle en essayant de tenir son rang.

Pourtant, lui, en un geste sûr, pourrait la tuer d'une balle en pleine tête. Cette ordure au casier judiciaire chargé avait-il déjà assassiné quelqu'un ? Sans aucun doute. Quant à Alice, elle ne pesait pas bien lourd, elle qui peinait à affronter et écraser une petite araignée.

— Tu as du cran, Alice Bellamy Cassandre, mais que les choses soient bien claires, commença-t-il en se levant, s'imposant par sa grande taille et sa stature d'armoire à glace. Tu m'as causé beaucoup de soucis il y a quelques temps avec ta collègue CPE et j'ai la dent dure, la rancune facile.

Serreki empoigna son arme à feu et se positionna derrière William qui faillit tressaillir, au bord de l'apoplexie. Si cet enfoiré touchait son enfant, d'un bond suicidaire elle lui sauterait dessus et l'embrocherait.

— Que ce soit au collègue ou ailleurs, que je n'entende définitivement plus parler de toi, poursuivit-il, sinon ma prochaine visite n'aura rien d'amicale. S'il l'on se croise à nouveau et que tu ne baisses pas le regard, tu signeras ton arrêt de mort.

Comment osait-il la menacer, à nouveau, devant son propre fils ? Si elle le tuait là, maintenant, il ne constituerait plus jamais une menace pour William et elle.

Alice s'avança et se colla à la table réduisant ainsi au mieux la distance entre eux, prête à réagir à la moindre action, au moindre geste envers son fils.

Serriki jeta le portefeuille volé sur la table.

Face à William et son père biologique, une triste évidence lui sauta aux yeux pour la première fois. William ressemblait beaucoup à son géniteur, à ce monstre abominable. Elle lui avait subtilisé son nouveau-né dans le but de lui éviter le pire, de le soustraire à sa haine, à sa violence, et qu'il ne soit pas sous le joug de son emprise diabolique. Elle avait voulu sauver ce bébé afin qu'il ne devienne pas comme lui, une brute incontrôlable, nauséabonde, sans mœurs et sans limite.

Et s'il remarquait à quel point William possédait les mêmes traits que lui ?

Et s'il apprenait un jour qu'elle lui avait volé son enfant, cherchant même à l'accuser du meurtre de sa propre progéniture, jusqu'où irait Serriki dans l'horreur et la vengeance ?

Valait mieux ne pas savoir, ne pas imaginer.

William présentait les mêmes yeux clairs, les mêmes lèvres fines. Cette ressemblance l'enragea profondément. L'hérédité avait œuvré secrètement et le fait que William était déjà très grand pour son âge, augurait aussi une belle carrure d'athlète une fois formé et adulte.

— Ne vous en déplaise Serriki, je crois que c'est moi qui vous tuerais si vous me barrez la route une nouvelle fois.

Et William, comment réagirait-il si la vérité éclatait un jour quant à ses véritables origines ? Supporterait-il d'avoir cette ordure tortionnaire pour parent ? Comprendrait-il que Lucas et elle l'aient retiré à sa famille biologique préférant lui offrir une vie meilleure ?

Était-ce d'ailleurs réellement une vie meilleure ? Ces dernières semaines, Alice avait de quoi douter à ce sujet. Affrontant le regard implorant de William, elle ressentit une profonde honte de n'avoir pu empêcher ces drames successifs de marquer à vie son garçon. Baignant dans son pyjama souillé d'urine, le visage crispé par l'horreur, Alice ne pouvait que constater son échec à accompagner William dans le bonheur et la sérénité que mérite n'importe quel enfant. Si elle ajoutait à ce morne tableau la semi-absence d'un père alcoolique, Alice n'aurait plus qu'à rendre les armes et à se morfondre le reste de ses jours.

— Trêve de plaisanterie ma belle, lâche-moi ça, tu pourrais blesser quelqu'un, lui ordonna-t-il en posant sa lourde patte sur l'épaule de William le contraignant ainsi à obéir sans résistance. Un accident peut vite se produire, n'est-ce pas mon petit Will ?

Serriki pointa ensuite le canon de son arme vers la tête du petit bonhomme effrayé qui se retenait de déverser ses sanglots, craignant de subir la fureur de ce fou. Il ne s'agissait pas d'une partie de poker et Alice n'interpréta pas ce nouveau coup de pression comme un vulgaire bluff. Elle devinait Serriki capable de tout, surtout du pire, de l'ignoble, de l'inhumain. Alors elle abdiqua et rendit les armes sans protester.

— Bien, bien... Maintenant, tu recules jusqu'au mur et tu t'agenouilles comme la merde que tu es. Je vais quitter cette charmante demeure avec l'espoir de ne plus devoir y revenir.

Serriki se plaisait à l'humilier jusqu'au bout. Subir cet affront devant les yeux de son enfant rendait la scène plus atroce encore. Ce salopard pointait du doigt son incapacité à protéger son fils ou à se sauver elle-même. Depuis le début, il aurait pu facilement la tuer à maintes reprises. Il détenait la toute-puissance et désirait qu'elle comprenne qu'elle n'avait plus intérêt à lui attirer d'ennuis.

Alice s'éloigna au maximum puis resta réticente à s'abaisser à ses pieds.

Serriki se pencha jusqu'à coller sa bouche à l'oreille de son otage, tel un ogre désireux de dévorer de la chair fraîche.

— Je suis certain que tu n'as plus jamais envie que je revienne ici, hein, chère tête blonde ?

En état de choc, William ne réagissait plus, terrorisé au plus profond de

son être.

Sa mère se résolut à poser les genoux à terre, à s'avouer vaincue pour cette fois, à endosser le rôle de la victime. Elle pria pour que Serriki quitte rapidement les lieux sans provoquer d'autres heurts irréparables.

Le monstre tapota l'épaule de l'enfant en signe de victoire. Puis, il se dirigea vers la porte d'entrée, un sourire narquois et satisfait vissé sur les lèvres. Fier de son coup, de la crainte qu'il suscitait, de la terreur qu'il avait semée pour longtemps, Serriki tourna le trousseau de clés à deux reprises, quitta la maison sans se retourner puis disparut dans l'obscurité de la nuit tombante. Il laissa derrière lui la certitude qu'il était bien plus qu'un délinquant multirécidiviste et un père de famille violent et mauvais dans chacune de ses actions. Ce mec était un véritable psychopathe.

Alice se jeta sur le verrou et referma immédiatement derrière lui, même si elle savait pertinemment que rien n'arrêterait Serriki s'il désirait s'introduire chez eux en vue de les tuer, éveillés ou dans leur sommeil, demain ou dans dix ans, pour une raison futile ou après avoir appris que son sang coulait dans les veines de William...

Elle se colla à la porte comme si son corps pouvait faire barrage à un retour possible. Il lui fallut de longues secondes pour retrouver ses esprits et comprendre que l'épisode était clos. Un immense soulagement la vida de ses dernières forces et sans la présence de William, elle aurait glissé au sol et ne se serait jamais relevée.

William, sa raison de vivre.

Ses jambes flageolantes réussirent à la conduire jusqu'à lui. Il s'effondra littéralement dans les bras de sa mère, à deux doigts de l'évanouissement. L'étreinte dura plusieurs minutes, le temps s'étant arrêté sur ce besoin viscéral de se retrouver l'un avec l'autre, cette condition de ne plus se quitter un instant, pour l'éternité.

— C'est fini mon amour, il est parti...

Certes, Serriki était parti mais la colère d'Alice était incommensurable, bien plus puissante que l'humiliation et la peur qu'elle venait d'affronter.

Certes, Serriki était parti mais il laissait derrière lui des traces indélébiles tels que la rancœur et l'esprit de vengeance.

En peu de jours, le fils d'Alice avait été menacé de mort à deux reprises.

L'inconcevable s'était reproduit sous ses yeux.

L'inacceptable s'était à nouveau imposé sans qu'elle puisse combattre le Mal.

Alice se promet que plus rien de tel ne se reproduirait. Plus jamais.

Pas une simple promesse en l'air, sur le coup du stress et de l'instant dramatique. Elle ne pourrait tout simplement pas survivre à une troisième attaque et savait ses ennemis à l'affût. Elle serra de nouveau son fils contre son cœur de longues minutes, colla sa tête contre la sienne et se laissa aller à pleurer. Elle se jura que ce seraient les dernières larmes qu'elle verserait à cause de Serriki ou de ce trio de rançonneurs maléfiques.

Tous paieraient pour avoir osé menacer son enfant.

Chapitre 33

Aujourd'hui

— C'est extrêmement fâcheux que vous m'ayez menti en pleine audition, affirme Benotti. Comment voulez-vous que le juge d'instruction, le procureur ou moi ayons confiance en vous si vous modifiez sans cesse votre version des faits ?

Entre discours moralisateur, agacement et amusement, Benotti se délecte de ce brusque changement de cap. Admirant son jeu de comédien, Alice le suspecte d'avoir attendu patiemment ce revirement de situation depuis le début, et elle doit s'expliquer rapidement afin de garder une once de crédibilité pour la suite.

— C'est mon mari... Je ne pouvais tout simplement pas l'accuser...

Ses mots s'éteignent dans sa gorge et elle essaie de refouler l'avalanche d'émotions qui s'ensuit.

— D'une certaine manière, je vous comprends madame Bellamy. Mais à présent, si vous souhaitez être prise au sérieux, que votre parole ne soit pas mise en doute, soyez affirmative et définitive dans vos réponses à mes questions.

Elle hoche la tête comme une enfant consciente d'avoir déçu l'adulte, prête désormais à se racheter à ses yeux par plus de conciliation.

— Quel a été le rôle exact de Lucas Bellamy dans l'enlèvement d'Aaron Serriki ?

— Suite à l'annonce de mes problèmes de fertilité, se lance-t-elle après une profonde respiration, je suis tombée en dépression. Le contexte noir avec l'accident de voiture, la mort de Louis Jasmin, des mois difficiles au travail, le penchant de Lucas envers l'alcool, m'ont définitivement engloutie. Lucas a décidé de se reprendre en main, de sauver notre couple, de me relever par la même occasion. Sans doute cherchait-il la rédemption avec la mort de cet automobiliste sur la conscience... Il a trouvé cette solution à nos malheurs, celle qui résoudrait tout. Il s'est souvenu de nos discussions sur la famille Serriki... Il a demandé de l'argent à son père et a engagé la même équipe qui lui avait permis d'échapper à la prison après l'accident.

— Comment avez-vous pu valider une telle entreprise ?

— J'étais au fond du trou, j'avais perdu goût à la vie. Cet enfant n'existait pas encore, cela nous a paru tout d'abord abstrait, donc sans réelles conséquences... Puis aimer et chérir cet enfant, l'éloigner de ce monstre et de cet environnement néfaste, nous garantissaient d'œuvrer pour le bien.

— Votre mari a-t-il participé directement au kidnapping ?

— Non, nous avons récupéré William à la maison en échange de l'argent. Nous ne pensions plus jamais revoir ces hommes et vivre heureux jusqu'à la fin de nos jours...

— Sauf que leurs manigances menant à faire accuser Serriki n'ont pas fonctionné. Ils vous ont alors menacés, rackettés, agressés, jusqu'à ce que vous craquiez et les tuiez ?

— Comme je vous l'ai dit, Lucas m'a demandé d'acheter une arme et dès lors, il l'a gardée. Je ne savais pas qu'il projetait de les tuer et aujourd'hui, je ne sais toujours pas de quelle manière il s'y est pris. Une fois, il est rentré un peu bizarre et m'a annoncé que nous serions enfin tranquilles. Le lendemain, dans la presse, les uns des journaux m'ont éclairée sur les événements... Quelques semaines plus tard, c'est à la cantine du collège que j'ai appris la mort de Christophe Serriki, tué lors d'un règlement de compte entre dealers. En rentrant chez moi, j'ai simplement demandé à mon conjoint si c'était lui. Il m'a dit oui et je n'ai pas voulu en savoir plus. La mort de cet homme m'a soulagée, je ne peux vous le cacher, et je ne voulais surtout pas en savoir plus, seule la finalité m'importait.

L'adjudant n'a plus besoin de relancer la discussion, Alice enchaîne seule sa vérité avec le besoin de se sentir libérée. Assumer son parcours aux yeux de Benotti et du monde, sans éprouver de honte car pour elle, seul le bonheur de William comptait.

— L'attitude de Lucas variait énormément en fonction des périodes et de sa consommation d'alcool. À chaque émotion forte, le pire était à craindre et je savais à quoi m'en tenir. À chaque menace, il dérapait un peu plus loin que la fois précédente. Depuis notre mariage, il n'a eu de cesse de naviguer entre des hauts et des bas, si bien que son cabinet médical a fermé entre temps. Il se retrouvait dans l'incapacité d'assurer sa profession, d'assumer son rôle de mari, de père, de médecin... Après les meurtres, il a un temps résisté à son fléau...

Alice s'effondre en larmes, le cœur brisé par ces torrents de souvenirs douloureux. Benotti lui laisse le temps de se reprendre, accusateur certes, néanmoins sensible et humain.

— Mais il a replongé dans les abysses tout aussi brusquement, rongé par la culpabilité de ses actes. Il n'avait ni le mental ni la psychologie d'une personne malfaisante, encore moins d'un assassin. Il a franchi la ligne interdite pour nous, pour nous protéger, afin que nous puissions vivre en paix à trois... Plusieurs fois, je l'ai trouvé son pistolet à la main, prêt à en finir, les idées noyées dans les vapeurs d'alcool... Seule ma présence et celle de William l'en empêchaient...

— Vous l'aimiez ? demande-t-il, compatissant, sur le ton de la confidence.

— Oui, nous nous connaissions depuis si longtemps, formions un couple fusionnel, en véritable osmose. Malgré les entraves et nos erreurs de parcours, rien ne pouvait détruire notre socle commun gravé dans le roc. Si vous êtes marié adjudant et que vous aimez votre femme par-dessus tout, vous savez

que l'amour peut-être plus grand et puissant que tous les obstacles.

L'alliance à l'annulaire de Benotti prouve son union sacrée, pour autant il ne s'aventure pas à évoquer sa vie personnelle, il connaît les techniques de diversion et ce discours édulcoré sur leur soi-disant symbiose le laisse de marbre. Il devine facilement qu'après le drame de leur mariage, aucun jour n'a pu être merveilleux. Au contraire, il imagine des liens se brisant peu à peu, et rien, pas même ce bébé providentiel, n'a pu empêcher la désagrégation de leur couple. Contrairement à leurs espérances, William n'aura pas permis de maintenir leur union au firmament du bonheur.

Alice n'est nullement prête à avouer cette réalité. Elle regrette que l'alcool ait lentement transformé son mari et se demandera toujours si elle aurait pu le sauver en agissant d'une autre manière. Si seulement tous ces démons ne les avaient pas pourchassés, elle reste persuadée que leur vie aurait été bien différente, que la comète de leur amour brillerait encore dans le ciel étoilé.

Cependant, quel que soit le bilan qu'elle pouvait tirer de ces dernières années, elle ne remettrait jamais en cause sa décision concernant William. À aucun moment, elle n'exprimerait de regrets à son égard. Depuis le premier jour jusqu'à aujourd'hui, il constituait son rayon de soleil pour qu'elle se lève le matin, sa béquille pour qu'elle tienne jusqu'au soir, son rêve ultime pour qu'elle s'endorme la nuit.

— Un point important me gêne... reprend Benotti. Votre mari étant décédé, nous ne pourrions plus vérifier certains détails que vous nous dévoilez sur votre vie commune. À vous entendre, l'ensemble des responsabilités incombe à Lucas Bellamy, vous vous dédouanez de presque tout. Vous chargez un mort qui ne sera ainsi plus en passe de vous contredire, c'est assez pratique.

Benotti observe Alice et son avocat avec défiance, convaincu que l'idée de cette défense astucieuse vient de cet homme du barreau.

— Vous êtes obscène, adjudant ! s'emporte Alice entre sanglot de tristesse et de colère. J'aimais mon mari, nous avons vécu de magnifiques moments ensemble et avons élevé notre fils William avec tout l'amour parental possible. Je ne voulais pas l'accabler, pas salir sa mémoire... Mais je ne compte pas non plus finir ma vie en prison pour sauver son honneur, je dois maintenant m'occuper de William seule et je ne dois pas faillir dans mon rôle de mère.

Le gendarme regarde à nouveau l'avocat, décontenancé par cette dernière phrase. Maître Kawolski peine à garder son air impassible, il comprend lui aussi que l'état psychologique de sa cliente semble préoccupant. Comment peut-elle encore penser qu'elle ressortira de cette pièce libre et pourra garder tous ses droits de mère envers un enfant qui n'est pas le sien ?

— Ne me qualifiez pas d'obscène s'il vous plaît, madame Bellamy. Prenez conscience de vos actes un instant. Et puis, si vous aimiez réellement votre époux, pourquoi alors l'avoir tué lui également ?

Chapitre 34

8 juin 2011

Alice se regardait dans le miroir, ne réalisant pas qu'elle se fixait depuis un long moment déjà sans réagir, sans même penser à quoi que ce soit.

Elle avait la mine des jours à oublier. Des cernes noirs, des rides de fatigue, une peau blanche comme le linge, une maigreur malade. Pourtant, en ce huit juin, elle ne se maquillerait pas pour masquer les traces de ses tourments, ne se pomponnerait pas pour se mettre en valeur et se sentir belle. Alice ressentait juste la volonté de paraître digne et présentable. Ses batteries vides ne lui en permettraient pas plus. Avec lassitude, elle se décida à prendre la brosse à cheveux posée devant elle et à se coiffer. Dans des mouvements lents, sans envie, elle remit de l'ordre sur sa tête après tant de négligences.

Une silhouette apparut derrière elle. Une main douce lui prit la brosse et l'aïda à terminer.

— Tu te souviens quand tu étais petite ? Tu adorais que je prenne soin de toi. À la sortie de la douche, à la fin du shampoing, tu détestais avoir les cheveux humides, donc je les séchais et les peignais souhaitant te faire plaisir.

Alice esquissa un léger sourire à l'évocation de ces lointains souvenirs avec sa mère Aurore. La sexagénaire lui caressa la joue et essuya une larme essulée, dans un geste naturel et maternel d'un autre temps.

— Ton père et moi serons là ma princesse. Aujourd'hui, demain et jusqu'à ce que Dieu nous rappelle aussi à lui.

La petite fille devenue grande étreignit et embrassa la main de sa mère appréciant ses mots et son réconfort. Seul un parent aimant était capable de relever son enfant dans pareilles circonstances.

— Je sais maman.... Que serions-nous, William et moi, sans vous à nos côtés ?

Ses parents les hébergeaient depuis la mort de Lucas. Ils les avaient accueillis les bras ouverts et leur promettaient de prendre soin d'eux le temps d'une parenthèse, le temps qu'il faudrait pour concevoir une nouvelle vie. Heureusement, car retourner dans la bicoque qu'Alice détestait tant lui semblait impossible, surtout après la découverte du cadavre de son époux entre ces quatre murs.

Depuis son retour précipité de Normandie, en voyage scolaire, suite à l'appel de l'adjudant Benotti, Alice broyait du noir et semblait assister aux événements sans y prendre part. Au cœur de cette folle agitation, elle demeurait hors du temps, en lévitation, à voir sans regarder, à entendre sans écouter, à assister sans ressentir. Son unique but au travers de ce chaos restait

d'accompagner William à chaque instant, désirant le protéger de ces terribles moments qu'un enfant ne devrait pas vivre.

Âgé de quatre ans, William venait de perdre son père. Sa perception lui permettait de comprendre qu'il ne verrait plus jamais son papa, cependant sa jeunesse ne lui permettait pas d'appréhender toute une vie d'enfant, d'adolescent et d'adulte sans sa présence.

Les premiers jours suivant l'annonce de sa mort, Alice et son fils n'avaient pu se recueillir auprès du défunt. Une attente insoutenable et une incompréhension supplémentaire dans le traumatisme du garçon. Alice avait pu voir son mari un court instant lors de son identification formelle à la morgue. Elle s'était écroulée au sol sur le béton froid de cet endroit où le quotidien rimait avec mort. La justice ayant ordonné une autopsie suite aux circonstances de son décès, Alice avait été privée de sa présence et ses premiers jours de deuil n'en furent que plus douloureux.

Ensuite, une fois les examens médico-légaux et la validation du juge d'instruction entérinés, la dépouille avait été rendue à la famille. Les conclusions du médecin légiste avaient été sans appel, une overdose de Venlafaxine, un antidépresseur puissant, associée à une forte alcoolémie avait causé le décès de Lucas par arrêt cardiaque. Il était mort sur le carrelage de la cuisine, seul, dans un état qui illustrait parfaitement les derniers mois de sa vie. Quelques heures plus tard, sa mère Éveline découvrait son cadavre encore tiède dégageant une odeur de whisky.

Quarante-huit heures après la remise du corps à la famille, les obsèques se déroulaient enfin et tous se préparaient aux adieux éternels.

Veuve à vingt-neuf ans. Aucune jeune mariée ne pouvait s'imaginer vivre pareille tragédie. Personne au monde n'aurait souhaité prendre sa place lorsqu'elle remonta lentement la nef de l'église tenant William par la main. Pour échapper à tous les regards portés sur son fils et elle, Alice ne devait pas ses yeux du cercueil de son époux. Sur le bois de chêne était disposé un cadre photo avec l'image magnifique de l'homme en costume de marié, souriant, rayonnant, confiant en l'avenir, empli de rêves et d'espoirs. Durant sa descente aux enfers, elle avait choisi ce cliché afin que tous se souviennent d'un Lucas resplendissant, avant qu'il ne sombre dans l'addiction et une certaine forme de folie.

Concernant tous les autres détails de la cérémonie, elle avait laissé ses beaux-parents organiser les événements à leur gré. Les textes liturgiques, les prières et les chants ne changeraient rien à ce destin funeste ; Alice ne croyait pas en Dieu et Dieu le lui rendait bien. Elle souhaitait simplement lui dire au revoir et le remercier pour le chemin parcouru ensemble et surtout pour William, son trésor.

Étriqué dans son costume sombre, William avait le cœur lourd. Aussi il pénétra dans l'église avec la musique d'orgue en fond, tous les visages se tournèrent vers lui, alors, il se mit à pleurer. Tant de monde aussi triste ne pouvait que lui prédire un vide insondable. Peut-être réalisait-il enfin que plus

rien ne serait comme avant en dépit des paroles rassurantes de sa maman ?

Assis tous les deux au premier rang, ils s'enlacèrent sans relâche dans l'idée de faire front durant tout l'office. Au moment où ils durent bénir le cercueil, ils se portèrent l'un l'autre pour ne pas flancher. Dans un brouillard de larmes, ils acceptèrent cette ultime séparation.

— Je pourrais aller le voir au cimetière ? bredouilla William en s'accrochant éperdument au bras de son unique parent, son dernier pilier.

— Papa sera à tes côtés chaque fois que tu penseras à lui. Tu pourras lui parler dès que tu le souhaiteras, il ne te répondra peut-être pas mais il t'entendra et continuera de t'aimer. Oui, nous irons le voir quand tu le voudras, lui apporter des fleurs et des dessins.

Cette simple perspective apaisa un instant l'enfant. Dans le deuil, chacun acceptait le réconfort différemment, William trouvait dans cette possibilité sa bouée de sauvetage.

Lors de l'offrande, la centaine de personnes venue rendre hommage au docteur Lucas Bellamy défila au rythme des notes de piano et des paroles pacifiques d'*Imagine* de John Lennon. Les parents du défunt venaient de perdre leur fils unique et quel que soit l'âge, aucun parent ne désirait enterrer son enfant, cela ne respectait ni la nature des choses ni la chronologie du temps. Leur attitude froide et distante avec la veuve et son orphelin, depuis la terrible annonce une semaine plus tôt, laissait supposer une véritable rancœur envers Alice.

Malgré son état second, elle avait capté les regards réprobateurs de ses beaux-parents, comme d'autres d'ailleurs, au sein de la foule. Comment un homme promis à un si bel avenir et vivant dans un foyer en apparence modèle avait pu sombrer dans l'alcool jusqu'à envisager le pire ? Sa femme, sa moitié, sa confidente, celle ayant tout vécu et enduré à ses côtés, celle qui avait le devoir moral et l'amour pour l'accompagner, le soutenir, avait forcément failli. Forcément... Personne n'évoquerait ce manquement directement avec elle néanmoins Alice imaginait sans peine les jugements précipités et les commérages haineux à son égard.

Défilèrent ensuite ses parents dévastés par le sort de leur fille et petit-fils, sa sœur Myriam qui l'embrassa d'un amour fraternel en passant à son tour devant eux. Puis se succédèrent des proches tous présents lors de leur mariage, des amis comme Lisa qu'elle n'avait pas revue depuis plusieurs mois, des collègues avec notamment ses fidèles Claire et Jean, des voisins... Elle ne put identifier d'innombrables individus venus prendre une petite part de son malheur, sans doute des patients du docteur ou des habitants de Guerbigny qui n'oublieraient jamais cette famille maudite, celle à la maison incendiée, au cabinet médical fermé, au mari ayant mis fin à ses jours lamentablement...

Chapitre 35

Aujourd'hui

Le coup de grâce.

Une nouvelle accusation de meurtre.

Le disque rayé de l'adjudant Benotti tourne en boucle et exaspère Alice ne supportant plus ces multiples mises en cause, à croire qu'elle seule porte la responsabilité de tous les maux de la Terre !

Désabusée, elle se tait un instant comme le lui a conseillé son avocat commis d'office. Puis elle oscille la tête négativement, elle ne peut pas le laisser la traîner dans la fange ainsi impunément.

— Il s'est suicidé... finit-elle par lâcher. Il ne supportait plus la situation. Sa culpabilité a eu raison de lui. C'est à cause du sang qu'il avait sur les mains qu'il a mis fin à ses jours...

À son expression bienveillante, Benotti semble lui accorder le bénéfice du doute et l'espoir renaît un instant dans l'esprit d'Alice, jusqu'à ce qu'il adopte un ton professoral pour réduire en miettes cette théorie.

— Les apparences le laissent effectivement croire. En effet, si on résume, Lucas Bellamy se trouve seul chez lui, la maison est verrouillée de l'intérieur, vous êtes à des centaines de kilomètres, entourée de dizaines de témoins et on détecte de fortes doses d'alcool et de médicaments dans le corps de la victime. Vraiment, on y a cru, c'était l'évidence, la piste privilégiée, surtout en connaissant l'historique de votre époux. Cependant, dans le rapport du médecin légiste qui a analysé le contenu de son estomac, il est stipulé clairement que cette grande quantité de Venlafaxine a été ingurgitée en même temps qu'un plat de spaghettis bolognaise.

Intéressés et intrigués, maître Kawolski et Alice sont suspendus à ses lèvres, se demandant bien en quoi cette précision change tout le scénario envisagé préalablement.

— Sachez qu'il est extrêmement inhabituel qu'une personne souhaitant se donner la mort, prenne le temps de se cuisiner un dernier repas. Lucas Bellamy a d'ailleurs eu très bon appétit, soit dit en passant... Admettons, je vous accorde que ce n'est pas improbable... Ce qui l'est par contre, c'est que votre mari, avec son taux d'alcoolémie à 1,5 g d'alcool par litre de sang, ait eu les capacités de se préparer tranquillement ce plat puis de faire la vaisselle complète avant même de déguster son assiette. À la caserne, personne n'accepte d'envisager une telle possibilité.

Alice s'impose le silence, réfrénant son envie d'hurler.

Les deux parties s'observent. Puis Benotti continue à balancer ses

puissants coups droits.

— Nous avons retrouvé une boule de papier aluminium avec des traces de sauce tomate dans l'évier, prouvant que l'assiette avait été emballée et sortait sans aucun doute du réfrigérateur. Est-ce que vous avez préparé ce repas pour votre mari en prévision de votre absence ?

— Je ne sais plus. Il s'agissait peut-être de restes, nous n'aimons pas le gaspillage et les fins de mois étaient devenues difficiles... Et si on suppose que j'ai effectivement cuisiné ces pâtes, je n'étais pas là pour le gaver de ces maudits médicaments !

Benotti pince les lèvres, il déteste être pris pour un idiot, alors patiemment, il déroule d'autres précisions.

— Ah, je pense que vous faites exprès de ne pas avoir compris. Très bien... Je vais détailler mes propos quant aux analyses scientifiques réalisées à votre domicile. Les restes présents dans son assiette contenaient aussi des traces de Venlafaxine, le poison a donc été assimilé à toute la nourriture, il n'a pas été pris à l'écart. Vous comprenez ce que cela signifie ?

Le cœur d'Alice bat tellement fort que son écho entraîne la vibration de ses tympanes. Sa tête est prête à exploser. Elle cherche une idée, un argument, une parade pour se défendre, un simple détail qui sèmerait le doute.

— Ça ne prouve nullement que c'est moi qui aurais empoisonné cette nourriture ! Lucas l'a peut-être préparée lui-même en saupoudrant les médicaments dessus comme on peut procéder pour un enfant avec un cachet trop volumineux ou au goût désagréable...

Benotti lève les mains en signe de capitulation. Alice interprète son geste ainsi mais se trompe, le gendarme veut stopper court à ses délires protestataires...

— Pourquoi pas ? sourit-il. Sauf qu'il demeure un problème de taille, madame Bellamy.

Le suspense étouffe Alice qui en a même oublié la chaleur insupportable des lieux. Ne subsiste plus que son intérêt pour cette ultime pièce du puzzle que Benotti place lentement sur le panorama, y prenant un certain plaisir.

— Si Lucas Bellamy avait réellement voulu se suicider en absorbant cette énorme quantité d'antidépresseurs, il aurait dû y avoir à proximité de lui des traces de l'emballage de ces médicaments. Les opercules en aluminium, les plaques en plastiques, la boîte en carton...

Alice se retient in extremis d'intervenir, pourtant ses lèvres la brûlent.

Benotti laisse s'égrainer de longues secondes afin qu'elle craque, qu'elle amène une observation la compromettant davantage. Cependant, il cède le premier car le temps lui est compté, les quatre heures d'audition maximum auxquelles il a droit vont toucher à leur fin. De toute façon, il sait qu'il a gagné d'avance.

— Vous alliez peut-être me demander si on avait bien fouillé la poubelle de cuisine ? Évidemment, nous n'entreprenons jamais rien à moitié et oui, tout au fond des détritiques nous avons retrouvé le sésame, la boîte avec les tablettes

vides à l'intérieur... Sauf que l'assassin a pris le temps d'effacer l'ensemble des empreintes alors que nous aurions forcément dû retrouver celles de Lucas Bellamy... Sans ce dernier indice troublant, cette mort serait restée un suicide. C'était clairement bien pensé et orchestré, digne d'un roman d'Agatha Christie. Mais nous avons creusé chaque détail et ce dernier ruine définitivement votre scénario de crime parfait.

Chapitre 36

30 mai 2012

— Pourquoi tu vas en Normandie ? demanda William d'une voix inquiète.

La manière particulière de son fils d'insister sur les « r » en prononçant les mots comme Normandie touchait toujours autant Alice qui esquissait à chaque fois un sourire amusé.

— C'est un voyage scolaire, j'accompagne des élèves avec d'autres collègues, précisa-t-elle en terminant de boucler sa valise, espérant ne rien oublier d'important.

— Et pourquoi je ne peux pas venir, moi ? dit-il en affichant une moue qui attendait un réconfort en vue de cette séparation.

— Un jour, toi aussi tu partiras en voyage avec l'école. Et bientôt, ensemble, nous pourrons aller flâner sur les plages du débarquement. Cet été si tu veux ?

— Ah, ouais !

— On ne dit pas « ouais », on dit...

— Ouiiii ! répondit-il avec le sourire que sa mère souhaitait voir constamment sur son visage.

Cette perspective l'enthousiasmait déjà et lui permit d'oublier son léger chagrin.

— Et toi, pendant ce temps-là, tu vas aller deux jours chez papi et mamie, c'est pas génial ?

William hocha la tête, excité à cette idée de rompre avec son quotidien.

— Tu vas préparer quelques jouets, tes doudous et ton cartable. Ils te conduiront et te reprendront à l'école, d'accord ?

— Oui... Mais pourquoi je ne reste pas avec papa ? demanda-t-il avec un froncement de sourcils.

Alice avait craint cette question pertinente. La perspicacité de William l'étonnait toujours et il devenait déjà difficile de lui cacher certaines choses. Sa mère détestait lui mentir cependant, parfois, elle ne disposait pas d'autres choix raisonnables pour ne pas noircir son univers d'enfant avec celui des adultes.

— Papa n'est pas très bien en ce moment, il a besoin de repos et profitera de ces deux jours pour retrouver la forme. Et puis tes grands-parents attendent depuis si longtemps, une belle occasion de te voir un peu plus !

— Il boit trop.

L'affirmation était sans appel et l'entendre de la bouche de son jeune fils lui retourna le cœur. Que William ait conscience de la situation gênait

terriblement sa mère qui avait utilisé des milliers de pirouettes dans le but de lui masquer cette réalité.

— Oui mon poussin, c'est vrai. Il a promis de se soigner, cela va s'arranger, ne t'inquiète pas pour ça.

Ses espoirs avaient fondu telle la neige au soleil durant des années et désormais Alice savait pertinemment qu'un retour à la normale serait impossible. Les neurones de Lucas avaient brûlé sous l'effet continu de l'éthanol et de sa culpabilité malade depuis l'accident de voiture. Jamais il ne redeviendrait médecin. Jamais il ne l'aimerait comme il l'avait aimée jusqu'à cette maudite nuit. Jamais il ne serait le père qu'elle avait imaginé pour William.

— Allez, va rassembler tes affaires pour demain... conclut-elle en lui ébouriffant les cheveux avec tendresse.

Lucas sortit des toilettes voisines et tituba légèrement jusqu'à elle. L'observation de sa démarche restait un bon indicateur visuel de son état d'ébriété. Son mari n'avait pas eu – jusqu'à présent – l'alcool mauvais et n'avait heureusement pas encore levé la main sur eux. Cependant, Alice se méfiait de plus en plus car elle avait senti un glissement depuis l'annonce de la mort de Serriki dans les journaux quelques semaines plus tôt. Les propos de Lucas avaient gagné en virulence et s'apparentaient même parfois à des menaces claires.

— Et pourquoi il s'en va aussi le gamin ? bredouilla-t-il en s'appuyant sur le chambranle de la porte de chambre.

Alice lui en avait déjà parlé la veille mais la mémoire de son mari lui faisant régulièrement défaut, elle se retrouvait souvent couverte de reproches. Remettre en cause Lucas n'aurait servi à rien, alors Alice adopta un profil bas afin de terminer cette discussion sans dommages.

— Mes parents se sont proposés pour le prendre tout simplement.

Elle mentait car la démarche venait d'elle évidemment. Il était hors de question que William reste sous la responsabilité de cet ivrogne. Alice n'avait plus confiance en lui. Incapable de se gérer lui-même, il ne pouvait à présent plus s'occuper d'un jeune enfant sans risquer le drame.

— Je peux très bien garder ton bâtard, tu me prends pour qui ?

Ton bâtard. Alice avala sa salive et se refusa de relever cette monstruosité, priant pour que William n'ait rien entendu.

Sa consommation outrancière d'alcool l'avait peu à peu isolé dans le foyer et dorénavant Lucas prenait pour cible William, comme s'il le jugeait responsable de tous ses malheurs. De violentes disputes avaient déjà éclaté les premières fois où il avait osé sous-entendre que cet enfant représentait le démon, que le sort s'acharnait sur eux par sa faute.

« Il t'a transformée en assassin ! » s'était-il une fois exclamé suite au triple homicide de leurs maîtres chanteurs.

« Comment as-tu pu ? » s'était-il contenté de déplorer après celui de Serriki, avant de s'enivrer toute la nuit jusqu'à perdre connaissance.

— T'essaierais pas de te barrer avec le mioche ? grogna-t-il en lui empoignant le bras. Vos valises, là ! Vous fuyez ?

Alice se leva du lit pour gagner en stature et pouvoir contrecarrer un coup malencontreux. S'il osait, Alice se sentait prête à le taper encore plus fort et ne pas se laisser dominer.

— Tu deviens parano mon pauvre. Je te l'ai pourtant déjà annoncé, je vais en Normandie avec le collègue et William va séjourner chez ses grands-parents. Dans quarante-huit heures, nous serons revenus.

— Ouais, c'est ça... De toute façon, si t'essaies de m'abandonner, je te balance aux flics !

Une affirmation qu'elle avait déjà entendue. Une épée de Damoclès qu'Alice prenait très au sérieux. De son gouffre sans fond, Lucas n'avait plus rien à perdre et n'hésiterait pas un instant à entraîner dans sa chute avec lui les deux personnes qu'il jugeait responsables de son calvaire.

— Arrête, s'il te plaît.

La douceur dans sa voix le rassura. Alice ne souhaitait nullement envenimer la situation juste avant son départ. Elle prit sur elle comme souvent et gagna une nouvelle fois sa confiance préférant qu'il s'apaise et la laisse tranquille.

— Je vais aller te préparer des repas pour demain et après-demain, tu n'auras plus qu'à les réchauffer. Des pâtes sauce bolognaise, ça te va ?

— Fais donc ça, sorcière... murmura-t-il en quittant la chambre tout en reprenant sa place dans le salon, sur son fauteuil, une canette à la main, la télécommande du poste TV dans l'autre.

Chapitre 37

Aujourd'hui

— J'ai compris ! affirme Alice soudainement illuminée par l'évidence. C'est Lucas... Il a manigancé cette mise en scène, il a tout orchestré et effacé lui-même ses empreintes pour que vous doutiez de son suicide et que vous m'accusiez par ricochet.

Benotti l'écoute avec intérêt car il n'avait jusque-là pas pensé à cette hypothèse de machination entre époux. Il sait que l'âme humaine peut être torturée et capable d'imagination diabolique dans certaines circonstances.

— C'est envisageable or, dans ce cas, expliquez-moi quelles raisons auraient poussé votre mari à vous nuire ainsi d'outre-tombe ?

— Sans doute me désignait-il responsable de sa déchéance, son amour se transformant en haine avec l'alcool...

Benotti attend d'autres arguments plus convaincants et lance la perche à Alice.

— Si nous mettons du crédit à votre témoignage accusant votre mari de tous ces crimes et s'il souhaitait finalement vous faire du mal, pourquoi ne vous a-t-il pas directement tuée comme tous les autres ? Excusez-moi, mais cela aurait été plus simple et plus sûr que d'élaborer un scénario aussi rocambolesque sans avoir la certitude que nous tombions dans ce piège des empreintes effacées... S'il ressentait autant de haine envers vous, il aurait voulu vous tuer de ses propres mains, vous voir mourir et souffrir...

L'adjudant n'y croit pas une seconde et perçoit l'incroyable énergie déployée par madame Bellamy pour s'innocenter à tout prix et se laver les mains pleines de sang sur la mémoire de son défunt mari. Désireux de clore cet entretien, il souhaite des aveux fermes et définitifs et a donc comme ultime intention de provoquer la rupture. Il veut qu'Alice craque et lève toute ambiguïté sur son rôle dans ces crimes successifs. À cet effet, il envoie l'artillerie lourde et ne relâchera la pression qu'après la capitulation du camp adverse.

— Nous allons terminer cette audition et demander votre mise en examen par le juge d'instruction pour les nombreux chefs d'inculpation évoqués précédemment, la liste se trouve longue et non exhaustive à ce point de l'enquête. Ensuite, le juge des libertés et de la détention vous recevra en audience publique et contradictoire afin d'ordonner – je n'en doute pas un instant – votre mise en détention provisoire jusqu'au procès. Vous pourrez y être assistée de votre avocat ici présent.

Alice tombe des nues à l'écoute des propos du gendarme. Elle semble

seulement réaliser les conséquences de ses actions et du caractère inéluctable de ces sentences. Paniquée, elle regarde maître Kawolski qui pince simplement les lèvres en signe d'adoubement. Il ne peut concrètement rien entreprendre en faveur d'elle dans l'immédiat.

— Mais... Ce n'est pas possible, je dois sortir d'ici et récupérer William chez mes parents. Je dois m'occuper de lui, il a besoin de sa maman...

L'inquiétude d'Alice supplante toutes ses émotions et Benotti visualise la fissure dans laquelle il va s'engouffrer. Il adopte une voix grave et solennelle pour sceller le destin d'Alice et lui provoquer un électrochoc.

— Madame Bellamy, vous ne parvenez décidément pas à vous rendre compte de la gravité des faits qui vous sont reprochés. Quelles que soient les décisions prises par les différents juges, maintenant, à la fin de l'enquête ou à l'issue du jugement final, jamais, plus jamais, vous n'irez récupérer William. Plus jamais vous ne vous occuperez de lui. Plus jamais vous ne le coucherez, l'embrasserez, l'emmènerez à l'école ou jouerez avec lui... Vous avez volé cet enfant aux Serriki, ce n'est pas le vôtre et vous n'êtes pas sa mère !

Le missile atteint sa cible et Alice réagit vivement.

— Je vous interdis de dire ça ! crie-t-elle, angoissée, à l'aune de perdre totalement le contrôle.

— Vous êtes l'auteur de l'infraction d'enlèvement et de séquestration de cet enfant, vous serez condamnée et n'aurez plus aucun droit parental, insiste Benotti.

Le regard d'Alice s'affole, ses yeux deviennent tout aussi instables que ses pensées.

— Le juge des enfants sera saisi pour statuer des modalités de prises en charge, d'accompagnement du petit Aaron. Le temps des formalités administratives, il sera placé d'urgence en famille d'accueil ou en foyer. Enfin, la décision sera prise par le magistrat d'autoriser la famille Serriki à reprendre leur garçon après toutes ces années.

— Non ! Non ! Vous mentez ! Vous n'avez pas le droit ! hurle-t-elle arrivée au stade de l'hystérie.

Alice bondit de sa chaise tandis que Benotti initie un mouvement de recul de l'autre côté du bureau. Il sait qu'il a atteint le point de rupture de la jeune femme. Il persiste et la provoque à nouveau dans son obsession de la vérité, conscient que l'état de madame Bellamy l'empêchera de mentir délibérément, de déguiser son histoire et de faire preuve de lucidité.

— Non, je ne mens pas, c'est vous qui mentez depuis le début, continue Benotti en haussant volontairement le ton, accusateur.

Il veut qu'elle rompe toutes ses défenses et enfin percevoir son vrai visage.

— Il n'est jamais trop tard Alice pour avouer vos crimes. Comment osez-vous vous prétendre être une bonne mère si vous mentez constamment ? Comment osez-vous affirmer avoir voulu sauver cet enfant d'un père horrible et violent alors qu'en écoutant votre récit, Lucas était bien pire, alcoolique et

meurtrier ? Vous avez imposé l'enfer à William et de votre faute il subira longtemps encore les conséquences de vos actes !

Rouge écarlate, Alice implose et tous les barrages cèdent sous sa colère. Ses traits se déforment, sa rage se répand et sa hargne s'exprime sans plus aucun filtre.

— Vous êtes une véritable pourriture ! Tout ce que j'ai accompli, c'était pour mon fils ! De quel droit vous m'insultez ainsi ? Si j'ai tué ces hommes, c'est par amour pour lui, pour le protéger ! Je n'avais pas le choix ! Si j'ai tué Lucas, c'est aussi pour nous protéger, il allait nous dénoncer cette enflure ! Je n'ai rien fait de mal, n'importe quelle mère aurait agi de la sorte pour préserver son enfant !

Son cerveau vient de disjoncter. Alice grimpe sur le bureau et se jette sur l'adjudant. Ce dernier ne s'attend pas à ce qu'elle lâche prise de façon si explosive et n'anticipe pas l'attaque. Il tombe à la renverse sur son fauteuil à roulettes. Sa tête cogne le mur et une douleur éclate dans son bras droit. Le poids d'Alice lui écrase la poitrine tandis qu'il peine à respirer. La harpie enchaîne les coups et Benotti tente vainement de les retenir tout en repoussant son adversaire. La force de cette femme venant de perdre son enfant n'a rien de naturel et dépasse l'entendement. Endiablée, possédée, il faut l'intervention de Kawolski pour ralentir son offensive. Face à la furie à l'état pur, il crie et appelle des renforts.

Benotti s'épuise plus rapidement qu'Alice et les secondes lui paraissent durer une éternité avant que ses hommes ne parviennent à arracher la bête à sa proie.

— Non ! Lâchez-moi ! hurle-t-elle en s'agitant en tous sens, le corps tordu, comme en pleine crise de convulsions.

Dans l'agitation, l'écran de l'ordinateur s'écrase au sol et éclate en mille morceaux, des injures pleuvent, des hématomes se forment. Des cris de rage, ceux d'un animal à l'agonie qui préfère mourir qu'être prise vivante par l'ennemi. Peu à peu maîtrisée, prise au piège, elle continue à lâcher les coups dans tous les sens. Non, elle ne se rendra pas, quitte à mourir au combat.

— Tuez-moi ! Tuez-moi !

Consciente qu'elle devra désormais vivre sans William, elle ne peut s'y résoudre et préfère envisager la mort. Là, maintenant, instantanément, en finir avec ce cauchemar et ce monde dans lequel elle ne sera plus qu'une paria, une horreur, une erreur de la nature. Un monstre, au même titre que Serriki. Elle tente de s'emparer de l'arme dans le holster de l'adjudant.

In extremis, les gendarmes parviennent enfin à la plaquer au sol. Ils l'écrasent et l'étouffent, lui bloquent les membres le temps qu'elle s'épuise et renonce.

— Tuez-moi ! Je vous en supplie... implore-t-elle en larmes quand, immobile, on lui passe les menottes.

« Tuez-moi... » répète-t-elle d'une voix de plus en plus faible, à l'agonie. Après une longue minute où chaque camp reste sur le qui-vive, deux hommes

forts la soulèvent et la replacent sur sa chaise. Véritable poids mort, Alice n'a plus les capacités de réagir et de s'opposer à autrui. S'ils n'abrègent pas ses souffrances dans cette pièce, elle se laissera pourrir et crever en prison.

— Alice... reprend Benotti avec bienveillance, cessez de vous martyriser. Cela ne sert à rien, la vérité vient d'éclater au grand jour !

Il réajuste sa chemise et se remet de ses émotions. Il masse son bras endolori et pense déjà à appliquer des poches de glaçons sur son visage, espérant apaiser les hématomes. Avant cela, il doit terminer le travail commencé même s'il n'a plus guère de doutes sur la totale culpabilité d'Alice Bellamy. Il souhaite affirmer son avis, même si le jugement final ne lui appartient pas.

Benotti remet son fauteuil debout de manière à libérer le passage, il contourne la carcasse de son vieil écran cathodique brisé et s'approche d'Alice. Avec les mains attachées et deux gardes de surveillance, il n'a plus de crainte à avoir concernant la meurtrière. Il cherche son attention alors qu'elle semble complètement déconnectée, évaporée dans une brume de folie.

— Alice Bellamy, vous êtes une personne ignoble. Vous auriez pu accompagner votre mari lors des épreuves traversées et de ses appels au secours. Vous auriez pu croire en la médecine pour enfanter ou patienter pour adopter. Que nenni ! Vous n'avez systématiquement pensé qu'à vous, à votre personne, à vos désirs, à vos... caprices ! Soustraire un enfant à sa mère, abandonner votre époux dans un puits sans fond, maquiller inlassablement vos faits et gestes, peser chacun de vos mots et les transformer en mensonges, oser parader en victime à chaque fois... N'en doutez pas un instant, madame Bellamy, votre œuvre est misérable et le jury vous condamnera à la perpétuité.

Benotti observe froidement la femme devant lui. Il pourrait la tuer, l'étrangler jusqu'à l'étouffement, jusqu'à la mort. Il ne lui offrira pas ce cadeau, cette libération qu'elle souhaite tant. L'adjudant croit en la justice et espère qu'elle sera exemplaire dans le traitement de cette affaire.

— Madame Bellamy. J'ai juste une dernière petite question avant de vous laisser tranquille. Avez-vous des regrets à exprimer ?

Alice penche légèrement la tête et esquisse un sourire. Elle repense au couple qu'elle formait avec Lucas rayonnant, lui dans son plus beau costume, elle dans sa sublime robe de mariée. Ils respirent le bonheur après avoir scellé leur union. Ils célèbrent leur mariage, sourient à cet avenir radieux qui leur tend les bras. Normalement, dans quelques mois si les étoiles s'alignent correctement, un magnifique événement attendu avec impatience leur apportera toute la joie et l'amour qu'un couple peut espérer...

— Regrettez-vous, Alice ? Dites-moi.

Les traits de son visage se relâchent et dessinent à nouveau joliment la jeune femme. La crise est terminée, seule l'inertie mélancolique demeure. Une tendre émotion se manifeste aux yeux de tous les témoins, ébahis par cette brusque transformation.

— Je voulais simplement devenir maman... murmure-t-elle avant de

fondre en larmes et de sombrer à nouveau dans un chagrin éternel.

FIN

*Les Thuyas,
le samedi 5 février 2022*

REMERCIEMENTS

À l'heure d'écrire ces quelques phrases, mes quarante ans viennent de frapper à la porte. Est-ce l'occasion d'effectuer un bilan de mon parcours ? Est-ce l'opportunité de me fixer des défis inédits ? Sans doute faut-il parfois prendre le temps de regarder derrière soi pour mieux avancer. Quarante balais, désormais dix ans de carrière en tant qu'auteur et un neuvième roman « Fragments » pour célébrer ces anniversaires. De la joie, de la fierté et une envie dévorante de continuer à noircir des pages !

Ce parcours, souvent semé d'embûches, je le dois aussi à tous ceux qui m'accompagnent dans cette folle aventure de l'imaginaire. Merci à mon épouse, toujours à mes côtés de la première à la dernière ligne. Merci à Bruno Troy, de m'épauler avec mes gendarmes, ici l'adjudant Benotti. Merci à Yvette Petek, pour cette incroyable énergie et cette si grande bienveillance. Merci à Delphine Doucy-Rondeaux, pour les parties de chasse dans les relectures. Merci aux Huguettes pour les conseils et les avis sincères. Merci aux chroniqueurs fidèles et aux petits nouveaux d'oser découvrir mes écrits en avant-première, à l'aveugle, parfois même dans l'urgence. Merci aux journalistes qui manifestent leur intérêt à chacune de mes sorties littéraires, notamment les équipes de France 3 Hauts-de-France, du Courrier Picard et du Bonhomme Picard. Merci aux nombreux groupes de lecture sur Facebook, notamment aux Mordus de thrillers, qui me permettent de m'exprimer et de mettre en lumière mon travail. Évidemment, merci à vous, lecteurs, du premier jour, arrivés en cours de route ou tout beau tout neuf, de vous plonger dans mon univers !

Un petit clin d'œil à Claire Merlin et Lili Ravier, la maman d'un certain Antonin Benotti. Ma sagesse me perdra, je n'ai point torturé vos personnages !

J'espère sincèrement ne pas vous avoir déçus avec « Fragments », un suspense que je voulais différent de mes autres thrillers. Mon objectif était de brosser un portrait de femme « unique ». J'espère ainsi que vous avez autant aimé que détesté mon nouveau personnage aux multiples nuances de gris, Alice Bellamy.

Nos prochains rendez-vous à l'horizon seront deux retrouvailles. Dans quelques mois, la trilogie Hugo Moon trouvera sa conclusion avec le dernier tome des aventures d'Hugo, Lyla et leurs amis. Pour 2023, le major Heisen reprendra son rôle pour un quatrième opus et je vous promets d'ores et déjà un thriller noir et suffoquant.

Vous l'aurez compris, mes quarante bougies n'y changeront rien, mon destin est et restera d'écrire des romans pour vous divertir, provoquer le frisson, déclencher l'émotion et susciter la réflexion. Il s'agit en tout cas de

mon humble souhait à chaque fois que je prends le clavier.

Pour finir, un petit coucou à mes enfants qui me comblent de bonheur. Ma chère Lilia fête ses neuf ans aujourd'hui. Félicitations ma grande !

Je vous laisse, j'ai un délicieux gâteau à dévorer...

À bientôt,

Damien

Inscription à la newsletter

N'hésitez pas à vous inscrire à ma newsletter afin de suivre mon actualité.
Vous recevrez en cadeau de bienvenue une nouvelle en ebook.

Pour cela, scannez le QR code :



BIBLIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

La trilogie des shérifs
Le sanctuaire d'Ombos
Les héritiers des ténèbres
Résilience

La trilogie Hugo Moon
Tome 1 - Hugo Moon – Survivre
Tome 2 – Hugo Moon - Comprendre

Le major Heisen
Les braises de l'exode
Je suis le crépuscule
Dans l'ombre du chaos

Fragments

Laisser un commentaire...

Si tu souhaites me faire un retour de lecture, un clin d'œil, tu peux me contacter sur Facebook, Instagram ou Youtube via mes différents comptes à mon nom.

Tu peux aussi laisser un commentaire sur Amazon.fr.

Ce geste anodin, mais d'une grande importance, permettra de défendre et de mettre en lumière le roman sur le site. Avec toute ma gratitude, je t'en remercie infiniment.

Notes

[←1]

REP+ = Réseaux d'Education Prioritaire renforcée

[←2]

IP = Information Préoccupante qui consiste à faire état d'inquiétudes vis-à-vis d'un mineur en danger. Ecrit envoyé à la CRIP qui jugera ou non, après enquête de prévenir le procureur.